

Rêve de grandeur

Pål H. Christiansen

Traduction française par
Valérie Siondecine é Karine Gorski

Je ne suis rien

Je ne serai toujours rien

Je peux seulement vouloir n'être rien

En dehors de cela, j'ai en moi tous les rêves du monde

ÁLVARO DE CAMPOS

Chapitre 1

Les femmes ont besoin de plus de temps pour leur toilette le matin et les hommes en font tout un drame. Ils se mettent en colère et laissent leur impatience éclater au moyen d'injures blessantes, d'invectives et s'attaquent au mobilier et autres objets. Mais est-il bien nécessaire de donner des coups de pieds impatients dans la porte de la salle de bains ou encore de menacer de passer le premier dans l'espoir de raccourcir le temps d'attente? Cela n'aggrave-t-il pas les choses en rendant cet instant encore plus douloureux à vivre? Non, il est tellement plus simple de s'asseoir et de se détendre en attendant son tour. Mis à part le fait d'écrire correctement le Norvégien, c'est une des leçons les plus importantes que la vie m'a enseignée.

J'étais assis dans la cuisine chez Helle et écoutais le bruit de l'eau qui coulait dans le bain. Est-ce que je me trompais si j'affirmais qu'elle venait juste de commencer à se laver les cheveux? Qu'elle était en train de se frictionner vigoureusement le cuir chevelu avec son shampoing dynamisant? Ensuite viendrait le tour du rinçage et du baume, puis le reste du corps.

La pendule sur le mur affichait 8 heures 30. Helle était entrée dans une période créative et voulait commencer à refaire la cuisine. Le réfrigérateur se trouvait au milieu de la pièce à même le sol accompagné de l'étagère à épices, du tableau d'affichage et d'une reproduction de Gauguin qui représentait une femme avec un enfant dans ses bras. D'après ce que j'avais compris elle avait prévu de peindre les murs en vert, tandis que les placards des meubles devaient revenir à une couleur rougeâtre qu'elle jugeait être la couleur originelle.

Encore quelque chose que la vie m'a enseignée sur les femmes: Elles se complaisent à croire que la vie après une nouvelle couche de peinture devient meilleure, une vie faite d'innombrables possibilités. La vérité est que seul un travail dur et acharné conduit aux portes du paradis.

Je rejoignis le salon et m'arrêtai devant la bibliothèque. La fenêtre du balcon était grande ouverte et les bruits de la ville montaient de la rue; des cris d'enfants sur le chemin de l'école, le tram qui passait, le bruit d'un camion à ordures qui se déplaçait de porte en porte.

On pouvait dire beaucoup de bien de Helle – mais concernant l'organisation de sa bibliothèque elle était un cas désespéré. Devant moi, sur l'étagère se trouvait un livre intitulé *Les Zones Erogènes au Moyen Âge*, d'un certain Howard Humpelfinger. Je n'hésiterai pas à dire que l'éditeur aurait rendu à l'humanité un grand service en rappelant tout le tirage et en le détruisant. Le livre était un torchon que d'innombrables fautes d'impression rendaient illisible. Helle avait choisi de le poser à côté du dictionnaire de Norvégien classique, comme si cela coulait de source.

Le dictionnaire de Norvégien classique est un outil fantastique. On peut obtenir une réponse sur tout ce que l'on peut se poser, avec une précision et un sens du langage tels que cela en est presque étourdissant. L'édition que je pris sur l'étagère de Helle datait de 1982, et concernant les questions

de langue, il était parfois utile, selon moi, de se reporter à des années antérieures. L'orthographe de 1917 a par exemple un côté sympathique, et il y aurait aussi beaucoup à dire sur celle de 1907. Je n'ai pas encore pris la peine de remonter plus avant dans le temps.

Je m'assis dans le canapé et me plongeai dans différentes définitions de mots, tandis que Helle se douchait encore et encore comme si elle avait l'éternité devant elle. Le genre d'expressions que je privilégie sont celles qui traduisent vraiment un phénomène, un être ou une espèce, 'Patte Grise', par exemple. Patte Grise est utilisée dans le Nord pour désigner un animal à pattes grises et est synonyme de loup. Ainsi je me le représentais errant aux confins des frontières de la Suède, affamé, solitaire, en quête d'un mouton à dévorer.

La douche s'arrêta et tout devint silencieux un moment. Que se passait-il maintenant? Était-elle en train de s'enduire de cette crème mystique dont je sentais les effluves lorsque j'étais dans la salle de bains? Où se brossait-elle les dents? Je me levai et fis quelques pas en direction de la salle de bains. La porte s'ouvrit – Helle en sortit avec une serviette nouée autour de la taille et les cheveux mouillés. Elle semblait impertinemment vive et en forme, elle traversa le salon sans même paraître faire attention à moi. Je me tenais là, le dictionnaire à la main, et une expression endormie sur le visage. Nous nous étions couchés la veille très tard après une partie de Scrabble, qui nous avait amenés sur plusieurs discussions intéressantes quant à l'orthographe de mots, tels que PSORIASIS, MENSENDIECK et ASSESSEUR. Lorsqu'il s'agissait du langage, Helle était une des personnes en qui j'avais le plus confiance sur terre, et avec qui je pouvais vraiment rivaliser.

Une fois que j'eus gagné la partie avec le mot GONIOMETRE, nous avons terminé la soirée avec nos Lumumba et ensuite nous nous sommes couchés comme deux innocents bambins et avons plongé dans les bras de Morphée.

- Il y a vraiment un truc qui s'appelle GONIOMETRE, dis-je

Helle s'arrêta devant la porte du balcon et se retourna.

- C'est ici, dis-je

- Où ça? demanda t-elle.

- Un goniomètre est un instrument pour la mesure des angles, répondis-je.

- OK, dit Helle.

Elle ôta la serviette. Au même instant une légère brise souleva les rideaux et les fit flotter comme des drapeaux dans le salon. Avec le vent une bouffée de sensations fortes s'empara de moi. Helle se tenait là, nue, et elle riait. Je fixai ses seins – ils se soulevaient un peu comme s'ils voulaient aller conquérir de nouvelles terres. Je me rapprochai et l'enlaçai, peu m'importait que ma chemise blanche se mouillât. Elle était la femme de ma vie.

L'appartement de Helle était au quatrième étage, et pendant qu'elle s'habillait, je sortis sur le balcon pour jouir de la vue. En bas dans la rue il y avait le camion à ordures et un homme vêtu en orange

tirait une poubelle qu'il leva et vida. J'avais l'impression de connaître cet homme mais alors que je penchai, il avait à nouveau disparu. Eboueur était un métier plutôt ingrat, cependant c'était physique et on avait terminé de bonne heure. Un métier formidable pour un poète, pensai-je.

C'était le premier septembre et une vague de chaleur avait envahi l'est de la Norvège. Cela ne me convenait pas vraiment. car j'avais un temps attendu l'automne. J'avais récemment repris le travail sur la fin d'un manuscrit dans lequel je misais tous mes espoirs. Si je le menais à bon port, j'accédais à mon statut d'écrivain. Il me suffisait désormais d'élever le niveau du texte à un degré tel qu'il attirerait l'attention des critiques de la presse nationale. Je misais énormément sur ce travail qui ne pouvait être achevé qu'à l'automne, au moment où tout devenait de plus en plus sombre et de plus en plus froid et que l'on n'avait pas besoin de mettre le nez dehors plus que nécessaire.

L'automne est résolument ma période créative. Une période de réflexion. Une période où je me concentre sur les grandes lignes de la vie. Je poursuis là où je m'étais arrêté. Lorsque le printemps était venu me distraire avec ses pépiements d'oiseaux et sa luminosité. Quand n'avais-je pas écrit mes meilleurs travaux, si ce n'est en automne? Dans la lumière blafarde de ma vieille lampe de bureau, vêtu de ma veste de fumeur, les mots paraissent affluer tandis que la pluie clapote sur l'asphalte obscur des rues de la ville.

Le tram arriva puis disparut alors que nous sortions dans la rue. Cela me donna l'occasion de suivre Helle jusqu'à son travail et poursuivre à pied à travers le Jardin Royal et ce jusqu'au journal. Helle portait la robe d'été à fleurs que j'aimais tant, et elle avait remonté ses cheveux de façon à paraître plus professeur.

- Que vas-tu leur apprendre aujourd'hui? demandai-je sur un ton amical en prenant sa main dans la mienne.

- les iambes et les trochées, répondit Helle.

- Intéressant, interrompis-je, content que les jeunes aient encore une initiation à la versification classique.

- Bien, cela dépend de quel point de vue on se place, dit Helle

- et à quand l'anapeste? dis-je.

- Pour plus tard, dit Helle

- On pourrait déjà passer toute une vie sur les iambes, dis-je.

Helle redressa le col de ma chemise alors que nous arrivions au portail de l'école. Elle m'embrassa et traversa la cour. Helle était un professeur apprécié et plusieurs élèves la saluèrent. Deux garçons se chamaillèrent pour lui ouvrir la porte. Ils finirent par tomber l'un sur l'autre de sorte que Helle dût ouvrir la porte elle-même.

Chapitre 2

Je me sentis si linguistiquement échauffé après la partie de Scrabble de la veille que je m'assis directement au bureau en arrivant au journal. Quatre à cinq textes se trouvaient déjà là et je commençai par un article sur la vie publique d'Oslo, écrit par un journaliste expérimenté qui avait l'art de se vanter de ne jamais faire de faute.

Ils en font tous au moins une fois. Oui, c'est inhumain de ne pas faire la moindre faute, d'oublier une lettre dans la précipitation, ou encore un mot de liaison ou bien encore d'intervertir deux lettres de manière que BRANCHE devienne BRNACHE ou FOIS en OFIS. C'était des fautes tout à fait ordinaires dans le quotidien d'un journaliste, qui de ce fait ne prenait pas la peine de s'en formaliser. «Se ridiculiser est la première manière de devenir adulte», avait toujours l'habitude de dire Holm lorsque nous étions en réunion. Mais si on ne tirait pas de leçon de ses propres fautes, alors cela ne valait pas la peine.

Cependant aussi attentivement que je lus l'article je ne réussis à trouver d'autres fautes que deux mots qui avaient fusionné, ainsi, je trouvai ENSOIREE plutôt que EN SOIREE, et cela ne comptait pas comme une faute grammaticale mais plutôt comme une faute de frappe sur le clavier et qui n'avait dans le pire des cas pas dérangé l'homme le moins du monde.

Le papier suivant était un article sur a-ha qui devait à nouveau réunir le talent de ses membres pour revenir sur le devant de la scène après que chacun aie suivi sa propre voie pendant des années. Morten Harket avec ses projets en solo, Magne Furuholmen avec la peinture et les bandes originales de film et Pål Waaktaar avec son groupe familial Savoy.

Je dois dire que cela était une bonne nouvelle autant pour moi que pour le monde entier d'ailleurs. Combien de fois n'avais-je pas écouté la musique pop sophistiquée et mélancolique de a-ha pendant que j'écrivais? Combien de fois ne m'étais-je pas laissé inspiré jusqu'à m'étirer longuement pendant que je pensais à Morten, Magne et Pål? A-ha était un de mes groupes préférés et un atout positif dans la vie culturelle norvégienne et internationale. Qu'ils aient décidé maintenant de se reformer après de multiples frictions et séparations et une vente de disques en baisse, était une bonne nouvelle qui méritait sa place en une.

L'article ne donnait aucun détail sur qui s'était frictionné avec qui ou quoi ou qui s'était querellé avec qui dans les années passées. Mais il était de notoriété publique que Morten Harket et Pål Waaktaar avaient eu une relation tendue pendant un temps. Ils avaient tous les deux une forte personnalité et s'accrochaient. Que cela aille mieux entre eux deux était aussi une bonne nouvelle. Mais qu'un nouveau disque était en route, c'était plus que cela encore.

Le journaliste avait écrit le nom du groupe une fois sur deux avec ou sans trait d'union. Je corrigeai et renvoyai l'article à la presse, et décidai d'écouter mes albums de a-ha à la première occasion.

Au déjeuner je descendis à la cantine pour aller chercher à manger. Le rédacteur en chef Holm se trouvait à une table près de la fenêtre et discutait avec deux journalistes de la rédaction. Cela me surprit car normalement par un temps pareil il serait sorti depuis longtemps faire une partie de golf. Je fis deux ou trois tours des plats avant de me décider. Tout semblait appétissant, mais je n'étais un homme qui se contentait d'une feuille de salade belle à croquer, aussi me décidai-je pour un sandwich au gouda et une tasse de café. Je ressortis.

Holm et les deux autres me dévisagèrent tandis que je quittai la cantine. J'eus le sentiment qu'ils avaient parlé de moi, l'idée me vint de me retourner et d'aller leur parler de l'évolution de l'affaire Hubbing. Je la chassai promptement de mon esprit et retournai à mon bureau. Là je savourai seul mon déjeuner, pendant que j'essayais de me rappeler le titre d'un certain poème d'Olaf Bull. La première strophesonnait ainsi :

*La période d'été tirait vers l'automne,
Et les couronnes des arbres ployaient sous la plénitude
O, l'automne à la voix s'abandonne
Lors chaque branche dans la forêt se pare d'or!*

Je pensais que le poème venait du recueil *Les Etoiles* de 1924 mais je n'en étais pas tout à fait certain. Il pouvait aussi venir de *Nouveaux Poèmes* qui étaient sortis en 1913, dans lequel on trouvait *Dans la Neige*. Finalement je décidai de téléphoner à Helle pour obtenir une réponse, mais elle ne répondit pas. Je laissai un message sur son portable en espérant qu'elle me rappellerait dès qu'elle serait disponible.

Je restai assis et terminai mon repas en pensant à mon roman. L'introduction était déjà bien avancée et donnait le ton: Le héros revient chez lui d'un long voyage dans le désert et découvre quelque chose d'anormal. Il n'y avait plus aucun oiseau. Tout était très calme dans son jardin, pas même le moindre piaillage d'un moineau. Il grimpe à un arbre pour essayer de résoudre le mystère. Mais pas un oiseau en vue, ni dans son jardin ni même dans ceux des voisins. Il reste assis toute la journée en haut de l'arbre et n'en redescend que tard le soir, fermement décidé à passer le reste de sa vie à faire revenir les oiseaux.

Le papier suivant était l'éditorial. Il avait été rédigé par Holm et prenait position sur l'affaire Hubbing. Holm posait des questions sur le droit juridique et le rôle des médias. Pour avoir rendu son édito si tôt dans la journée, il était évident qu'il était sur le point de partir. Une évidence aussi concernant ses fautes sur l'ASSOCIATION DROIT PUBLICQUE – et au moins un déterminant qui avait disparu. S'il

avait voulu faire un hole-in-one, il était à côté de la plaque, pour parler comme les golfeurs. Je ne pris même pas la peine de m'intéresser au contenu. Cela m'aurait pris le reste de la journée.

Helle appela peu après le déjeuner.

- ' Epave d'été', dit-elle. C'est dans les *Nouveaux Poèmes*.

- Joker, dis-je. J'étais sûr que cela venait *de Etoiles*.

- Tu ne confonds pas avec En Automne? demanda Helle.

- Possible, répondis-je. Mais je me souviens de la première strophe en tout cas.

- C'est un poème triste, dit Helle.

Chapitre 3

La chaleur m'accabla lorsque je sortis du journal et pris la direction du Boulevard Karl Johann. J'en avais terminé avec mes tâches quotidiennes et pouvais désormais m'adonner en toute conscience à mes propres écrits.

Mes précédents efforts littéraires n'avaient en fait été qu'une phase dans ma maturité d'écrivain. Le roman *La Lettre* en 1984 parlait d'une personne qui devait s'évader pour créer son propre espace. Un espace où tout était réalisable. Dans le recueil en prose *Harry n'avait pas toute sa tête* en 1985 j'avais pour la première et unique fois exploré les possibilités de la prose courte et enfin dans le recueil de poèmes *Fou à lier* en 1990 j'avais utilisé le sonnet.

Les choses s'étaient calmées un moment. Vraiment calmées. A dire vrai je n'avais pas publié de livre depuis une bonne dizaine d'années. J'avais écrit et écrit mais cela n'avait abouti à rien. Un changement de marée m'avait propulsé hors des bureaux chaleureux et confortables de éditeurs pour m'envoyer tout d'abord dans le couloir d'où je voyais défilé devant moi, mon bonnet serré dans les poings en attendant une seconde chance, les jeunes premiers. Puis je n'eus même plus accès au couloir. Je sombrais dans un hiver littéraire qui avait duré nuit et jour année après année.

Étais-je amer ? Non, étais-je dégoûté de ce bas niveau culturel national ? Oui. Que connaissait donc le Norvégien moyen des souffrances et des sacrifices dans la réalisation d'un rêve ? Que savait-il du chemin qui mène à la gloire ?

A-ha le savaient. Ils avaient ressenti cela dans leurs corps, affamés comme des versions modernes de Hamsun, comme des rats au milieu des ordures et de la pourriture. Ils avaient vécu dans l'espoir qu'ils avaient en eux quelque chose de trop grand pour la petite Norvège. Quelque chose qui explosait dans leurs poitrines et qui aurait survolé la prétention sociale démocrate norvégienne. Les obstacles ont défilé et ils les ont surmontés l'un après l'autre ! On pourrait dire que c'était une sorte de chance mais moi je dis simplement que cela n'a rien à voir avec la chance. Cela est une question de talent, de ce que Harket, Furuholmen et Waaktaar avait dans leurs têtes.

Je tournai au Boulevard Karl Johann et pris la direction du Palais. Les gens savouraient le beau temps en arborant leurs lunettes de soleil et en se délectant d'une bière à la terrasse des restaurants. Je m'arrêtai devant le magasin Tanum et jetai un œil aux livres de la vitrine. Il y avait les nouveaux romans policiers, exposés à côté des livres de cuisines des grands chefs et autres prétendus grands noms gastronomiques. La littérature sérieuse n'était nulle part, on avait cependant attribué au dictionnaire Riksmål un petit coin pour annoncer la rentrée scolaire. J'haussai les épaules et continuai mon chemin.

Je n'avais jamais douté qu'il y avait en moi beaucoup plus qu'en ces amateurs méditerranéens qui essayaient d'écrire des livres et réussissaient à les publier. Ils n'avaient pas matière à écrire mais ici

au pays on attend d'un écrivain qu'il publie un à deux livres dans l'année, pensais-je. Il était publié et acheté, et ainsi alimentait le clan de ces pseudo écrivains à la tête vide.

Mais maintenant en toute justice je ne veux pas me rendre plus grand que ce que je n'étais à cette époque. J'étais vraiment persuadé que ce que j'avais déjà écrit n'était rien par rapport à ce qui allait venir. Le germe de quelque chose de grand était en moi ! Le Prix du Conseil Nordique de Littérature était à ma portée pour ainsi dire. Au fur et à mesure que je marchais je sentais grandir en moi le besoin d'écrire. J'étais comme un pain qui levait, s'élevait hors de sa forme, hors du four pour aller dominer le monde !

Qu'avait dit Rainer Maria Rilke déjà ? Qu'être artiste ce n'était ni compter ni calculer mais attendre patiemment dans la tempête de l'hiver sans avoir peur que l'été ne revienne jamais. Et que l'été n'arrive que pour ceux qui sont patients, ceux qui vivent toujours comme si l'éternité était devant eux : insouciantes, calmes et éternels.

Je dois bien admettre que ma patience s'amenuise parfois. Et dans tous les cas l'automne est ma saison !

Je traversai la rue de l'Université puis le Boulevard Karl Johann et approchai du Théâtre National où Ibsen et Bjørnson se tenaient sur leur socle de chaque côté de l'entrée. Cela pouvait être tentant de sourire en son for intérieur des ces deux-là, mais ils étaient des hommes distingués avec plus de vent sous leurs ailes que 99% de ceux qui aujourd'hui se faisaient appeler écrivains, pensai-je et je m'arrêtai pour étudier leurs visages : celui de Bjørnson était un peu pompeux et celui de Ibsen sérieux. Chacun d'eux était un géant sur sa montagne et avait à sa manière laissé son empreinte dans ce pays, pensai-je.

Mais qu'en était-il de Wergeland, alors ? Qu'était-il advenu de lui ?

Je jetai un œil autour de moi et le découvris, isolé et solitaire de l'autre côté de la rue. Ainsi c'était là qu'ils avaient choisi de le placer ! Précisément dans une position plus proéminente par rapport au Parlement, par exemple, mais seul tout de même.

Wergeland paraissait assez content aussi je me rapprochai pour le voir de plus près. Comparé aux deux autres, je trouvais qu'il y avait quelque chose de plus vivant et de plus savoureux en Wergeland. Je vis le tram se rapprocher de la Rue du Parlement. Je retraversai la rue et courus jusqu'à l'arrêt. Le bus pour la quartier de Tårn Åsen passa dans la direction opposée alors que je tournai au coin.

J'étais fermement décidé à rentrer à l'appartement et à me mettre à l'écriture une fois descendu du tram. En cours de route je jetai pourtant un œil à la vitrine du Quatre poules. Il n'y avait aucune de mes connaissances à l'intérieur, juste quelques vieux croûtons qui étaient assis à somnoler devant leur demi.

J'avais récemment fait la correction d'un article qui traitait de l'importance de l'hydratation lorsque la température extérieure était élevée. Sinon le joli mécanisme qu'est le corps humain pouvait vite tourner en enfer. Il était noté qu'un apport quotidien de 10 à 15 litres était nécessaire, ce que je n'avais pas pris au sérieux. Pourtant je m'arrêtai et constatai que ma chemise me collait dans le dos. Mon équilibre d'hydratation était à l'évidence en désordre. La tête était lourde tandis que paradoxalement les bras étaient légers. J'eus peur que mon inspiration ne s'évapore si je n'intervenais pas immédiatement.

Hjort se trouvait comme à son habitude derrière le comptoir et lavait les verres tout en fredonnant le grand tube de l'été de Hubert et les Hankattene 'Redonne-moi des coups'

- Ne dis rien, dit-il, tu vas prendre un demi.

- Sans mousse, répondis-je.

- Tu ne veux pas plutôt essayer la nouvelle bière de Monrovia ? dit Hjort.

- D'où ?

- Il font de la bonne bière là-bas, affirma Hjort.

Je ne savais pas combien Hjort avait gagné pour négocier une vieille merde du Libéria. Mais je savais que je voulais un demi ordinaire sans mousse et sans miettes de pain. Heureusement il abandonna la bataille et commença à remplir un verre, pendant que je m'asseyais en observant qu'il le faisait correctement.

- Beaucoup trop de mousse ! dis-je.

- Attends un peu, dit Hjort.

- Je ne paye pas pour de la mousse, dis-je.

Hjort retira la mousse et compléta puis il déposa le verre sur le comptoir. J'en pris une gorgée et savourai cette bière qui commençait à rééquilibrer l'hydratation de mon corps.

- As-tu remarqué que ces derniers temps Higgins sent la merde ? demanda Hjort.

- Non, répondis-je.

- Il était là hier et j'ai dû tout bonnement lui suggérer de partir, dit Hjort. Rentre chez toi et prends une douche ! Lui ai-je dit !

- ah ah, dis-je.

- Je gère une affaire ici, dit Hjort

- Higgins est un artiste, dis-je.

- Celui là est trop vieux, dit Hjort.

Oui, était-ce ainsi ? Pouvions-nous nous attendre des artistes qu'ils se lavent comme tout un chacun ? Je pensais délibérément que non, mais restais ouvert à toute autre opinion divergente. Nous vivions dans un pays libre. Mais il y avait des frontières. Et même si cela dérangeait véritablement l'entourage, il fallait que cela soit dit. La question était de savoir si ce jour était arrivé.

- Qu'est-ce que tu entends par 'sentir mauvais' ? Dis-je.

- Je veux dire ce que ça veut dire ! Me répondit Hjort.

- Est-ce que tu veux dire puer ? Dis-je.

- Je veux dire 'sentir', dit Hjort.

Helle passa la porte avec un sac plastique de chez FARGELAND dans la main. J'eus comme un mauvais pressentiment. Si elle pensait que je monterais avec elle à la maison pour peindre la cuisine avec elle, elle se trompait. J'avais des choses plus importantes à faire et je lui expliquerai d'une façon polie et amicale.

- Je savais bien que je te trouverai là, dit-elle.

- Ah oui ? Dis-je. Vous pensez vraiment bizarrement vous deux. Hjort le fait aussi et pense des choses sur moi. Il prétend qu'il savait que je viendrai prendre un demi.

- Pure intuition, dit Hjort.

- Je dois en fait rentrer à la maison pour ECRIRE, dis-je. J'ai un roman qui attend d'être achevé, et si je ne le fais pas, qui crois-tu va l'écrire ?

- Je veux aller à la campagne à Huk, dit Helle.

- A Huk ? Dis-je d'une voix des plus amicales.

Je me penchai vers elle et l'embrassa sur le front. Je la pris dans mes bras et la serrai contre moi. Elle sentait bon le frais, et seuls des effluves de savon noir et de nourriture me rappelèrent qu'elle arrivait directement du travail.

- On pourrait aller se faire un barbecue sur la plage, dit Helle.

Je jetai un œil dans le sac. Il y avait de la peinture, du papier émeri, du mastic, du white spirit et autres instruments d'origine douteuse.

- J'ai acheté un litre et demi de peinture pour commencer, dit elle.

- sage décision, dis je en farfouillant dans le sac.

- Ils voulaient m'en refiler 10 litres, mais j'ai dit non, dit Helle.

- Judicieux, dis-je.

J'avais maintenant sorti tous les instruments et procédais à une inspection plus minutieuse. Il y avait là des drôles de trucs avec des poignées en plastique et des brosses ébouriffées. Les instruments les plus inutiles que je n'avais jamais vus.

- Qu'est-ce que c'est ? Dis je.

- Des pinceaux, répondit Helle.

- Des pinceaux de merde, plutôt, dis je. Ne sais-tu pas que les pinceaux bon marché perdent plus de poils que les chiens sauvages pendant leur période de chaleur ?

- ça ira bien, dit Helle.

- Non ça n'ira pas, dis je. On voit bien que tu n'y connais rien là-dessus. Hjort peut confirmer ce que je dis.

Mais Hjort s'était éclipsé et s'était caché dans l'arrière cuisine. Il n'y avait donc aucun soutien à attendre de ce côté.

- Il y a deux choses qui sont importantes dans la vie, dis je. La première est de boire de l'eau en abondance et la seconde est d'utiliser des pinceaux dignes de ce nom lorsque l'on peint.

Chapitre 4

Quelqu'un était venu dans l'appartement. Je le remarquai à l'odeur. Un mélange indéterminé de sueur, de spray pour la bouche et d'autre chose pire encore. Était-ce le résultat de ma propre putréfaction corporelle qui avait sérieusement commencé? Je m'y étais attendu au lendemain de mes quarante ans.

Pourtant le désordre était pire d'ordinaire : des caisses de livres se trouvaient sens dessus dessous à même le sol. C'était comme si quelqu'un l'avait déménagé. Et mon canapé ? Où était-il ?

Je regardais partout mais en vain, tandis que je trébuchais dans les caisses de livres. Quelques centaines d'exemplaires *de Lettre* étaient empilées tout le long du mur, et devant le lit c'était *Harry n'avait pas toute sa tête*, alors que *Fou à lier* reposait dans une caisse isolée sous la table de la cuisine. Les caisses étaient aussi utiles qu'inutiles, à vrai dire. Dans la cuisine je posais des choses chaudes dessus et dans la salle de bains je plaçais mes pieds dessus quand il y avait de l'eau sur le sol.

Lorsque je recevais de la visite, elles me servaient de tabourets pour les invités.

- Rien n'égale de placer son cul sur un joli bout de poésie, avait toujours l'habitude de dire Higgins, avant de péter, comme pour donner à la poésie céleste une couche de vernis sur ce monde.

Je m'assis à mon bureau et rassemblai mes idées vers l'écriture. La première étape dans le rituel compliqué qu'était la création était normalement de s'envelopper dans une *røkejakke*, mais je ne l'avais pas vu depuis plusieurs semaines. Etape numéro deux, la réflexion et pour ce faire, j'avais l'habitude de m'éloigner du canapé. Diable ! Le coup du canapé était tout de même vache !

De fait : mon nouveau roman racontait l'histoire d'une personne qui avait construit les plus belles cages à oiseaux que l'on aient jamais vues au monde. Pour apprendre son métier il lui a fallu des années. Ainsi il a construit une cage après l'autre et les a placées dans la forêt. Son but sous-jacent était de faire revenir les oiseaux. A-t-il réussi ? Ou non ? C'était trop tôt pour le dire.

Devrais-je peut-être déjà en connaître la fin ? Pensai-je. Devais-je en connaître si bien que je devais savoir s'il avait réalisé son rêve ou pas ?

La réponse est non. Une histoire connue par son auteur ne mérite pas d'être écrite. C'est mon opinion et j'y tiens.

Bon an mal an. Le moment était venu de s'installer dans l'ambiance, et j'accomplissais une partie du rituel en allant vers l'étagère pour trouver l'album de a-ha *Hunting High an Low*. J'avais l'habitude d'écouter Morten Harket chanter 'Take on me' comme un prélude à l'inspiration des heures de travail. Cet homme avait un don, c'était sûr, et lorsqu'il y allait de son fausset sur 'Take on me', c'était facile de se surpasser et d'oublier toutes les choses bassement ménagères, du style RANGER et

LAVER LE LINGE et ECRIRE DU COURRIER aux vieilles connaissances. C'était alors facile d'écrire encore et encore jusqu'à ce que la mine du crayon se casse et le corps remercie.

Je me tenais devant l'étagère. Là quelque chose s'était produit depuis la dernière fois. Mon vieux tourne-disque avait été remplacé par une platine cd avec de grands haut-parleurs et des boutons ça et là. Et mes vieux vinyles n'étaient plus à leur place.

Ce n'était pas la première fois que je rencontrais de la résistance. En fait j'étais habitué à la résistance. Si la résistance anoblissait alors je serais au moins comte maintenant, pensai-je en me rasseyant à mon bureau et en saisissant mon dernier fétu de paille : le taille-crayon.

Tailler les crayons avait sauver plus d'un écrivains. Prenez un Hemingway par exemple, né en 1899 à Oak Park, Illinois aux Etats-Unis. Hemingway devait avoir un certain nombre de crayons taillés sur sa table avant de commencer à écrire le matin. Il pouvait y en avoir entre 5 et 70 selon son humeur. Pendant une courte période alors qu'il habitait à Key West en Floride, il a certainement du tailler jusqu'à 133 crayons chaque matin. Et quand il avait assez d'argent, il payait cela va de soi du monde pour lui tailler ses crayons, mais cela avait été une lourde tâche lors de sa période d'écrivain pauvre à Paris.

Une bizarrerie au sujet d'Hemingway était du reste qu'il se tenait debout pour écrire, cela me revient maintenant. Comment avait-il pu trouver quelque chose de si stupide, je ne le savais pas, mais cela avait fonctionné. Je n'étais pas du genre à piquer les routines de travail de mes collègues.

Je jetai un oeil vers le lit. Après tout le canapé n'étant plus là, je pouvais bien me contenter de m'allonger sur le lit ! Ca marchait d'habitude à peu près comme la position debout d'Hemingway. Je me dirigeai donc vers le lit et m'allongeai confortablement sous la couette.

Le téléphone sonna avant que j'aie pu mettre quoi que ce soit sur la feuille.

- Qu'est-ce que tu fais ? dit Haagen.

- À cet instant je suis au lit, répondis-je. Si c'est une tournure de langue que tu peux comprendre.

- Tu dors ? me demanda t-il

- Appelle cela comme tu veux moi j'appelle cela écrire.

- OK, et à part ça les choses avancent ? dit Haagen.

Voulait-il parler du roman ? Ou était-ce ma résolution du Jour de L'An de m'acquitter des quelques mauvaises habitudes linguistiques, que j'avais trimbalées avec moi depuis l'enfance, avant tout quand je parlais ? 'Penser de faire quelque chose' par exemple. Au lieu de 'penser à faire'.

- T'n'as pas vu mes disques de a-ha ? dis-je

- T'as regardé sous le canapé ? dit Haagen. Sa voix semblait hésitante mais au moins il avait une suggestion.

Je jetai un oeil vers l'endroit où devait se trouver le canapé. A la place se trouvaient une chaussette isolée au milieu de la poussière ainsi que quelque chose qui ressemblait vaguement à une biscotte au

fromage de chèvre. Ou bien c'était peut être du pâté de foie gras ? Je ne me rappelais pas avoir eu de telles choses à la maison de même que je n'avais pas non plus cherché à les examiner au plus près.

- Rien, dis-je.

- As-tu entendu Hubert et les Hannkattene ? demanda Haagen. Ils ont touché l'esprit du temps.

- Je me contente de a-ha jusqu'à nouvel ordre, dis-je.

- Je dois raccrocher, dit Haagen. Vais jouer 'Öppna Landskap' dans trois minutes.

- Bonne chance.

- On se voit à Huk, dit Haagen.

Comment Haagen avait-il flairé qu'on pensait aller à Huk ? Ou pour le dire autrement : si je devais aller à Huk, je préférerais que cela soit une escapade romantique avec Helle et pas un tour avec toute la troupe de scouts.

Maintenant ce n'était pas quelque chose de nouveau dans cette ville est pleine de commérages et de rumeurs. Je l'avais personnellement vécu à plusieurs reprises.

Si j'avais le hoquet sur Akersgata, je pouvais jurer qu'en moins d'une demi-heure Haagen ou Higgins en entendaient parler.

Je fermai les yeux et quittai ce monde un moment. Je laissais le rêve m'envahir et je vis pour moi le moment où mon pouvoir créatif devenait réalité. Je pouvais être la centrale nucléaire d'Alna à moi tout seul. Illuminer une ville toute entière. Une tête claquante dans un tourbillon de confiance. Une onde verte et une sourire d'une oreille à l'autre.

Au milieu de tout cela je pouvais me tenir avec les pieds solidement plantés dans la terre et la tête à mi-chemin dans le ciel. Mes textes mugissaient et cherchaient à mordre comme la musique d'un serpent à sonnettes au crépuscule. Ils pouvaient se glisser doucement entre les troncs d'arbres et se transformer en tempête à la demande.

Et le public ?

Il s'étendait à mes pieds, jeunes et vieux se suspendaient à moi, là où j'allais de ville en ville et me maintenaient dans un succès particulier, tandis que je lisais à voix haute pour les dames roucoulantes dans les bibliothèques municipales du pays.

Chapitre 5

La bicyclette de livraison de l'épicier Herman était appuyée contre la devanture du magasin et paraissait misérable. Le guidon était tordu et la caisse devant avait reçu un coup. Même le panneau peint à la main sous le cadre avait été exposé à quelque chose d'imprévu, car il y avait juste d'inscrit Le Comptoir d'Herm là où aurait dû se tenir Le Comptoir d'Herman.

Il faisait frais dans la boutique, et je me déplaçai lentement entre les rayons. D'ordinaire j'étais un grand consommateur de petites ampoules de 15 Watts et de bonbons acidulés au poids. Mais là c'était le déjeuner qui se trouvait sur ma liste de courses. J'étais mort de faim et voulais des pâtes avec de la sauce tomate et tout ça rapidement. Et ensuite retour à la littérature.

- Tes affaires sont là, dit Herman de la caisse.

- Ah bon? dis-je surpris.

- Tu donneras le bonjour à ton épouse et dis lui que nous n'avons pas le Farris Bleu, dit Herman.

- Mon épouse? dis-je.

- J'ai oublié de lui dire au téléphone, dit Herman.

C'était effarant la façon dont nous étions devenus intimes, pensai-je. D'où tenait-il que j'étais marié, au fait? Ca dépassait mes connaissances mais je n'avais pas le courage de discuter de ça maintenant. Je voulais du Dolmio. Tout de suite.

- C'est du Dolmio que tu cherches? dit Herman.

- Oui, dis-je.

- La semaine prochaine, dit Herman.

Je ressentis comme une vague d'irritation dans mon corps. Toujours la même rengaine. Bientôt. Demain. La semaine prochaine. Au moins il était honnête pour ne pas nous bluffer. Ca je devais l'admettre. Sinon il pouvait faire ses valises et rentrer à la maison de retraites des épiciers à Lanzarote.

- Tu vas à Huk te dorer la pilule au soleil, je présume? dit Herman en prenant un petit sac de derrière la caisse pour le poser sur le tapis.

- C'est ce qu'on pense, dis-je.

- Ca fait 233 couronnes, dit Herman.

Je jetai un coup d'œil au sac. Il y avait des saucisses de différentes sortes, du Farris et un barbecue à usage unique avec sac poubelle inclus. Un sac typique pour un pique-nique. Un sac typique pour Huk.

- Salue ton épouse et dis que je n'avais pas de Farris ordinaire, dit Herman.

- Tu viens de me le dire, dis-je.

-Sorry, dit Herman en rougissant.

Je le regardai plus attentivement. Ma parole, il en pinçait pour Helle, le vieux cochon !

- Tu veux avoir du liquide? dit Herman.

Herman me suivit sur le pas de porte. Il jeta un œil au ciel, hocha la tête et désigna la bicyclette.

- Le petit s'est cassé la figure aujourd'hui, dit-il.

Deux coups de klaxon rapides me firent bondir de ma chaise et je m'approchai de la fenêtre. J'aperçu le bleu d'un camion à ordures à travers la grille de la cour arrière, et peu après on sonna à la porte.

- Descends un drap de bain pour Haagen, dit Helle par l'interphone.

-Pour quoi faire? Dis-je.

-Dépêche-toi, dit Helle.

Je me rassis au bureau et contemplai mes notes. Qu'avais-je écrit ces dernières minutes? Mon écriture était complètement impossible à déchiffrer avec les années. Maintenant je devais arrêter de m'aggraver sinon j'allais finir dyslexique.

Je m'assis un peu et écoutai le murmure du tumulte et me demandai si je devais y aller. Je pouvais faire semblant de rien et continuer à travailler maintenant que j'avais réussi à m'asseoir, sans le canapé, sans ma veste de fumeur et sans album de a-ha tournant sur mon vieux tourne-disque.

On sonna à nouveau. J'ai mon bloc-notes, pensai-je subitement. Je l'avais reçu du rédacteur en chef Holm à Noël. Il était en faux cuir avec les mots Verdens Gang gravées en lettres dorées et un petit cadenas. Si je le prenais avec moi, je pourrais toujours griffonner quelques scènes entre deux saucisses.

Helle était assise dans le véhicule et discutait avec Higgins lorsque je sortis. Ils paraissaient être au milieu d'une conversation sur les joies et les soucis du sandwich avec une attention toute particulière au papier d'emballage. Je pris place et les laissai continuer leur discussion tandis que nous prîmes la direction de Bygdøy.

- Si 800 élèves chaque jour utilisent cinquante centimètres de papier et ce, pendant cinq jours par semaine, qu'est-ce que ça donne? demanda Higgins.

- Exactement deux kilomètres. Mais là tu oublies deux points essentiels.

- Lesquels donc? dit Higgins.

- Tout d'abord de nombreux élèves ont des Tupperware, dit Helle. Certains utilisent il est vrai du papier pour séparer les sandwiches dans la boîte néanmoins.

- Et l'autre? demanda Higgins.

- Beaucoup d'élèves n'ont pas de sandwich du tout, dit Helle. Ils achètent du Coca et des brioches ou des muffins à la pause.

- Un moment, dis-je. Est-ce que je peux poser une question?

- Oui, dit Helle.

- As-tu emmené le Scrabble? Demandai-je.

- Oui, il est là, dit Helle en tapotant son sac.

Higgins en avait terminé avec le papier d'emballage et était prêt pour une conversation sur les voitures. En tant que sculpteur acharné il s'était longtemps plaint manque de véhicules. Après tout il faisait de l'art de ce qu'il trouvait dans les ordures et les restes de la culture moderne jetable et l'achat d'un camion à ordures n'avait pas été un mauvais investissement. Maintenant il avait enfin en main le bon outil pour réaliser ses ambitions.

-Qu'en penses-tu? Dit-il en me regardant tandis que nous nous trouvions au milieu des heures de pointes dans Bygdøy.

- Tout à fait top, dis-je enthousiaste ; De bons sièges, une belle ligne et de la place.

Je n'étais pas du genre à descendre le moral d'un artiste norvégien montant par des ondes négatives. L'unique petit inconvénient était l'odeur. Il me semblait sentir un faible effluve d'ordures dériver vers moi du siège du conducteur. Là il ne manquait plus que le nez sensible de Hjort capte quelque chose que les autres avaient laissé passer.

- Combien au cent? Dis-je.

- Que veux-tu dire? dit Higgins en restant sur ses gardes.

- Il demande combien d'essence tu consommes au 100 km? dit Helle.

- Tu plaisantes ou quoi? dit Higgins, il roule au gasoil.

Le portable de Helle sonna. Haagen se trouvait dans le quartier du Parc Frogner et voulait monter.

Higgins sortit le camion de la file et s'engagea dans une rue parallèle.

Nous le trouvâmes dans la rue Halvdan Svarte. Il attendait chez Christian Krogh. De quoi les deux compères avaient parlé, n'était pas bon à dire. Krogh était assis sur son grand postérieur et paraissait spirituel, tandis que Haagen transpirait dans son costume noir avec son saxophone sous le bras. Il avait du jouer 'Öppna Landskap' en un temps record et filer en vitesses.

Chapitre 6

Nous n'avions pas été les seuls à avoir l'idée de faire une escapade à la plage. Un flot de voitures et de monde se dirigeait vers Bygdøy. Maintenant la dernière chaleur du soleil pouvait être pressée avant que les corps ne s'enveloppent pour de bon dans de longs pardessus qui les tiendraient à l'écart du vent d'automne.

En fait cela concernaient ceux qui descendaient vers le sud en automne et en hiver. Les écrivains et ceux qui percevaient des allocations nationales dépensaient leurs couronnes dans les pays chauds et bon marché. Ils étaient assis sur la plage et essayaient d'être spirituels dans l'ivresse du vin rouge qu'ils se servaient depuis leur lever le matin jusqu'au coucher le soir.

Ils auraient pu continuer ainsi autant qu'ils voulaient. Je ne leur enviais pas une couronne d'allocations, même si je n'avais reçu de la donation du Professeur Hybel que 3 000 couronnes qui servaient à peine à payer une facture de dentiste et l'achat d'un taille-crayon.

Après la discussion habituelle pour savoir où nous allions nous installer, Haagen décida qu'il allait s'occuper de tout pour la nourriture. Nous le suivîmes comme nous pûmes et le trouvâmes à genoux sur la plage en train d'allumer le barbecue.

Higgins décida que le barbecue était prêt. Il déposa plusieurs sortes de saucisses selon un système compliqué, probablement pour tirer profit au maximum de la place sur la grille. Je vis qu'il y avait des fumées et des viennoises. Et une autre sorte qui paraissait plus courte? Qu'est-ce que c'était? Des saucisses espagnoles de Saint Jacques de Compostelle, peut être, avec du chili pepper et un bon aspect. Non, c'était juste un couple de viennoises rétrécies, je le constatais maintenant. C'était incroyablement déroutant qu'ils se sentent obligés de livrer les saucisses dans des longueurs différentes, mais dans le même paquet. Cela était quelque chose que je pouvais signaler à Herman à la première et meilleure occasion.

- Fumées ou viennoises ? Demanda Higgins lorsque les saucisses avaient réussi à flamber un peu.

- Pardon, dis-je.

- Fumées ou viennoises ? Répéta Higgins.

- Ne sais tu pas que les écrivains ne participent pas au débat public ? Dis-je.

Higgins haussa les épaules.

- C'était Bull et les mecs qui ont dérivé avec, dis-je. Bjørnson et Wergeland aussi. Et Wellhaven.

- Mais là nous parlons de notre repas, Hobo, dit Higgins.

- Oublie Bull, du reste, dis-je.

- Pourquoi ? demanda Helle.

- C'était juste une outre à vin

- Juste ? dit Helle.

- Bon peut être pas juste ? dis-je. Mais ne viens pas me dire qu'il ne buvait pas.

Higgins leva les saucisses d'une façon périlleuse, aussi reculai-je un peu. Oui, ce n'était pas comme si Helle et Haagen s'étaient rapprochés un peu et me dévisageaient avec le regard ténébreux d'une foule.

- Oui, dis-je.

- Fumées ou viennoises ? demanda Higgins ;

- Cela devient diablement compliqué, dis-je.

Après le repas c'était le temps du Scrabble. C'était d'ailleurs plus facile à dire qu'à faire, car la dune était pleine de racines et de touffes d'herbe qui rendaient la pause à plat du tapis difficile. Cela glissait et restait rarement en place comme je l'avais disposé.

- Flute ! dis-je au moment où les jetons glissèrent du plateau et tombèrent parmi les aiguilles de pin et autres déchets.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Helle.

- Bon sang de merde !! m'exclamai-je irrité en sentant la sueur perler.

- Du calme, maintenant, dit Helle.

- C'est plein de bosses ici, dis-je.

- Je vais arranger ça, dit Helle.

- Plutôt établir une piste d'atterrissage en terrain pierreux, dis-je.

Helle prit son chandail de son sac à dos et hop ! le tapis devint plat, avec une manche pour soutenir une moitié. Je l'embrassai affectueusement sur le front. C'est ce côté pratique qui faisait que je l'aimais. Une chose parmi d'autres.

Haagen et Higgins discutaient de quelque chose qui avait un rapport avec le Quatre poules. Haagen avait une idée pour laquelle le véhicule d'Higgins pouvait servir sans que je saisisse comment.

J'écoutai d'une oreille tandis que j'attendais qu'Helle joue.

- Une galerie ambulante ? demanda Higgins.

- Pas exactement, répondis Haagen.

- Un orchestre itinérant ? dit Higgins.

- Pas exactement non plus, dit Haagen.

Non cela n'était pas toujours aussi simple, pensai-je. Si on n'avait que soi à penser, il n'y aurait pas autant de si et de mais. Je regardai Helle. Une légère brise se glissait dans ses cheveux et elle semblait penser à autre chose que moi pendant le jeu de Scrabble. A quoi pensait-elle ? Aux iambes et trochées ? Cela suffisait bien de penser dans son quotidien comme dans le mien.

- On passe la vitesse supérieure ? dis-je.

- Nous avons le temps, non, dit Helle.
- Il est question de tenir le rythme, dis-je. Pas de perdre la concentration.
- Là tu as une différence entre hommes et femmes, dit Helle.
- Ah oui ? dis-je en percevant le point de départ d'une discussion intéressante.
- En tant que femme je vois le Scrabble comme un processus continu et inachevé dit Helle. C'est la joie et l'amour des mots en soi et l'exploration de la langue qui sont le but.
- Et l'homme, alors ? demandai-je.
- Tu es juste préoccupé à gagner, dit Helle.

Naturellement ce qu'elle venait de dire était stupide, mais cela était si vif et bien formulé que je devais juste céder pour un moment. J'étais tout simplement fier d'elle.

- Maintenant je vais me baigner, dit Helle en se levant.
- OK, dis-je en m'asseyant et en passant au jeu.

Helle courut comme une gazelle jusqu'à l'eau. Je me rappelais qu'elle avait fait de l'athlétisme étant jeune. Là elle marquait un point par rapport à moi.

Je me reconcentrai sur le plateau de Scrabble. Je pouvais désormais préparer mon prochain coup à mon aise, goûter à quelques alternatives, peut être même essayer de m'éloigner avec les pions. Et si je pouvais trouver le bon ordre, il n'y avait pas de mal à poser les pions en place puisque Helle était loin pour un moment. Autant que nous pouvions compter l'un sur l'autre. C'était ainsi que je caractérisais l'usage effectif du temps.

Je regardai fixement le mot qu'elle venait de mettre. ANST.

ANST ? Qu'est-ce que c'était ?

J'avais envie de l'appeler, mais elle était depuis longtemps hors de portée si bien que cela aurait été inutile . Peut être avait elle posé intentionnellement les lettres dans un mauvais ordre. J'inversai les deux premières lettres. NAST. Rien. TANS ? Pas plus clair. STAN ? Non plus. J'essayai de ranger le désordre du plateau, mais cela devenait tout simplement de pire en pire.

Chapitre 7

Haagen jetait le ballon à Helle au dessus de l'eau. Je remarquai qu'il fixait ses seins d'une manière assez franche. Je comptais tout simplement sur Haagen pour ne pas faire quelque chose de stupide. C'était mon ami. En tout cas jusqu'à preuve du contraire.

S'il n'était pas mon ami, je pourrais en revanche jouer un tour à son saxophone qu'il ne serait pas prêt d'oublier. Je pourrais par exemple coller à la glu les clapets du saxophone à l'araldit. C'était un truc vieux comme le monde qui ne ratait jamais.

Il avait toujours la permission de jeter un oeil mais de là à les fixer avec insistance, c'était autre chose! Il y avait là précisément une limite infime à ne pas dépasser. Là précisément. Et si par exemple il essayait de les toucher, la limite serait transgressée et de loin.

Je me levai et fis quelques pas sur la plage.

Je n'avais pas vu Higgins depuis le repas. Je regardai dans toutes les directions et le localisai finalement un peu plus loin sur la plage. Il avait entassé des épaves. Dans un autre tas il y avait de vieilles boîtes en plastique et autres vieilleries.

- Tout ça est à moi, dit Higgins lorsque je m'approchai de lui.

Il se plaça devant les vieilleries comme s'il devait protéger femme et enfant d'une attaque de brigands de grand chemin.

- OK, dis-je.

- A moi et rien qu'à moi, dit Higgins.

- Merci pour les saucisses, au fait, dis-je.

Pour détendre un peu l'atmosphère, je l'aidai à transporter ses affaires jusqu'au camion. Une vieille chaussure de tennis Adidas ramenèrent mes pensées à l'été en plein air dans les années soixante-dix. Si cette chaussure était la mienne est un sujet que je préférais taire prudemment.

- Ca va faire une nouvelle sculpture, dit Higgins.

- Ah oui? dis-je.

- Ca va s'appeler "Cap au Pire".

- Joli no, dis-je.

- L'ai chipé à Beckett, répondit Higgins.

Beckett me fit penser pour une toute autre raison aux cages à oiseaux. Je racontai à Higgins la progression de mon roman sur les oiseaux qui avaient disparu. Higgins écoutait sans rien dire mais je pouvais voir qu'il était intéressé.

A notre retour, Helle et Haagen s'étaient baignés. Helle sortit de l'eau et vint s'asseoir à mes côtés sur la plage. Je remarquai les gouttes d'eau qui tombaient de ses seins. Il me vint à l'idée qu'ils avaient grossi depuis la dernière fois. Je les préféraient pourtant comme ils étaient, car je n'étais le genre d'homme à penser que les seins devaient être obligatoirement plus gros qu'ils ne le sont.

Pendant le dîner Helle parla de ses collègues qui avaient divorcé pendant les vacances d'été, de ses nouveaux élèves dans la classe et de son neveu qui avait fait une chute de vélo parce qu'il avait fait la gaffe classique de mettre la roue avant dans le rail du tram.

- Heureusement qu'il ne s'est pas blessé à la tête, dit Helle.

- Ca lui aurait servi de leçon, dis-je.

- Comment ça? demanda Helle.

- Lorsqu'il est question de tram et de vélo, je me tiens toujours à côté du tram, dis-je.

Nous avons fini dans la cuisine de Helle après un retour éprouvant de Bygdøy. Higgins se souvint tout à coup que son camion n'avait pas de phare qui fonctionnait, et tandis que l'obscurité d'automne nous enveloppa de son manteau sombre et humide, je dus m'asseoir avec la lampe de poche et éclairer droit devant pendant que Higgins roulait à une allure d'escargot en direction de la ville.

- Et voilà t'es encore en train de radoter, Hobo, dit Helle.

- Ce n'est pas du radotage, dis-je. Les cyclistes sont presque aussi menaçants pour la société que les mauvais pinceaux pour les peintres.

Je devais admettre que la conversation avait dégénéré, parce que j'étais préoccupé avec ma tasse de thé, je m'assis et bus. N'était-ce pas ma tasse préférée? Elle avait exactement les mêmes motifs et couleurs, en fit le Pont de Londres sous le soleil de Novembre, et avait la même fêlure tout près de l'anse. Pourtant selon toutes les lois physiques la tasse devait se trouver en sécurité dans le placard de mon appartement.

- A propos de pinceaux, dis-je, quand vas-tu te décider à refaire ici,

- Pas maintenant en tout cas, dit Helle en se levant.

- ce serait mieux de finir, non? dis-je.

- Allez viens, dit Helle.

- Ne pourrions-nous pas inviter mes parents déjeuner un de ces jours? demanda Helle un peu plus tard alors que nous étions nus dans le lit en train de regarder le Journal du Soir.

Les parents de Helle étaient un sujet que je n'aimais pas aborder. A tout moment et où que ce soit, même dans des circonstances les plus inclémentes, je me prenais un sermon sur/ par ces deux ravissants personnages. Cette fois je fis comme si je me concentrais sur ce qui passait à l'écran et n'entendais pas ce qu'elle disait. C'est une bonne technique qui est recommandée quand cela devient embarrassant. Et je n'étais pas loin de la vérité, car précisément ils étaient en train d'évoquer l'affaire Hubbing et cela nous intéressait tous les deux. On avait découvert un nouveau-né dans la forêt, abandonné et en partie dissimulé par des feuilles mortes. La police recherchait activement la mère mais ils manquaient d'indices pour suivre une piste concrète. On suggérait à la mère qui devait

être vraisemblablement dans une situation désespérée d'aller chercher de l'aide à la police, où tous les psychiatres, psychologues, prêtres et éducateurs sociaux possibles étaient rassemblés pour lui apporter le soutien dont elle avait besoin.

L'autre information principale du jour concernait un écrivain policier qui ne réussissait pas à écrire, parce que son chat était en fuite. Il restait toute la journée sur son canapé à la maison et pensait constamment à son chat et du coup ne réussissait plus à écrire un mot. Un représentant de l'éditeur lançait un appel au public afin qu'il retrouve le chat, étant entendu que le nouveau roman policier de l'écrivain était prévu pour être le livre principal au Club Du Livre Norvégien et devait être achevé depuis longtemps.

Helle resta muette un moment à la fin du journal, puis elle répéta sa question.

- Quand ça dis-tu? demandai-je.
- Je n'ai rien dit, répondit elle.
- Non, ce n'est pas si important que cela, alors? dis-je.
- Jeudi ce serait bien? dit Helle.
- Pourquoi jeudi? dis-je.
- Maman et papa partent en voyage samedi, dit Helle.

Chapitre 8

Le lendemain je restais longuement sur un article au travail concernant un homme qui affrétait des cargaisons de bus avec des Suédois vers un centre commercial norvégien. Le voyage ne coûtait presque rien, et si les Suédois avaient de la chance, ils trouvaient peut être quelques babioles, qu'ils n'avaient pas vues moins chères en Suède, racontait l'homme au journal. Cela pouvait être un briquet à usage unique, un tournevis ou un paquet de papier toilette provenant d'un surplus militaire. Sur le trajet les passagers se servaient du rømmegrøt et du jus de fruits, en chantant aussi bien à l'aller qu'au retour, et des toilettes au fond du bus.

L'idée était géniale et je décidai d'en parler à Herman l'épicier à la première occasion. Si seulement l'article n'avait pas été truffé de bombes linguistiques tel que 'un bus chargé de Suidois à le frontière', j'aurais appelé le journaliste et lui aurais donné une claque amicale dans le dos. Mais je ne l'ai pas fait.

C'était au tour de l'éditorial. Il était rare que j'aie l'honneur de l'avoir plusieurs jours à la suite, alors je prie mon temps pour vérifier l'orthographe et la langue. Le rédacteur en chef était dehors et prêchait, compris-je. Il s'agissait d'une quelconque subvention pour les mères célibataires. Soit elles obtenaient beaucoup, soit elles obtenaient peu. Sinon elles devaient aller travailler, pensait-il sans le dire clairement.

Qu'est-ce que c'était que cela à présent? Etais-ce vraiment ce que je croyais? En fait, oui. Holm avait écrit : 'nous pensons que nous sommes aussi bons du possible en Norvège'.

BONS DU? Qu'est-ce que cela signifiait? Holm, me demandai-je à voix haute. Je pressai la touche de correction et déplaçai le curseur pour corriger 'bons du' en 'bons que'. Puis je poursuivis ma lecture, avec un vigilance toute particulière pour les prochains gâchis linguistiques de Holm.

Cela allait bien sur quelques phrases, aussi j'interromps ma lecture et commençai à m'intéresser au contenu et aux nuances langagières. Des fois l'épellation et l'usage des mots étaient une chose, mais s'ils donnent le bon sens à la phrase est en une autre. L'édito de Holm déviait vers le non-sens pur d'après ce que je pouvais voir. Et c'était de mon devoir en tant que relecteur et employé du Verdens gang, de m'assurer qu'il ne tombait pas de l'autre côté de la limite.

C'était bien là la maladresse extraordinaire et le manque de tact de Holm, pensai-je une fois que j'avais lu l'éditorial dans son ensemble. Comme si Holm n'était pas le premier à déclarer que le contenu et une langue correcte étaient les deux faces d'une même pièce. Cela ne lui ressemblait tout simplement pas.

Je soulevai le récepteur et composai le numéro interne d'Holm. Personne ne répondit et un rapide coup d'œil au ciel bleu ne me donna pas l'espoir que quelqu'un d'autre allait décrocher non plus. Je regardai l'heure. Cela commençait à presser. A dire vrai c'était l'heure de partir.

Il me fallut une heure pour mettre de l'ordre dans l'éditorial. Lorsqu'enfin j'eus terminé il était l'heure de rentrer à la maison. Tout était éteint dans le bureau de Holm et je me demandai si je pouvais me permettre de glisser un mot sur ses affaires pour le réprimander de façon amicale. Mais tout le monde peut faire des erreurs après tout, même Holm, pensai-je. Mon boulot était d'attraper les plus grosses coquilles.

Hjort n'apprécia pas que je l'accuse d'avoir volé mes disques de a-ha. Il rougit et chercha autour de lui quelque chose à me lancer. Il jugea une serviette trop légère, tandis qu'un pic à cocktail lui parut probablement trop dangereux. Il était aussi lâche.

- Vas-y, lance! Dis-je. C'est celui qui lance qui a mauvaise conscience.

- T'es fou, répondit Hjort

- C'est peut être aussi toi qui a volé mon canapé, dis-je un ton au dessus. Et ma chaîne hifi?

Hjort disparut pour aller servir un client à l'autre bout du bar, tandis que je restai assis à écouter 'Hunting High and Low' par les enceintes. J'avais remué ciel et terre et il y avait un voleur dans mon entourage le plus proche. Un effronté qui avait eu l'audace de subtiliser des objets volés en présence de leur propriétaire! J'étais sincèrement choqué.

Hjort me jeta un regard noir pendant qu'il remplissait deux demis. Je lui renvoyai son regard sur le champ avec une force accrue et un effet lifté. Ce qui était sûr c'est que j'étais loin d'en avoir terminé avec le gaillard!

C'est à ce moment que je remarquai que les gens aux tables s'étaient tournés vers nous. Ils flairaient une querelle juteuse qu'ils pourraient raconter. C'était purement et simplement écœurant la façon dont les gens dans cette ville s'empressaient de mettre en commun ce qu'ils savaient sur leurs connaissances et leurs voisins ainsi que les gens qui ont eu des aventures avec. Le commérage n'en était que la surface, constatai-je. Y avait-il au monde une ville où l'on discutait plus et agissait moins qu'Oslo? J'en venais à me le demander.

Voilà que le petit voleur revenait avec une pils qu'il posa devant moi.

- Et bien, dis-je, on boit au boulot?

- C'est pour toi, dit Hjort.

- Tu ne penses pas dégager en touche avec une bière, Hjort, dis-je Tu as besoin d'un canon.

- Prends-la et calme-toi, dit-il.

- Me calmer? Dis-je- Vilain.

- J'ai quelque chose à te raconter, dit Hjort.

Ainsi il voulait me droguer avant son grand aveu? Ce n'était pas grave. Je bus une gorgée de bière et le fixai droit dans les yeux.

- Je suis tout ouï, dis-je.

- Tu te demandes où est passé ton canapé? dit Hjort.

- C'est tout ce que tu as à me dire? Dis-je.

- Ecoute moi maintenant! Dit Hjort ;

- Je n'arrête pas d'écouter! Mais il se passe bien quelque chose non?

Tout comme les membres de a-ha je n'aime pas perdre mon temps dans les blablas. Morten, Magne et Pål VOULAIENT aussi quelque chose, eux. Ils ASPIRAIENT à quelque chose, ils vivaient dans un rêve et tendaient vers celui-ci. C'était ainsi.

- Tu as tout à fait raison, dit Hjort.

Que s'était-il vraiment passé ici? pensai-je, alors que j'avais quitté le Quatre poules et déambulais sur Frogenerveien. Hjort avait observé quelqu'un se faufiler une nuit avec un canapé qui ressemblait en tous points au mien. Et ce n'était pas tout. Les deux voleurs étaient vêtus de combinaisons de mécanicien oranges, histoire de tenter d'usurper une sorte de légitimité publique.

Je n'étais pas particulièrement de meilleure humeur dès que Hjort eut fini de tout raconter. A la vérité Hjort et moi étions quitte et confirmions ainsi notre relation de non complexe. Il m'avait même prêté un disque avec la version du bar de Headlines and deadlines, qui pouvait être passé sur ma grande et vieille chaîne hifi qui était dans mon appartement, tandis qu'il avait juré solennellement sur son honneur qu'il n'avait jamais eu une édition vinyle de Hunting High and Low depuis qu'il baisait une fille de Tårnåsen à la fin des années quatre-vingts.

Je secouai la tête de résignation. Il était peut être temps de se moquer de la canardière locale? pensai-je. Aller à Londres et tenter sa chance là-bas? Je me voyais descendre Regent Street au milieu des gens, qui ne savaient pas qui j'étais ni ce qui était en moi, sans que je leur reproche la moindre chose pour ça. Ils avaient leurs propres rêves Ils pouvaient peut être devenir vétérinaires avec leurs propres émissions télé ou garagistes ou simplement rencontrer la bonne personne et se retirer dans une petite maison à une heure de Londres ; je me voyais sur London Bridge dans le pâle soleil de Septembre, en chemin vers mon agent littéraire avec le manuscrit de mon roman sous le bras. J'en avais traduit les premiers chapitres et maintenant j'allais dominer le monde.

La lettre dans la boîte provenait de mon éditeur. C'était une demande hautement prosaïque que j'avais déjà reçue auparavant. A savoir si j'étais intéressé par le rachat de tout ou partie des invendus de mon roman Lettres? Et si je pouvais dans ce cas les renseigner sur le nombre d'exemplaires et à la date.

Il m'avait toujours semblé que j'avais déjà acheté les invendus, mais je n'en étais plus sûr. Avaient – ils encore plusieurs livres en stock ces dernières années? Un souffle de joie traversa mon corps. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : ils avaient une foi certaine en moi, tout comme moi ils voyaient

les possibilités inexploitées qui reposaient enfouies dans cette phase introductive de mon œuvre. Cela pouvait être le déclenchement d'avant garde à un travail en format réel, et pas seulement en Norvège mais aussi dans une perspective internationale.

Puis mon regard tomba sur quelques lignes ajoutées à la main tout en bas de la feuille :

Il s'agit de quelques exemplaires gratuits que nous avons trouvés par hasard lors d'un inventaire. Ai pensé que tu aimerais les acheter, sinon on les jette.

Amicalement

Hildur Hansen

La petite bouffée de joie disparut. Ainsi ils voulaient me vendre les livres qu'ils avaient l'intention de jeter? Ca suffit. Je trouvai un stylo et griffonnai la réponse sur la feuille :

RENVOIE MOI TOUT SANS EXCEPTION, indiquait le mot en retour.

Je glissai la feuille dans l'enveloppe, collai un timbre sur la feuille et sortis pour la poster dans la boîte au coin de la rue à côté de la boutique de Herman.

Je regardai longuement sur l'étagère des sauces pour pâtes. Finalement Herman vint me poser la main sur l'épaule.

- Sorry, dit-il. Ca arrive dans la semaine.

- La semaine prochaine? interrompis-je – va au diable!

Ma patience était à bout. C'était une chose que ses saucisses variaient de plusieurs centimètres dans un même paquet et une tout autre qu'il ne réussissait pas à se procurer un fichu bocal de sauce dans un délai d'un mois. Il était hors de question que je le rencarde sur le transport des Suédois. Il n'avait qu'à lire le Verdens Gang tout seul

Etonnamment l'irritation nous gagna tous les deux. Nous restâmes debout à nous dévisager. Puis je m'assis sur une caisse de bières et soupirai.

- Il fait très chaud maintenant, dit Herman.

- C'est vrai, dis-je.

- C'est la chaleur, tu sais, dit Herman

- Tu crois? dis-je

- Ca monte haut, dit Herman

- Jusqu'où? dis-je.

- Il y a un orage qui se prépare au dessus de nous, dit Herman.

Alors il y croyait? Où était-ce seulement quelque chose qu'il disait pour me calmer? Savait-il en somme de quoi il parlait? C'en était assez des prévisions météo soi-disant qui tournaient en rond et répandaient l'inconfort chez les gens. Je voyais devant moi un temps de pluie qui faisaient couler les

voitures dans les égouts et chassait les élans jusqu'à la forêt. Après le déluge il faisait un froid glacial et triste et une nouvelle ère glaciaire frappait à la porte.

- Au fait tu fais du vélo? demanda Herman.

- Non, répondis-je.

- Les rails du tram ont l'air de causer des soucis, dit Herman.

- C'est ce qu'ils disent, dis-je.

Chapitre 9

Holm se tenait près de la fenêtre lorsque j'entrai. Il avait les mains dans le dos et une expression décidée sur le visage. Sur son bureau le Verdens Gang du jour était ouvert à la page deux. Celle de l'éditorial. Ainsi il ne faisait pas mieux que de relire ce qu'il avait écrit?

Je toussotais un peu pour moi même et m'assis sur le fauteuil des visiteurs.

- Comment ça va, Highbrow? demanda t-il.

- J'ai pas à me plaindre, dis-je.

- Est-ce que tu te plais au Verdens Gang?

C'était une question que je ne m'étais jamais vraiment posée. Je me renversai un peu sur la chaise et réfléchis. J'avais été au journal depuis plusieurs années. C'était une partie importante de ma vie.

- Oui, bien sûr, dis-je.

- Depuis combien de temps travailles-tu ici? demanda Holm.

- Et bien, dis-je. Ca fera treize ans au printemps, n'est ce pas?

- Ne pose pas de question, dit Holm.

Soit il n'aimait pas la chaleur soit il avait eu une journée difficile, car Holm était revêche. Je m'armais de patience et attendis qu'il en vienne au fait.

Holm me tourna le dos et regarda par la fenêtre. C'était une maigre consolation mais il pouvait toujours suivre du regard quelques flocons de poussière en route vers le ciel. Je regardai mes mains qui avaient des tâches de peinture verte. D'où venaient-elles? C'était facile à gratter les tâches avec les ongles, une maigre consolation en soi.

Je travaillais sur une série d'articles au sujet de l'écrivain qui faisait des blocages d'écriture, lorsque Holm m'avait appelé. Les blocages provenaient du fait que le chat de l'écrivain était en fuite et maintenant plusieurs experts en littérature policière témoignaient de leur affliction face à cette situation. On devait retrouver le chat avant qu'il n'arrive de dommages irréversibles. Le journaliste était un de ceux qui souffraient du sempiternel besoin d'utiliser 'du' dans toutes les liaisons. Bon du football, bon de ci, bon de ça. Cela me faisait enrager et me rendait triste au nom de la langue norvégienne. Il y avait là un développement qui suivait son cours, c'était certain. Et c'était justement ça. Ou plutôt DU ça, si je voulais suivre l'évolution linguistique du temps. C'est là que le rédacteur en chef me fit appeler et je m'arrachai de mon écran pour traverser la rédaction, l'équipe du soir avait commencé à rassembler tous les bouts pour que tout paraisse dans l'édition du lendemain.

- Que penses-tu de mes éditoriaux? demanda le rédacteur en chef depuis la fenêtre.

- Et bien, dis-je.

- Oui, je t'écoute, maintenant, m'encouragea Holm.

- Pour être tout à fait sincère, je les lis rarement, dis-je.

- Ah bon? dit Holm.

Il se tourna et le sourit. Le sourire disparut et se transforma en une expression grave et un peu triste qui me mit mal à l'aise.

- Cela revient à lire le titre et on comprend de quoi il s'agit, expliquai-je.

- Comme ça on comprend, dit Holm en s'asseyant à son bureau.

C'est alors que je remarquai qu'il avait barbouillé avec de l'encre rouge sur son édito. Cela ressemblait à un cratère de bombe et il ne semblait avoir été particulièrement calme à la lecture de son propre texte, comme le laissait entendre le coup de crayon tellement énergique que la plume avait transpercé la feuille de journal et laissé des tâches rouges sur le bureau.

C'est comme ça quand on regrette ses propres mots, pensai-je en moi même. Que le chef soit un petit impétueux, était nouveau pour moi. Il avait toujours agi de manière calme et posée, autoritaire et avait fait preuve de fermeté lorsqu'il était nécessaire de trancher. Si j'avais un conseil à lui donner, cela pourrait être de comprendre que ce qui est fait est fait. Qu'il fallait lever la tête et regarder plus avant au lieu de s'arrêter à ce qui ne peut être changé.

- Donc si je comprends tu étais de garde hier?, dit-il.

- Hier? dis-je en réfléchissant à nouveau.

- Et celui qui est de garde fait la correction de l'éditorial? continua Holm.

- Ouais c'est comme ça, répondis-je.

- Il y a une partie de la formulation que je ne reconnais pas comme étant la mienne, Highbrow, dit Holm. Il y a là une chose que je n'ai pas écrite. Par exemple "que des mères isolées sont les vaches sacrées de notre époque, qui vivent même du lait caillé de l'Etat".

- C'est toi as écrit ça, dis-je.

- Absolument pas, répondit Holm. J'avais écrit "que les mères célibataires sont dépendantes du soutien qu'elles reçoivent quotidiennement pour réussir".

Il y avait un message de Helle sur le répondeur téléphonique lorsque je revins au bureau. Elle me rappelait notre rendez-vous après le travail. Je m'étonnai un peu. C'était peut être un détail. Nous avions toujours l'habitude de nous retrouver au Quatre poules tous les mardis. Elle n'avait pas besoin de me faire passer pour un jeune premier non plus.

Je donnai un coup de pied dans la corbeille à papiers qui vol à travers la pièce et atterrit sur le côté dans un coin, il y avait quelque chose dans sa voix qui m'irritait. Elle était tout en rondeur, presque affectueuse, comme si elle avait précisément pensé à de bons souvenirs d'enfance qu'elle voulait partager avec moi. C'était peut être encore la sempiternelle histoire où elle avait trouvé un oiseau dans la forêt et l'avait ramené avec elle à la maison et l'avait mis dans une boîte à chaussures toute la semaine. Non merci.

Je m'assis sur la chaise et fixai l'écran. L'article de l'écrivain qui ne retrouvait pas son chat, allait continuer sans moi. Je m'en moquais. J'emballai mes effets personnels et pris l'ascenseur en premier. Dans le miroir je vis que mes boucles étaient encore vives malgré les tempes qui se creusaient de chaque côté de mon front.

Dans Akersgata la chaleur était encore plus accablante qu'ailleurs, et dans Lille Grensen, je rencontrai des gens aux visages ruisselants de sueur et aux pas traînants.

Le ciel était encore bleu et il se posait comme une main pesante sur la ville.

Chapitre 10

Haagen était assis au bar et conversait avec Hjort lorsque j'entrai au Quatre poules. Il me jeta un regard et continua sa discussion, tandis que je traversai le local à la recherche d'Helle. Elle n'était pas assise à la table des filles au coin, ni à la table des habitués près de la fenêtre. Si j'étais rapide, je pouvais m'enfiler un demi avant qu'elle arrive.

En voilà un comportement? Jamais auparavant Helle ne s'était mêlé de ce que je buvais. Comment pourrait-elle le faire maintenant? Maintenant que le besoin du corps en liquide était proportionnellement inversé par rapport à la distance du robinet de bière le plus proche.

- Par ici, retentit une voix.

Higgins était sous la table des habitués et s'affairait sous une autre. Il portait sa bonne vieille chemise hawaïenne des grandes occasions et la chaussure Adidas qu'il avait au pied droit m'était connue. Au pied gauche il portait une chaussure de marque Puma qui était plus récente.

- Que fais-tu là-dessous? Demandai-je.

- Cherche des pailles usagées, dit Higgins.

- Et à quoi ça sert? dis-je.

- L'art des pailles est le dernier cri à New York, dit Higgins.

- Alors si c'est le dernier cri, dis-je en le regrettant aussitôt.

- Il y en a une là-bas, dis-je et pointai du doigt vers le mur.

Higgins recula et se releva avec une paille jaune dans la main.

- Parfait, dit Higgins.

- Quelqu'un a-t-il vu Helle, demandai-je alors que nous approchions du comptoir.

- Elle est aux toilettes, dit Haagen.

- Si tu veux savoir ce qu'elle fait aux toilettes, va voir toi-même, dit Hjort.

Je restai debout et regardai si je la voyais, et alors elle arriva dans la veste en cuir noire et quelque chose qui ressemblait à son chemisier lilas en dessous.

- T'en as terminé avec la cuisine? Demandai-je en l'embrassant.

- Oui, dit Helle.

- Et tout va bien? dis-je.

- Ca va un peu lentement, dit elle.

- C'est le temps, dis-je.

- Ah?, dit Helle.

- Herman dit qu'ils construisent haut, dis-je.

Devais-je lui parler du boulot? En soi je devais le faire. Je préférais attendre un peu.

Cela commençait à affluer. Les gens parlaient de la chasse ou quelque autre sujet pour échanger des spiritualités. La fumée devenait épaisse et Hjort avait éteint la climatisation depuis plusieurs heures. J'en avais ma claque de suivre des conversations qui lentement avaient dérivé du caractère non pertinent à désespérément non pertinent.

- Je crée mes sculptures vêtu de collants sous mon pantalon, constatait Higgins.

- Hé? dit Haagen, qui avait un contact visuel avec une fille au bar. Elle ressemblait à une Hilde ou Herborg ou Hallvis en tous points, et il était évident que le contact était réciproque, car ils ne pouvaient pas détourner leur regard l'un de l'autre.

- Les sculptures perdent du nerf lorsque je travaille les couilles pendantes à l'air, dit Higgins.- Elles ont besoin purement et simplement d'un cadre d'exister.

- Pour? criai-je à travers la table.

- Quoi pour? demanda Haagen.

- On dit un cadre pour exister, dis-je.

- Je ne supporte pas les boules de poisons dans la sauce blanche, expliqua Higgins.

Nous étions assis et réfléchissions un peu à cela tandis que nous buvions et fumions et serrions des jambes pour repousser au maximum le prochain tour aux chiottes de quelques minutes. A travers la salle un type se frayait un chemin avec une chaise au dessus de la tête. Il faisait route vers notre table. Je l'avais déjà vu auparavant, c'était une connaissance de Haagen. Le glorieux et sordide Hagbart, qui avait joué du triangle ou de la flûte à bec sur quelques disques dans les années quatre-vingts. Maintenant il avait coincé sa chaise entre celle de Haagen et celle de Helle et s'immisçait dans notre conversation.

- Je crois que j'ai entendu le mot billes de poisson? dit-il.

- Nous parlons de sous-vêtements, dit Haagen.

- Moi j'ai tout à l'air, dit Hagbart en reluquant Helle.

Houla, qu'est-ce que ce type allait s'imaginer? Je m'asseyais plus près de Helle et lui serra la main. Elle serra à son tour et cela me rassura tout de suite. Mais soudain je me mis à penser que si elle était intéressée par ce type, elle n'aurait pas manquer de me serrer la main de toute façon, aussi je me devais d'ouvrir ma gueule, moi aussi.

- Alors ça joue du triangle ces temps-ci? demandai-je.

- Du triangle? Dit Hagbart.

- Oui, je croyais que tu jouais du triangle, dis-je. Ou alors c'était des castagnettes?

Hagbart rit amicalement, et expliqua qu'il jouait de la basse. Nous l'avions peut être entendu jouer (bénévolement) sur le dernier tube de Hubert et les Hannkattene?

Non, aucun d'entre nous ne l'avait entendu. Mais cela ne découragea pas Hagbart de se faire mousser, i se pencha en arrière et dit d'une voix basse: - Il s'agit de tenir une cadence monotone, dit-il.

Et alors il regarda droit dans les yeux de Helle.

Je vis ses mains. Elles étaient poilues et dégoûtantes.

- Ah bon? dis-je.

- Ouais, répondit Hagbart.

Qu'est-ce que c'était que cela? Ce type n'était –il pas assis là à FLIRTER avec Helle? Ou peut être flirtait-il SUR Helle. C'était pire.

- Tu fais quoi, toi? me demanda t-il.

- Il est correcteur au Verdens Gang, dit Helle, et elle le dit tellement joyeusement que je me sentis comme une patère sur laquelle elle accrochait son chapeau.

Je réalisai que je n'avais plus du tout de boulot et je me levai subitement de ma chaise. Il faisait une putain de chaleur dans cette salle! Ma parole ils avaient allumé le chauffage! J'étais moite et dégoulinant de sueur et l'air était pesant et poisseux comme un vieux caramel.

Je sortis sur le trottoir pour me rafraîchir un peu. Une voiture de police passa lentement. Je saluai d'un signe de tête respectueusement aux employés dans la voiture puis levai la tête vers le ciel. Bon sang si ça n'était pas un ciel couvert là-haut! Et s'il n'était pas noir, il était bien sombre. Il est temps de rentrer à la maison, pensai-je.

Sur le chemin du retour je croisai Haagen qui passait faire un tour à la salle. Il m'accompagna et colla sa face barbue contre moi et commença à discuter. Il voulait la mort mais la vie me mettait dans le nouveau projet qu'il avait avec Higgins. Il y avait quelque chose qui devait sortir des gens. Qu'est-ce que j'avais reçu sur moi? Etait-ce du pain ou du poisson? Ou bien encore un postillon qui surgissait les samedis d'un quartier d'un village de porcs? En tout cas quelque chose avait voyagé. Quelque qui valait son pesant d'or. Et il déblatérerait toujours sur le temps et tout autre chose. Et comment allait tourner l'hiver et ce qu'il avait comme CONTRAT en quelque sorte. C'était de moi qu'il parlait? J'en savais rien. Le mot OR causa immédiatement une certaine réaction dans ma conscience. Sinon ça rentrait pas une oreille et cela ressortait pas l'autre.

Helle n'avait même pas remarqué que j'étais parti. Je repris sa main dans la mienne et lui fis signe que je voulais partir. Mais elle restait là assise et écoutait avec sa main moite dans la mienne. Alors je m'autorisai un autre tour de fraîcheur et allai aux toilettes.

L'anarchie était arrivée dans cette ville depuis longtemps, pensai-je tandis que je soulageai la pression. Les gens prenaient les affaires en main. En particulier quand cela devenait érotique.

Quelqu'un croyait certainement que c'était simple de se servir, sans égard de qui on a à faire. Ils griffonnaient des mots les uns les autres comme s'ils étaient dans une boutique de bonbons pour la

première fois et croyaient que tout était gratuit. Mais tôt ou tard il faut payer. C'est ce que la plupart des gens font mentalement réussissaient à faire.

Lorsque je revins, je me rassis et me balançais énervé sur ma chaise en essayant à nouveau d'attirer l'attention de Helle. Elle était assise penchée vers ce Hagbart et écoutait un monologue interminable sur la manière dont on accordait une basse sous le vent du nord lorsque la température commence à passer en dessous de zéro. Le premier commandement était – si je me souvenais bien- de retirer ses moufles, mais la procédure qui s'en suivait disparaissait dans le cliquetis et bourdonnement des clients du Quatre poules.

Je tirai Helle par le chemisier d'abord doucement puis plus fort si bien qu'elle dégagea ma main d'une claque et se pencha encore plus près de son cavalier de table. Je me penchai à la suite et lui souffla fortement dans l'oreille. C'est quelque chose qui pouvait lui rappeler nos escapades amoureuses sur les sommets venteux du Télémark. Alors ce petit essai ne réussit pas non plus, je jetai ma dernière carte et jouai notre mélodie spéciale sur mes lèvres. Si elle ne comprenait pas là maintenant, c'était de sa faute.

- Tu veux bien arrêter ça maintenant? dit Helle et se retourna.

Elle me dédaignait comme si j'étais une mouche qui l'ennuyait. Et précisément je me sentis tel, comme un petit reptile qui lève la tête et rouissait devant toute l'assemblée.

Je regardai les mains de Hagbart. Elles volaient au dessus de la table et ressemblaient à un kilo de saucisses fumées. Elles étaient poilues aussi. Et Helle était là assise à côté de cet homme et se laissait charmer?

Il y avait quelque chose sur son visage. Il illuminait. Et ce n'était pas vers moi qu'elle illuminait ! entendais-je du fond de ma poitrine.

Je regardai autour de moi. Tous les autres étaient affairés. Ils rotaient et buvaient et montraient les photos de leurs épouses et enfants à des inconnus qu'ils ne rencontreront plus jamais de leur vie.

Où était l'aide en fait quand on en avait besoin? pensai-je.

Où étaient l'autorité et le clergé?

Où était la POLICE?

Au même moment je vis quatre cinq des bouts de saucisses de Hagbart s'envoler de la table et s'orienter vers la cuisse gauche de Helle.

Je repoussai la chaise et me levai.

- Il y a une mouche au plafond, criai-je.

Ils m'observèrent tous, Hagbart et Helle, et Haagen, qui venait de récupérer d'un type un cigare après moult efforts.

- Là-haut! dis-je.

Je montrai le plafond du doigt.

- Tu ne me crois pas? dis-je dédaigneusement en posant mon regard sur Hagbart, qui parut troublé un moment mais qui ne tarda pas à laisser replonger sa sale patte sur la cuisse d'Helle.

- Regarde toi même, dis-je.

Le coup porta exactement là où il fallait, juste au milieu du diaphragme d'Hagbart. Il plongea à genoux tandis qu'il expirait un long Aaaa de ses lèvres, suivi d'un amas de tapas et de pastilles de réglisse ainsi que de la bière bon marché d'un autre bar du quartier est.

- Tu l'as bien mérité, déclarai-je.

Helle poussa un petit cri. Elle se leva et me regarda à la fois de façon surprise et inquiète, avant de s'accroupir pour s'occuper un peu de son nouvel ami.

Hagbart resta assis comme ça un bon moment en se tenant l'estomac. Je saisis l'occasion d'aller prendre une gorgée de bière tandis que j'attendais qu'il se relève. Cela prenait du temps, comme on pouvait se l'imaginer. Il resta ainsi en effet un bon moment à regarder par terre à la recherche de pièces de monnaie.

Attendrissement typique, pensai-je. Mais c'était assez facile pour moi. Il était temps que je pense à autre chose. Mon projet de roman par exemple. Le grand roman sur la vie et la mort, et l'amour et aussi un peu sur la construction des cages à oiseaux.

Lorsque Hagbart fit mine de se relever, péniblement comme un vieil homme, je lui mis mon genou dans la figure et cela lui cassa l'amalgame de la mutuelle dentaire communale de Ørsta.

Chapitre 11

Deux policiers vêtus de cuir se tenaient derrière moi lorsque je me retournai. Ou est-ce que c'étaient des policiers?! Il y avait assurément une femme parmi eux.

- Vous arrivez tard, mais c'est bien, dis-je.

- Ne devrions – nous pas aller faire un tour au commissariat, Highbrow? dit l'homme.

Tiens, ils connaissaient mon nom ! Pensai-je en ricanant. Les rumeurs circulaient à une vitesse dans cette ville! J'étais quelqu'un sur qui on pouvait compter dans le monde littéraire, c'était sûr et certain et à coup sûr ces deux-là sortaient tout droit d'un roman policier.

- C'est pas nécessaire, l'homme que vous cherchez est là-bas.

J'enfonçai le bout de ma chaussure entre les cuisses de Hagbart, qui gisait, gémissait et geignait comme un gamin qui s'était tapé le genou. C'est juste au moment où j'avais terminé de parler aux agents qu'il réussit à la fermer.

- Je pense que nous allons faire un tour, dit l'autre agent en faisant un pas vers moi.

Il parlait exactement comme mon père. Papa aurait été fier de moi à cet instant: Son fils savait se défendre dans la vie.

La femme policier était assise à côté de moi tout le long du trajet au commissariat. Il s'avéra que c'elle était une fille tout à fait charmante, dénommée Hansson.

- Est-ce Highbrow l'écrivain que j'ai le plaisir de rencontrer, demanda Hansson en rougissant presque.

- Certes, confirmai-je.

- J'ai lu *La Lettre*, dit Hansson.

- J'ai tout de suite vu que tu étais quelqu'un avec de bonnes connaissances littéraires, dis-je.

- Je suis toujours dans la bibliothèque, dit Hansson.

- Il y a pire endroit à fréquenter, dis-je.

- J'ai un faible pour les poèmes de Pessoa, dit Hansson.

- Pessoa? Dis-je

- Je ne suis rien, je ne serai jamais rien...commença à réciter Hansson.

- «Bureau de Tabac» d'Alvaro de Campo? Devinai-je.

- C'est juste, répondit-elle.

C'est justement le poème de Pessoa, pour être tout à fait honnête que je trouvais bâclé, mais je trouvais plutôt opportun de ne pas en faire mention.

- Pessoa a fait mouche.

Je gisais sur le sol et écoutais les sons des détenus de la nuit. Quelqu'un appela Dieu, un autre sa mère et un autre encore demanda une cigarette. Personne ne demanda une pizza, par exemple, ou des pâtes au Dolmio. Je pensai à ce que le divin Rilke avait éveillé en moi, en effet en tant que poète en prison, il avait malgré son enfance séjourné dans 'ce délicieux royaume et trésor de ses pensées'. Qu'est-ce qui pouvait m'aider là? J'étais un homme tourmenté. Un homme couché dans une cellule, imaginant comment Helle s'était comporté avec Hagbart une fois que j'eus quitté le Quatre poules. Comment elle avait soigné ses petits bobos comme si cela avait été des blessures par balle de la Grande Guerre d'Hiver. Ensuite ils étaient à la maison dans la chaleur du lit.

Les scènes se heurtaient pèle mèle dans ma tête, Helle à califourchon sur ce fou, bientôt il jouerait de la basse sur sa poitrine. Et moi, je gisais là à courir le risque d'être arrêté pour avoir défendu mon droit légitime. Ce n'était pas facile.

Ici il n'y avait qu'une chose à faire, écrire les évènements. Ainsi pourrais-je tirer quelques petites couronnes de la méchanceté. Mais comment se procurer du papier dans cette pièce de chiottes? Même ici l'animosité artistique était de mise. Ne viens pas ici en discutant de l'art fleuri dans des conditions ordinaires. On pouvait bien chier sans papier, ni crayon, mais pas écrire, pensai-je en inspectant minutieusement la cellule pour trouver de quoi écrire.

Je dormis jusqu'au petit matin et rêvai que je m'élevai des terres sur un tapis pour voler vers la mer. C'était assez agréable jusqu'à ce que l'ondulation monte à une hauteur impardonnable. Je jugeais que j'étais en train de perdre le contrôle là où j'étais, quelque part au milieu de la Mer du Nord. Je m'éveillai en sursaut et aperçus un regard amical.

- Comment ça va? demanda Hansson.

- J'ai fait un cauchemar, dis-je.

- Tout est presque en règle pour toi, dit Hansson. Ne crois-tu pas que l'on pouvait se comporter différemment hier?

- Sais pas, répondis-je.

- La prochaine fois on doit contrôler son tempérament, dit Hansson.

- Je le ferai, promis-je.

Et elle m'aida à me mettre sur les jambes, me rendis ma veste et me conduisis le long du couloir jusqu' un comptoir. On me rendit ma montre. Il était huit heures dix.

- Moi aussi j'écris un peu, dit Hansson.

- Ah oui, m'étonnai-je.

- Du lyrique surtout, répondit Hansson en esquissant sa poésie sur une feuille d'une manière intelligible: Sa pratique poétique n'avait rien à voir avec son travail. Ni avec le football d'ailleurs.

- Je comprends, dis-je. Mon conseil est de ne pas tout donner au lecteur. Le lecteur doit faire sa part de boulot lui même.

- Merci pour le tuyau, répondit Hansson.

Chapitre 12

Je sentis un petit vent frais lorsque je sortis du commissariat. L'automne était-il arrivé pendant que j'étais à la maison d'arrêt? L'automne avec ses cocottes de farikal bien mijotées et ses coups de vent cinglants ? L'automne avec ses jours clairs et ses pluies interminables? Je sentis la joie monter en moi comme la sève dans une brindille. Même si j'étais tombé et out pour quelques minutes, j'étais prêt à continuer le combat.

Le bonheur ne dura pas longtemps. Car aussitôt que je me retrouvai dans un rayon de soleil, je sentis que ce jour serait encore plus chaud que les précédents. Le rêve de jours frais était remis à plus tard. Si on m'avait demandé quelques semaines auparavant mon intérêt pour les camions à ordures, j'aurais rigolé. J'aurais même peut être été un peu sarcastique. Toutefois maintenant un camion à ordures bleu, garé près du trottoir, éveilla ma curiosité. Celle-ci ne s'atténua pas lorsque je lus sur le côté du camion : *POESIEXPRESS* - Poésie Livrée sur Simple Coup de Fil.

Higgins était assis au volant et mettait des pailles en bottes. Il me fixa comme pour jauger mon état d'esprit. Le résultat fut positif puisqu'il continua son travail. C'est ce que j'appréciais chez Higgins : minutieux comme une fourmi, déterminé et clair. Chaque instant libre était pour lui une pierre potentielle pour bâtir le grand temple de l'art.

- Il est évident que ce sont les pailles jaunes qui sont le plus fabriquées, déclara t-il, tandis que je prenais place dans le camion. C'est une théorie que je suis sur le point de prouver scientifiquement.

- Et quelle est l'hypothèse ? Dis-je.

- Que la ville regorge de pailles jaunes, dit Higgins.

Son téléphone sonna. Il écouta attentivement tout en rangeant ses pailles sous son siège.

- On doit y aller, me fit-il, à la fin de la conversation. -Haagen a besoin d'aide.'

Une petite musique sortait de la tombe du grossiste Hjamar Holst Humperdinck. Une fine et douce note de saxophone se frayait un chemin au milieu du murmure de toutes les veuves, qui étaient agenouillées devant les tombes de leurs maris fanés et les fleurissaient. Haagen était couché avec le saxophone dans son sac de couchage. Il s'exerçait sur Oppna Landskapp, qui résonnait sur les pierres tombales.

- Comment ça va ? Fis-je

- Tant que je suis allongé avec ma bien aimée, rien ne peut m'arriver, répondit Haagen.

- Une bonne et juste attitude, dis-je. Mais comment diable as-tu réussi à t'enfermer dans ton sac de couchage ?

Je m'assis découragé sur une tombe et me tins prêt, à cueillir Haagen de son propre tombeau.

- Tu peux bien fermé ta gueule, dit Haagen.

- Ah bon ? Dis-je. Je t'ai déjà cassé les pieds de si bonne heure le matin?

- Pour commencer tu t'en prends violemment au meilleur bassiste que je connaisse, dit Haagen. Et après tu le laisse raccompagner ta petite amie chez elle.

- Ma petite amie? Dis-je.

- Cela lui fait de la peine, dit Haagen.

- Ah bon vraiment? Fis-je sèchement. Cela lui fait de la peine? Qu'est-ce qui lui fait vraiment de la peine?

- Tout n'est pas si simple, répondit Haagen.

- Ah non ? Dis-je.

Haagen se tut et nous restâmes à écouter à la fois le bruit du métro qui grondait et Higgins qui s'acharnait sur la fermeture éclair du sac de couchage. Si Haagen avait cru que j'allais le supplier de ma parler de la vie sentimentale d'Helle, il s'était trompé. J'avais autre chose à faire qu'écouter ce que mes ex faisaient et ressentaient pendant leur temps libre. J'avais une carrière à prendre en main. La fermeture éclair s'ouvrit et Haagen en extirpa le saxophone et le posa sur le côté. Puis il commença à s'habiller; en restant toujours couché dans le sac de couchage. Il avait une technique unique que j'admirais et que j'étais loin de pouvoir maîtriser.

Même si je comprenais où Haagen voulait en venir avec ses remontrances, je n'étais tout de même pas le seul écrivain qui devait se défendre de temps à autre. Peut être devrais-je lui rappeler le besoin permanent qu'avait Hemingway de se lancer dans un combat de boxe ? Ou bien encore, un certain Dadaïste , qui au début du siècle dernier traversa Zurich avec des pistolets chargés pour tuer son rival? Apparemment c'était donner de la confiture aux cochons.

Higgins se mit à préparer des œufs et du bacon sur le réchaud d'Haagen, tandis que celui-ci faisait quelques genuflexions et mettait sa cravate, qui était pendue à une branche.

-Grand temps d'abandonner la vie en plein air, dit Haagen, alors que nous étions chacun assis sur une stèle et prenions notre petit déjeuner.

- T'es triste ?dis-je.

- C'est toi qui poses la question?, dit Haagen.

- Oui, j'ai pas le droit ?

- Tu peux toujours demander ce que tu veux, répondit-Haagen. Obtenir une réponse est une autre histoire.

Il était vraiment d'une humeur de chien, ce mec ! J'arrivais tout droit d'une cellule glaciale du Groenland au logis en plein air de Haagen et il n'avait rien de mieux à faire que de continuer ses remontrances de la veille.

- Mais enfin c'est quoi ton problème ? lançai-je.
 - L'automne est imminent, dit Haagen. Et je ne veux pas penser à ce qui se passera après'.
 - Une chose après l'autre, dis-je.
 - Nous avons besoin d'un objectif et d'un toit au dessus de la tête, Hobo. Poesiexpress peut être le début de grandes choses. Poésie pour le peuple ! Emballée dans des métaphores et des sonorités ensorcelantes!
- Tout à coup Il parlait comme un chef qui montre le chemin à un groupe de vieillard, de femmes et d'enfants. Higgins était assis et hochait la tête en levant les yeux au ciel.
- Nous avons besoin de nous bouger un peu, dit-il.

Sur le chemin du retour nous passâmes devant quelques containers. Higgins s'arrêta et trouva quelques lampes à pieds et un fauteuil de bureau qu'il voulait emporter; Haagen de son côté trouva un vieux pupitre tordu qui avec de la bonne volonté pouvait servir de séchoir à chaussettes. Puis chemin faisant nous arrivâmes à l'atelier d'Higgins, où nous eûmes l'opportunité de jeter un coup d'œil à 'Au delà du pire'.

Higgins avait utilisé du bois flottant comme base tandis que les autres choses avaient été assemblées comme des éléments de relief. Le grand jerrican d'eau était relié à un long bâton et pouvait représenter une espèce de ventre et ma tennis pointait comme un bec du morceau de styropore. Mais comme je connaissais bien Higgins, il y avait des milliers de façons d'interpréter son art. C'était tout ce qu'il y avait de libre.

- Dois-je le peindre? demanda Higgins alors que nous nous tenions devant.
- Sais pas, dis-je.
- Il y a un engrenage dans le matériel, dit Higgins.- Mais une légère teinte pourrait lui donner un coup de pouce.
- Ouais j'suis d'accord, dit Haagen.
- D'accord pour quoi? reprit Higgins.
- Pourquoi pas un peu de rouge sur le ventre? suggérai-je.
- Ventre? dit Higgins. – Qui a dit que c'était un ventre?
- Ben ça y ressemble, fis-je.

Pendant que Higgins et Haagen préparait une présentation précise du projet Poesiexpress je me frayai un chemin à travers l'atelier. Hormis le chaos qui jonchait le sol, c'était bien rangé. Bien suspendues à un crochet, par exemple, se trouvaient deux cottes de travail oranges.

- Tiens, tiens, fisje. 'Vous savez ce que Hirsch m'a raconté? Qu'il avait vu en ville deux hommes avec les mêmes cottes transportant mon canapé.'
- Quand ça ? demanda Haagen.

- Au milieu de la nuit , répondis-je.

Haagen et Higgins étaient bien trop occupés avec leurs affaires, pour développer davantage la conversation sur un canapé fugeur. Du moins c'est ce qui apparut. Ils avaient étendu sur une partie libre du sol un grand schéma et me faisaient signe de me rapprocher.

Chapitre 13

J’aperçus le voyeur du répondeur au moment où je pénétrais dans l’appartement. Cling-cling-cling-cling. Deux clignotants rapides signifiaient qu’il y avait deux messages qui m’attendaient. Cela pouvait être deux messages courts ou deux longs. Cela pouvait être un souffle silencieux du passé. Quelqu’un qui ne voulait pas se faire connaître. Ou bien encore cela pouvait être un message complètement inattendu, formulé à voix forte et claire : “Prenez le premier vol pour Londres !” Mon agent avait lu mon manuscrit et voulait discuter des conditions dans son bureau immédiatement.

J’appuyai sur le bouton.

“Salut c’est Helle. T’es parti si vite hier. J’avais vérifié que tout va bien”.

Parti si vite hier ! Venant de celle qui m’a laissé en plan pour le premier venu!

“Salut, c’est encore moi ! Peux-tu me rappeler? J’ai invité Papa et Maman à dîner mardi. Je pensais faire un bœuf bourguignon. Ça te va ? Et puis, j’ai quelque chose à te dire.”

Ça te va ? Non, ma réponse était NON ! C’était de la merde pour moi. Et puis, c’était quoi ces sifflements de serpent ? De quoi n’avions nous pas encore parlé? Discuté? Elle aurait pu en dire un peu plus ! Et pour ça elle a besoin du fou du village!

Et je ne parle pas ici de Tarnas ou ses environs. Je pensais village avec un grand V. Là où les loups se baladent avec une rognure de carcasse d’agneau dans la gueule.

Je m’imaginai comment cette conversation téléphonique allait se dérouler. C’était beaucoup plus facile à imaginer que la façon dont le héros de mon roman réussirait à bâtir un nichoir.

“Je voulais te dire que je t’apprécie vraiment” dirait Helle. “Je t’aime” me dirait-elle.

“Moi aussi je t’aime”, répondrais-je.

“Nous pouvons rester bons amis”, continuerait-elle.

Ah bon?

“Oui, bien sûr”, finirait-elle.

Et là je mentirais et affirmerais que la sauce des pâtes serait en train de bouillir dans la cuisine, et même qu’elle éclabousserait déjà les murs, jusqu’au plafond. Oui, c’est ce que je dirais et me lancerais dans une description détaillée de la passion du Christ.

Et puis Helle rirait à l’autre bout du fil. “Courage”, dirait-elle. Alors je me dépêcherais de raccrocher le premier et je commencerais à passer l’aspirateur.

J’essayais de me la représenter: Tout d’abord ses cheveux bruns, qu’elle venait juste de faire couper, avec une frange, comme une beauté égyptienne. Puis son sourire (celui qui sonnait honteusement faux). Venait ensuite sa façon de marcher, comparable à la démarche des Égyptiennes qui, il y a des

millénaires, portaient des cruches d'eau sur la tête, sans sous-vêtements, telles que je les imaginais.

Très excitant pour les Égyptiens qui n'avaient rien à redire.

Ces visions incluaient un élément sexuel qui ne me plaisait pas. Après une nuit sur une planche je n'étais pas d'humeur érotique. En outre cela ramenait mon envolée spirituelle sur terre. Je n'étais pas du genre, à avoir quelque chose contre les putes ou Madonna à condition qu'on puisse leur faire confiance. Mais on ne pouvait jamais compter sur les femmes, c'était évident. Elles sont désespérément perfides. Comme les feuilles dans le vent. Émotions en fausse route. N'importe quel charlatan un peu friqué et les yeux brillants pouvait les coucher dans son lit.

Helle me décevait énormément. Tout ce que nous avons en commun. Elle le bradait. Trop bon marché.

Chapitre 14

Les caisses de livres étaient lourdes. Je les trainai au salon et les ouvris. *La Lettre* se trouvait à l'intérieur. Quelques exemplaires passablement abîmés de *La Lettre*. Des exemplaires d'archive qui avaient été déposés dans une banlieue de l'est et avaient pris la poussière. 'Poussière' n'était pas vraiment le bon mot, 'crasse' passait mieux. Certains portaient ici ou là le tampon "Exemplaire gratuit".

Avec le nombre de caisses et tout le reste, le bordel était tel dans le salon qu'il était grand temps de prendre des mesures, si je ne voulais pas me barrer la sortie. Je devais bon gré mal gré remballer et libérer un peu de place.

Le seul inconvénient dans le salon était pour le moment qu'il manquait le canapé et la table basse. J'avais besoin d'un endroit où poser mes pieds lorsque je voulais retirer mes chaussettes et m'aérer les orteils pendant ma pause de travail. J'avais besoin de place, pour balancer les bouteilles de bière, lorsque je regardais Norge Rundt. J'avais besoin d'une petite table, assez grande toutefois pour y mettre une tarte à la crème et des assiettes, au cas où des gens comme Haagen, Higgins et Hjort débarquaient pour mon anniversaire. C'était un peu enfantin...

Il n'était pas exactement question d'anniversaire en ce moment, pensai-je pendant que je déposais un tas de Baertur sur le parquet. Quelqu'un avait eu l'idée de mettre mon anniversaire le 15 juillet et en cette saison les citadins étaient comme happés par un aspirateur. Ils étaient tous dans le sud où à la cueillette des fraises à Lier. Ça vaut le coup d'avoir son anniversaire en automne! Comme les membres de a-ha! On voit bien où ça mène!

Une caisse de poésie suffit pour la première et plus importante couche. Les sonnets étaient si imprégnés de la vraie vie, qu'ils offriraient une bonne base à la table selon moi.

L'étape la plus difficile ensuite était de décider comment disposer *La lettre*. En long ou de travers, éventuellement, selon le schéma une partie opposée parallèle aux murs de la pièce. Il me fallut près d'une heure pour trouver, mais comme je devais le dire plus tard à Haagen : "ça valait le coup".

Lorsque j'eus terminé, je n'effondrai sur le lit et soupirai libéré.

J'avais accompli un boulot monstre.

Mais je ne me reposai pas longtemps sur mes lauriers, ça on ne pouvait pas me le reprocher. Une soudaine inspiration me fit me lever et étudier les livres sur l'étagère. Les récentes conversations avec Helle au sujet d'Olaf Bull avaient semés le doute en moi, pouvais-je encore lui faire confiance sur les questions littéraires ? Jusqu'à présent j'avais bien fait la distinction entre mes sentiments et le purement professionnel. A mon avis, les gens qui étaient pourris et percés comme de vieilles péniches ne pouvaient pas être considérés comme des bateaux qui sombrent dans tous les contextes. Il était temps pour moi de savoir si je n'avais pas été un pauvre homme naïf et crédule.

Je saisis le recueil de poèmes et nouvelles d' Olaf Bull sur l'étagère et vint me poster à la fenêtre. Avec l'aide du sommaire à la fin du volume je pus me guider et plus vite constater que l'œuvre *Épave d'été* se trouvait dans *Nouveaux Poèmes* soit dans *Les Étoiles*, mais pas dans *Poèmes et prose* de 1916.

Non, ça ne collait pas. Là, Helle m'avait gentiment mené en bateau. Si je ne pouvais plus lui faire confiance en amour, jusqu'à présent je me reposais sur son savoir en matière de langage et de littérature. Je déchirai le livre en deux et le jetai par la fenêtre.

Puis vint le tour du Scrabble. Me débarrasser de mon jeu de Scrabble était certes douloureux mais indispensable si je voulais aller de l'avant. J'ouvris la poubelle et constatai que le jeu était trop grand pour y rentrer tout entier. Je devais tasser le carton. Une partie des pions fut éjectée hors du carton et les lettres tombèrent sur le sol. J'entendis leurs cris à l'atterrissage : A! B! G! X!

Après ce grand acte de rangement je me sentis plus léger et prêt à poursuivre le roman. J'avais de nombreuses scènes importantes déjà formées dans ma tête, il ne manquait que l'enchaînement. Et il ne me venait pas à l'esprit de fournir un roman clairsemé où les fragments d'écriture se tenaient comme des petites pyramides de pierre isolées sur un vaste plateau balayé par le vent.

Selon moi, le succès littéraire dépendait de la façon dont on guidait le lecteur page après page. Les grands espaces libres dans lesquels le vent du Nord pouvait s'engouffrer, étaient interdits. Cette fois j'étais bien décidé à émouvoir de nombreux lecteurs sans pour autant mettre en jeu mon intégrité d'écrivain par une production de masse. Je savais que quand je n'aurai plus le manuscrit en main, je ferai partie de l'élite littéraire.

Pour l'instant je ne me souciais pas de la publicité, comme on dit. Je regardais plus loin. Il y avait comme qui dirait des agents littéraires là dehors, et c'est avec ce genre de personnes que je devais rentrer en contact. Ils devaient être mes taupes dans ce paysage littéraire mondial.

Je mis *Headlines and Deadlines* et au moment où «Take on Me» sortit des hauts-parleurs, je sentis une vague d'inspiration m'envahir et me mis aussitôt à écrire la scène, dans laquelle le héros comprend qu'il est un élément de quelque chose de grand. Car, après ses voyages en Orient avec des visites sporadiques dans les tentes des nomades et des jours solitaires sous un soleil de plomb, la vie voulait l'attirer dans une tout autre situation. Se pouvait-il qu'il puisse rêver de l'existence des oiseaux et ainsi se réveiller avec le chant des oiseaux en ré majeur et mineur ? Ou bien endosserait-il la pleine responsabilité de ces petits volatiles? Les questions fusaient, mais comme j'étais de ceux qui préfèrent les questions aux réponses, je les laissais sans réponses, jusqu'à ce que mon moi créatif arrive à une suggestion par l'écriture.

L'écriture se déroula bien tout au long de «Take on me» et à la moitié de «Cry Wolf». Je commençai alors à me poser des questions sur la construction des nichoirs. Il y avait plusieurs techniques en cours et en ce qui concernait les nichoirs, il me manquait certaines compétences pour être crédible dans mon roman. N'y avait-il donc aucun autre moyen que de commencer par des recherches?

On sonna.

Je restai immobile.

Si je carressai l'espoir de faire quelque chose d'important pour l'humanité, je ne pouvais pas être aussi accessible qu'une baraque à frites.

Je pris un crayon et me mis à le tailler soigneusement et longuement. Je me demandai si Hemingway ouvrait la porte quand il écrivait? Probablement pas. Mais dans ce cas je manquais cruellement de célébrité. Je ne savais pas si la sonnette était répandue après la première guerre mondiale, ou si on n'utilisait plutôt les heurtoirs ou si on s'en tenait à l'ancienne et frappait plusieurs fois avec le poing dans le mince espoir d'être entendu.

J'entendis un grattement sur la fente à lettres. Je bondis et me dirigeai vers la porte. Les gens devenaient de plus en plus effrontés, et là, j'avais à faire à un véritable effronté endiablé et sournois qui ne comprenait pas que non voulait dire non. J'ouvris brusquement la porte et regardai dans le couloir.

Helle était penchée prête à mettre une lettre dans la fente. Un acte indiscret et intime, enfin, c'est ce qu'il m'apparut. Obscène dans son manque de respect pour ma vie privée.

"C'est privé ici!" fis-je.

Helle se redressa l'air interrogateur et me fixa avec une main sur les reins comme une vieille commère qui avait passé des années sur un matelas dur.

"Ah, tu es là? dit-elle.

"Où pourrais-je bien être?"

"Au boulot!"

Si elle voulait couper le cheveu en quatre sur de tels détails que mon lieu de travail, mon appartement ou la lune, elle ferait bien de le faire devant chez elle.

"Je suis déçu que tu bluffes ainsi," dis-je.

"Que veux-tu dire?"

"Tu le sais bien", dis-je. "Est-ce que Bull te dit quelque chose?"

Helle essaya de jeter un œil dans l'appartement. Oui, il s'en était passé des choses ici depuis sa dernière visite. Je fis en sorte qu'elle ne puisse rien voir d'intéressant avant de poursuivre la conversation. J'en profitai aussi pour l'observer plus précisément maintenant que je l'avais à portée de main. Elle était pâle, elle avait vraiment une sale tête! Cela arrivait à ceux qui baisaient toute la nuit et ne buvaient pas assez d'eau.

“Tu parles d’Olaf Bull?” dit-elle.

“Par exemple”, fis-je. “Il est vrai qu’il y en a d’autres de l’espèce des Bull. Nous avons Brynjull Bull et Trygve Bull pour ne citer qu’eux.”

Il y avait quelque chose de nouveau sur le visage d’Helle. Elle voulait obtenir quelque chose de moi, mais je n’étais pas encore prêt, pas avant longtemps. Et soudain j’aperçus une bague que je ne lui connaissais pas auparavant. Elle était relativement fine et plate et rappelait un peu une bague de fiançailles ou de mariage. L’amour à grande vitesse, pensai-je.

“Tu as déclaré que «Epave d’été» se trouvait dans *Nouveaux Poèmes*. Baratin! Oser me mentir sur un truc pareil!” dis-je.

Je reconnus à mon grand étonnement que j’avais les larmes aux yeux. D’où cela venait-il? On ne connaissait pas le jour avant que le soleil soit couché. Maintenant c’était sûr!

“Puis-je m’asseoir?” demanda Helle.

«Impossible, fis-je. Quelqu’un a volé mon canapé. De plus Je TRAVAILLE!

SOMETHINGS MISSING HERE!

En tant qu’artiste mon propre corps est ma maison. Tu me trouves là où je suis prêt. Aujourd’hui je suis fermé pour la journée.”

Je la repoussai et claquai à nouveau la porte. Pour être tout à fait sûr, je tirai la chaînette de sécurité et puis je pus retourner à mon travail. Sur le sol dans le couloir se trouvait cependant la lettre qu’Helle avait postée.

Malgré le fait que je savais déjà ce qu’elle contenait, j’hésitai à l’ouvrir. C’était une chose de savoir la vérité sur soi même; C’en était une autre de la recevoir en pleine figure par des mots. Des mots? Lorsqu’il s’agissait de lecture, je me montrais insatiable et curieux. J’avais une irrésistible envie d’ouvrir cette lettre pour trouver comment Helle s’était exprimée. Si, par exemple, il y avait la moindre faute, je pourrais m’en réjouir et m’en servir contre elle si je la croisais dans la rue ou un magasin un jour.

“Ça va plutôt mal!” lui ferais-je.

“Comment ça?” dirait-elle.

“Tu as réussi à écrire malheureusement sans h!”

“Ce n’est pas possible”, protesterait-elle.

“Si tu l’as fait!”

Et je me contenterais de lui sourire et de la planter là, confuse et apeurée sur le trottoir ou dans le rayon du magasin et rentrerais chez moi retrouver mes succès futurs d’écrivain.

Chapitre 15

Herman avait enfin fait rentrer de la sauce dolmio à l'ail et aux champignons. Spécialement pour moi, il en avait commandé un carton supplémentaire et l'avait caché dans la réserve. Je lui en serai éternellement reconnaissant. Maintenant la nourriture reprenait le bon chemin. C'était l'alpha et l'omega du travail qui m'attendait.

“Est-ce que les pâtes ne font pas de grumeaux dans l'estomac?” demanda Hermann.

“Hm, c'est une vieille légende”, fis-je.

“Plus c'est vieux, meilleur c'est!” rétorqua Hermann.

“Les sportifs mangent beaucoup de pâtes”, dis-je, “c'en est la preuve, non?”

Hermann haussa les épaules et prit le téléphone. Je compris que c'était sa tante, Hulda Høilund, à l'appareil, car il était si mielleux et prévenant que cela faisait mal à entendre.

“Du chou-fleur, oui bien sûr”, dit Hermann. “Et de l'eau gazeuse?”

“As-tu quelque chose à faire?” me demanda t-il une fois la conversation terminée.

“Oui.”

“Viens par là!”

Nous sortîmes dans la cour arrière. Il y avait le vélo de livraison qui portait le panneau “Hermanns Hjørn” en gros caractères noirs sur fond bleu, de même qu'une plate-forme épaisse destinée à protéger les marchandises en cas de pluie ou de tentatives de vol de la part des corneilles et autres malotrus.

“Voilà le principe : il suffit de pédaler et de tenir le guidon droit”, expliqua Hermann.

“Ça fait deux choses en même temps!” fis-je.

“Si on rajoute les rails du tram, ça fait quatre!” ajouta Hermann.

Un peu plus tard j'enfourchai la vieille bicyclette avec sur la porte-bagages le chou-fleur et l'eau gazeuse pour Madame Høilund, et dans la poche arrière de mon pantalon, la lettre d'Helle se consumait comme une petite flamme qui ne voulait pas s'éteindre. Madame Høilund avait très certainement une jolie poubelle qui contiendrait volontiers en son sein tiède cette lettre close d'un amour infidèle. Mais à présent nous étions ne route la lettre et moi.

Peut-être que ce tour à vélo n'était pas si bête, pensai-je. Je connus en effet un soupçon de liberté tandis que je pédalais prudemment près des rails du tram sur Frognerveien et me frayais un chemin à travers Kirkeveien pour ensuite arriver au Stade Frogner. Madame Høilund habitait sur Gravlunden et malgré la côte qui augmentait jusqu'à Volvat, je n'étais pas prêt à capituler face à la souffrance. J'étais prêt à lutter. Enfin c'est ce qu'il me parut.

Des questions se pressèrent à nouveau dans ma tête. Devais-je quitter le pays pour concrétiser mon potentiel? Mais à vrai dire, serais-je capable d'habiter un 9 m² à Londres alors que j'en avais un de 30 m² à Oslo? La pensée n'était pas vraiment directement close mais logique. Plus rien ne me retenait dans ma patrie. Mon amour était en 'Mille morceaux ' comme l'avait si bien exprimé Björn Afzelius. En fait il n'était même plus question de morceaux mais plutôt d'une infime poussière que le vent poussait jusqu'à la mer avec les mouettes et le pollen. Même le boulot était compromis. Bientôt je vais me rouiller et ne réagirai plus à la décadence linguistique de ce pays du Grand Nord. N'était-ce pas une raison de plus de m'enfuir dans un autre pays, sous une autre bannière où la langue est tenue en respect et où la culture représentait un pilier de l'indépendance nationale? Joseph Conrad, par exemple, ne s'était-il pas mis à écrire en anglais et ainsi forgé une place spirituelle au firmament de la Grande Bretagne? Ne parlons pas de Morten, Magne et Pål, qui ont tourné le dos à la Norvège et sont partis en Angleterre. Et puis, il y avait mes amis : Haagen, Higgins et Hjort. Il y avait quelque chose qui clochait ces derniers temps avec eux.

Je fis une pause sur Ringhus. Je ne m'étais plus assis sur un vélo depuis la fin des années soixante-dix, lors des élections municipales où je soutenais le Parti de gauche. Pour tout avouer, j'avais mal au cul ainsi qu' à quatre ou cinq autres endroits et mon souffle n'était plus ce qu'il avait été.

Je posais mes mains sur mes fesses et les massais un peu. J'y gagnai seulement que la lettre d'Helle tomba sur l'asphalte. Si cela n'avait tenu qu'à moi, elle pouvait rester par terre, mais là, il était question de vie privée. N'importe qui pouvait trouver la lettre et l'utiliser contre moi un jour. Je récupérai donc l'enveloppe et me décidai à l'ouvrir.

Helle avait une écriture extraordinairement belle. Je n'avais jamais eu de problème à la suivre à travers ses pleins et ses déliés et sa syntaxe parfaite. Mais maintenant les lettres dansaient devant mes yeux. Je ne réussissais pas à faire le lien avec son contenu. Et même s'il y avait eu une faute, je n'étais pas celui qui la verrait. Je me frottai les yeux et relu la lettre:

Cher Hobo,

Je dépose cette lettre au cas où tu passes dans la journée.

Je suis enceinte, nous devons parler.

Helle

Chapitre 16

Madame Høilund avait été une belle femme dans sa jeunesse, même aujourd'hui elle était belle à 90 ans. Elle était vêtue d'une robe de chambre en soie, brodée avec des cœurs, des paillons et des fleurs et à ses pieds elle portait une paire de chaussettes épaisses. Elle jeta un coup d'œil rapide et disparut dans la maison à petits pas traînants.

"Pose la caisse dans la cuisine!", me lança t-elle du salon.

La cuisine était claire et amicale, mais concernant la bouffe, je ne vis que trois bouteilles de vin rouge posées sur le plan de travail. A côté il y avait un tire-bouchon en ivoire sculpté d'une petite représentation de Tower Bridge. C'était un ouvrage impressionnant.

"Il faut que j'écoute les informations françaises", cria Madame Høilund.

"Faites donc", lui lançai-je à mon tour.

Elle était allongée dans le canapé et tenait le petit récepteur radio à son oreille, lorsque je pénétrai dans le salon. La pièce était meublée d'antiquités et les murs recouverts de différentes œuvres artistiques. Le long des murs se tenaient proprement alignées d'innombrables bouteilles de vin vides. Je constatais que j'avais à faire à une femme qui avait le sens de la beauté et du spirituel. Ou bien était-ce Monsieur Høilund qui avait apporté toutes ces bouteilles à la maison? Il n'était visible nulle part, aussi je choisis de prendre congé de la maîtresse de maison.

Sur une petite table il y avait une pile de livres. Je les pris délicatement et les regardai. Je vis l'œuvre d'Hubert Humpelfinger Zones érogènes au Moyen Age. Je fis tomber le livre comme si j'avais eu un rat mort dans les mains.

"Silence! Cria Madame Høilund. J'écoute!"

"Mille excuses, Madame", fis-je.

"C'était Victor Hugo, l'invité de l'émission", dit madame Høilund. "Il vient de publier un nouveau roman."

"Mais, il est mort", dis-je.

"Ah?", dit Madame Høilund avec un regard sceptique. Faut pas faire le difficile aujourd'hui!"

"Oui vous avez raison", fis-je.

"Soyez gentil et allez dans la cuisine déboucher les bouteilles de vin", ordonna Madame Høilund.

Je retournai à la cuisine et me mis à l'œuvre avec entrain. J'aimais ce sentiment de faire quelque chose d'utile, d'être une espèce de petite roue dentée dans un mécanisme de montre qui porterait le nom de SOINS AUX AINES. Une montre, qui à vrai dire, s'arrêtait de temps à autre, mais redémarrait avec une équipe de gens intelligents et engagés comme moi.

Les bouchons étaient tenaces et Madame Høilund ne cessait de me hurler des ordres incompréhensibles depuis le salon. Sur chacune des bouteilles je devais marquer la moitié pour

qu'elle puisse avoir quelle quantité elle pouvait boire chaque jour. Puis je devais indiquer le jour de la semaine, de façon à ce que le haut de la bouteille corresponde à mercredi et le bas à jeudi. Sinon ça pouvait dérafer, c'est sûr! Après l'ouverture les bouchons devaient être retirés du tire-bouchon et replacés sur le goulot, enfoncés d'un centimètre.

Lorsque j'eus fini, je jetai un coup d'œil au salon et vis que la vieille dame écoutait toujours la radio. Un concert classique avait succédé aux informations et son visage affichait une expression béate. Elle était là, allongée, repensant à de vieilles amours. Tous les mauvais souvenirs sont évanouis et il ne reste que les bons moments. Je la laissai un peu en paix.

Au mur dans la cuisine il y avait des portraits d'Hermann, enfant. Tout d'abord, bébé sur les genoux de sa tante, puis adolescent à la pêche et à 0 ans avec la coiffe d'étudiant. Une bien belle progression même si je regrettais l'absence de la traditionnelle photo dans la baignoire, celle qui a su prendre une place prépondérante dans la culture occidentale. Hermann aurait dû alors poser devant l'objectif avec un petit canard en plastique dans une main et un bateau dans l'autre.

Les photos me ramenèrent à la lettre d'Helle. De quoi avons-nous vraiment besoin de discuter? Sûrement de la météo! Helle n'était du genre à se plaindre de la pluie et du vent. Elle prenait la météo comme elle venait et s'en accommodait. Et les subtilités philosophiques n'étaient apparemment plus aussi importantes pour Helle. Après tout elle était occupée par autre chose. La signature Helle puait plus que quarante bennes à ordures réunies.

Elle était enceinte? Et alors? Elle n'était pas la première femme dans ce pays qui devait faire face à une grossesse non désirée! Là-dessus il y avait une longue tradition en Norvège. Ellert Sundt, un sociologue, l'avait déjà démontré dans ses écrits au dix-neuvième siècle. Il trouva dans le pays tellement d'immoralité qu'il faillit tout laisser tomber.

Et si elle voulait parler à quelqu'un, elle devait le faire avec le père de l'enfant. Cette espèce d'Hagbart, sûrement. L'homme aux mains de cochon.

Le fait de penser à la lettre de Helle m'avait rendu la bouche sèche, et je me rendis compte avec effroi qu'une bouteille de vin était plus pleine que les autres. Il y avait là une irrégularité qui n'échapperait pas à Madame Høilund et qu'elle ferait remarquer, si ce n'est à moi directement, à Hermann au téléphone. J'ouvris la bouteille et en avalai une bonne gorgée.

"Que faites-vous, jeune homme?" Madame Høilund se tenait sur le seuil et me fixait. Elle était pâle et avait du mal à se tenir sur ses jambes. J'aperçus tout de même de la colère dans son regard.

"Je rajuste le contenu", fis-je.

"Je veux un massage maintenant."

Devant la maison de Madame Høilund je restai assis un moment sur le vélo pour rassembler mes forces. Certes sur le chemin du retour il y avait pas mal de descentes mais je n'avais pas l'habitude de

faire du vélo et en plus la visite chez Madame Høilund m'avait usé tant sur le plan physique que moral.

Je démarrai. Une côte menait aux environs de la colline d'Holmenkollen. Des feuilles humides recouvraient la chaussée et de chaque côté se trouvaient de grandes et onéreuses villas avec des jardins spacieux et des allées, qui devaient représenter pour les services municipaux une énorme charge de travail concernant le déblaiement de la neige en hiver. Dieu merci j'habitais en appartement.

Pouvais-je assumer d'avoir laissé Madame Høilund seule sans m'assurer que tout allait bien? Elle n'avait pas l'air bien du tout. Mais Hermann avait dit qu'elle allait atteindre cent ans. C'était un expert, je pouvais compter sur lui.

Comment la vieille dame pouvait réussir à boire toute l'eau gazeuse en une semaine? Cela me paraissait complètement incompréhensible. Et ne parlons pas du chou-fleur! Mais je comprenais mon devoir de réserve. C'est le genre de questions que je ne devais pas me poser.

Tout en haut de la côte apparut un couple avec un landau. Ils riaient et trainaient. En voilà des parents heureux avec leur premier enfant en promenade automnale! Une belle petite famille en vadrouille. Papa a pensé aux biberons et aux couches. Maman a emmitouflé le petit contre les rigueurs du froid.

Les rires se rapprochèrent. Le père était penché sur le bébé et le chatouillait en riant encore plus. Comme si les enfants étaient des jouets. Il fallait prendre sacrément les enfants au sérieux, selon moi. Pouvait-on dire du bien sur les enfants? Non, pas moi en tout cas.

Je ne voulais pas aller trop vite en besogne et être juste. Je refusais de tirer des conclusions trop hâtives. Je voulais tout bonnement laisser leur chance aux enfants.

Je me penchai en avant et me mis à réfléchir quelques instants tandis que le couple se rapprochait. La femme avait des cheveux bruns, la trentaine et à ses côtés une espèce de grand type qui flânait de façon nonchalante. Ils paraissaient faire une promenade dominicale en pleine semaine.

Il me vint une idée positive à l'égard des enfants: c'étaient de loin les meilleurs adversaires au Scrabble. Ils étaient faciles à battre. Je me rappelais comment j'avais joué au Scrabble avec le neveu d'Helle il y a quelques années. Cela avait été un moment sympa. C'était quoi son nom déjà? Håkon? Harald? Un prénom royal en tout cas.

Le couple arrivait au coin de la rue où j'étais posté sur mon vélo à philosopher. La femme ne paraissait pas norvégienne et faisait tout petite à côté de l'homme. Quelque chose me faisait dire que ces deux-là étaient juste de passage. C'est pour cela qu'ils sont joyeux, pensai-je; et je les comprenais très bien. Une famille, qui se trouvait volontairement pour quelques jours en Norvège devait être joyeuse rien qu'à l'idée de quitter bientôt le pays. Ils avaient l'air d'assumer

complètement et librement cette invention nommée Norvège, flânant comme des touristes dans cet endroit tranquille et paradisiaque.

Au moment où ils passèrent devant moi, l'homme se redressa et nos regards se croisèrent.

Chapitre 17

La roue de devant du vélo se vida avec un sifflement singulier qui rappelait le bruit des petits animaux rampant dans la savane africaine. Ce sont ces fameux sifflements qui avaient poussé ma collègue Karen Blixen à quitter le Kenya pour revenir dans son pays natal, le Danemark. Le sifflement avait interrompu ma réflexion et rendu impossible toute créativité. Le syndrome de la page blanche devînt réalité et il ne me restait plus qu'à faire mes valises et reprendre la direction du nord.

Je me tenais au milieu d'un carrefour, la jante coincée dans un rail de tramway, quelques automobilistes irascibles derrière moi. Et maintenant? Devais-je appeler Dieu à l'aide? Chanter un hymne? Je me trouvais à quelques quartiers du commerce de Hermann, désespéré et délaissé comme un petit enfant emmené en pleine forêt pour y mourir. Les automobilistes commencèrent à klaxonner derrière moi. Je dégageai le vélo et fis en sorte de me retirer de la ligne de mire. Je n'étais pas loin de l'école de Helle, et je fus saisi brusquement d'une inspiration : et si je faisais un petit détour pour lui adresser mon dernier adieu silencieux! Puisque je me sentais désormais comme un ballon en route vers le ciel, juste amarré à son pays natal d'une simple corde fragile, la journée pouvait bien apporter son lot d'imprévu. Peut être allai-je bientôt me retrouver à Londres au Kenya ou à New York.

Alors que j'arrivai au portail de l'école, j'aperçus Helle sortir du gymnase en compagnie d'un garçon. Une espèce de petit macaque avec un pantalon au dessus de ses genoux, une casquette sur les oreilles et un plâtre au bras. Helle portait la même vieille robe d'été, qui aujourd'hui m'apparaissait moche et de mauvais goût de là où j'étais.

Ce qu'ils avaient fait dans le gymnase tombait fort à propos. Helle avait une formation en philosophie et avait en dehors de ces performances de jeunesse, rarement mis les pieds dans un gymnase ces derniers temps.

Ils traversèrent tous les deux la cour et discutèrent tout le long du chemin. Ils riaient et le teint d'Helle n'était-il pas un peu trop rouge comme si elle avait sauté des haies et grimpé à la corde? Ou alors couru autour du stade pour se maintenir en forme?

Ou bien était-ce tout autre chose qui les avait occupés? Cette pensée me fit secouer doucement la tête. Et si, c'était lui le père de l'enfant, et pas Hagbart? Ils devaient se faire concurrence pour le titre. Étaient-ils de bons candidats? Le garçon qui disparut dans le bâtiment principal de l'école pouvait être le fils d'Helle! J'en frissonnai! Qu'elle puisse tomber si bas! Je n'en revenais pas. Peut être avais-je mal interpréter les signes de là où je me trouvais. Mais c'était si facile de juger justement après coups. Quoiqu'il en soit j'étais courageux de m'éloigner d'elle avec toute ma raison.

Hermann parlait avec Madame Høilund au téléphone lorsque j'arrivai au magasin. Ils discutaient visiblement de l'affaire Hubbing, car Hermann utilisait constamment les mots la forêt, la mère et l'enfant. Puis ils changèrent de sujet et exprimèrent chacun leur avis sur la météo, qui ces temps-ci était devenue agréable, avec une chaleur constante et des départs de feux de forêt. Si cela continuait, on allait tirer un trait sur l'automne, pensai-je.

Pas un mot sur Victor Hugo.

"Ça a été?" me fit Hermann.

"À merveille!" répondis-je. "Ta tante est vraiment charmante."

"Oui, c'est vrai."

"Mais le vélo a besoin d'être vérifié", ajoutai-je.

"Les rails? Quoi d'autre?"

Hermann ouvrit la caisse enregistreuse et me paya en liquide. Il devait beaucoup aimer sa tante car j'avais en main bien plus qu'un simple pourboire.

"Est-ce que je peux compter sur toi la prochaine fois?" Me demanda t-il d'une voix douce

"Pourquoi pas?" fis-je.

Chapitre 18

Quelqu'un avait détruit ma construction. La moitié du canapé avait disparu et la table était plus basse. C'était flatteur qu'on s'intéresse à des ouvrages tels que La Lettre et Baertur mais encore fallait-il soigner la façon de faire ! Quand c'était pour ça, j'étais du genre tout à fait coopératif et distribuais volontiers mes livres à des cercles de lecture pour les pauvres mères célibataires. Mais il y avait tout de même des règles du jeu dans cette société; règles du jeu qui spécifient que l'on prenne contact par téléphone ou par courrier ou du moins qu'on sonne à la porte et demande avant de passer directement à l'action et d'emporter les objets convoités !

Je me déshabillai et allai dans la salle de bain. Il y a un moment où on a besoin de faire un break et d'envoyer tous ses problèmes par le siphon. Le moment est venu pour moi. Mais à peine dans la douche, je rencontrai de nouveaux problèmes. Les tâches de peinture verte s'étaient répandue sur tout le corps et s'épalaient des mains jusqu'aux coudes et la poitrine. Plus sérieusement il y avait même quelques boutons rouges qui recouvraient le vert en partie. Ils ressemblaient à des blessures et s'avérèrent difficiles à faire partir.

Si cela ne se calmait pas, il faudra que j'aille chez le médecin, pensai-je. Le médecin était un homme que j'évitais habituellement, mais quand cela devenait dangereux, il fallait prendre le taureau par les cornes. A partir de maintenant je ne négligerai plus mon corps.

Après la douche je constatai que quelqu'un avait appelé. C'était Helle qui s'agaçait encore au sujet de son repas. Est-ce les vieux allaient se rendre compte de quelque chose? Elle était vraiment ravagée. Elle se demandait si elle devait servir les pâtes siciliennes avec des crevettes, des olives et du bacon. Et ajouta un « as-tu lu ma lettre? » plein d'espoir pour conclure.

NNNNNOOOOOONNNNNN, hurlai-je au téléphone et ouvris brusquement mon armoire. La gente féminine me rendait vraiment dingue. C'était quoi ces balivernes ? J'avais bien constaté qu'elle jonglait avec deux pères potentiels pour son bébé : HAGBART et le MINOT AU PLATRE. Elle ferait bien de s'en tenir à ces deux-là et ne pas venir tourmenter la vie d'un artiste qui bossait dur.

Je parcourus des yeux les étagères de l'armoire. Principalement remplies de sous-vêtements. Une grande étagère consacrée aux caleçons et autres modèles plus moulants. Vide ! La seconde traditionnellement occupée par les chaussettes. J'attachai de l'importance à mes chaussettes, elles devaient être noires et en coton perlé. Mais l'étagère aussi était vide ! L'armoire d'Helle, complètement vide ! Elle s'ouvrait béante sur moi comme une gueule de requin affamé.

Je me jetai sur le lit. Quelle journée ! J'étais exténué et je décidai de repousser mon travail à plus tard quand j'aurai récupéré. Je me glissai sous la couette.

Le magazine sous l'oreiller m'était totalement inconnu. Il s'agissait d'une vieille édition en norvégien du magazine de guitare PLEKTER, qui pour une raison ou une autre avait atterri dans mon lit avec un exemplaire plus rutilant de SAX MED EXEN. Ce dernier était une feuille chou qui mêlait vie sexuelle, saxophone et potins en tout genre en un gruuau tiède et puant. PLEKTER comportait au contraire des auteurs convaincants et des interviews plaines d'humour avec les héros de la guitare et les meilleurs musiciens pop.

J'avais presque oublié Helle pendant une heure. J'étais resté au lit et avait somnolé un peu. J'avais rêvassé de choses agréables, comme ces délicieux petits canapés que l'on sert à l'occasion de la sortie d'un livre à New York ou à Londres. Elle n'était bientôt plus qu'un pâle souvenir qui resurgirait au moment où j'ouvrirai la porte d'une chambre et m'attendrai à y trouver quelqu'un.

Je feuilletai distraitemment le magazine de guitare. Une grande interview au sujet du nouvel album du groupe Savoy attira mon attention. L'introduction commençait ainsi: *Lorsque Pål Waaktaar était un jeune homme qui rêvait de devenir une popstar, il ne pensait pas le moins du monde qu'un jour il s'appellerait Savoy .*

Bien dit, pensai-je. De même qu'il ne savait pas non plus qu'il deviendrait un des compositeurs majeurs de la deuxième moitié du vingtième siècle. Ou bien peut être le SAVAIT – IL ? Le talent était-il ancré dans ceux qui devenaient grands ? Je regardai en moi...OUI ! C'était bien là !

Mon regard glissa sur une photo de Pål Waaktaar, les cheveux nouvellement teintés et peignés en arrière. Mais qui pouvait bien être la femme à ses côtés? La petite souris brune?

Je lus la légende : Lauren Savoy.

Alors, c'était elle, Lauren !

Bien sûr j'avais déjà vu des photos d'elle, mais jusqu'à présent je n'avais pas du tout saisi sa personnalité. Là, elle entra dans la lumière d'une toute autre manière : plus clairement. Je m'installai plus confortablement et lus. J'appris que Pål avait brûlé tout feu tout flamme pour cette fille de Boston, qui lui avait donné un fils du nom d'August, surnommé Augie. Il avait écrit des centaines de chansons dans lesquelles il parlait avec une confiance que la plupart d'entre nous gardons au plus profond de notre être mais qui en devient oppressante. Je commençai à comprendre que pour certains l'amour était quelque chose de vraiment grand et beau et pour laquelle cela valait la peine de se battre. Que quelqu'un était prêt à chercher par monts et par vaux celle qu'il aime. Je fredonnai un peu Hunting High and Low et traduisis quelques vers sur le champ.

Chercher par monts et par vaux,

Oh il n'y a pas de limite

A la distance que je parcourrai.

Hmm? Qu'est-ce que cela voulait dire ? On ne le comprenais pas tout à fait, pensai-je. C'est une chose d'être amoureux à corps perdu, une autre de s'exprimer devant un microphone ouvert comme un mari dominé par sa femme. Je suis à toi, fais ce que tu veux de moi ! Ou bien la bonne traduction serait plutôt : *aucune limite à la distance que je peux voyager*? Mais ainsi cela devenait une chanson de voyage !

Je sautai du lit et commençai à faire les cent pas dans la chambre avec le magazine en mains, tout en je repensant à ce que j'avais vécu plus tôt dans la journée. Il y avait quelque chose de familier dans ce couple au landau devant la maison de madame Høilund. Maintenant le doute montait en moi de plus en plus, me poussant à saisir l'annuaire et commencer à chercher. Sous le nom de Savoy, je découvris l'Hôtel Savoy et ne pouvais pas m'imaginer les deux au landau et aux couches supplémentaires accoudés au bar en train de ricaner et de pouponner de façon indécente. Et d'abord qu'est-ce qui me faisait croire qu'ils avaient leur domicile à Oslo? Dans cette ville pleine d'endormis? New York n'était donc plus assez grande?

Je visualisai la scène à nouveau. Il n'y avait aucun doute. C'était bien Lauren et Pål que j'avais croisés en haut du virage, et Augie se trouvait dans le landau. Ils avaient ri et au moment où ils me dépassaient, Pål s'était tourné vers moi un instant. Il avait relevé la tête en riant et avait posé son regard une seconde sur moi.

Puis les deux tortues avaient poursuivi leur joyeux chemin et laissé leurs rires résonner longtemps au dessus des lilas en fleur et des rhododendrons ainsi que des poubelles qui bientôt seraient recouvertes d'une fine couche de givre.

Je sentis une vague de force et de joie monter en moi des pieds à la tête. J'avais rencontré Pål Waaktaar ! Le regard de Pål Waaktaar s'était posé sur moi ! Et à cet instant j'avais perçu dans mon corps comme la décharge électrique d'un réseau. Le réseau électrique de très grands talents. De ceux qui créent l'art et deviennent éternels.

Chapitre 19

Je ne m'étais jamais efforcé de prêter attention au texte des chansons. Soit la mélodie m'entraînait, soit elle ne me faisait rien. Pour moi, ils peuvent chanter ce qu'ils veulent, à partir du moment où ils ne me dépriment pas. C'est le rôle de la musique pop, selon moi. Maintenir le fanion de la joie de vivre bien au-dessus du borbier des pêchés et de la misère du monde. Maintenir les rêves éveillés. Mais avais-je fait du tort à Waaktaar et a-ha en n'écouter pas mieux les textes? Je me décidai donc à rattraper ce qui avait été jusqu'alors négligé. Je m'assis droit dans le lit avec un bloc sur les genoux et un stylo à la main. Take on Me tournait sur la platine CD.

Le titre était assez clair comme point de départ. Take on Me signifiait: prends moi en norvégien. Mais qu'en était-il vraiment de Take on Me ? Prends moi ? Cela sonnait indiscutablement cavalier et singulier. D'un autre côté cela traduisait la joie du discours qui se trouvait dans les textes. Peut être qu'un Anglais ou un Américain ou encore un Australien ne l'exprimerait pas de cette façon après tout ! Mais ce n'était pas eux qui avaient écrit ces mots. C'était un garçon timide de Manglerud.

Nous parlons sans arrêt

je ne sais pas ce que je vais dire

Je le dirai de toute façon

Aujourd'hui n'est pas le jour pour te trouver

Shying away (à vérifier dans le dictionnaire)

Je viendrai pour ton amour

Prends-moi

Prends moi

Je serai parti dans un jour

Ou deux

Il est inutile de dire

A tort et à travers je ne suis que moi

Trébuchant

Lentement j'apprends que la vie est OK

Répète après moi

Il n'est pas mieux d'être sauf que désolé

Prends -moi

Prends moi

Je serai parti dans un jour

Ou deux

Ça y est, la traduction grossière de Take on me était faite, et il était temps de m'atteler à la tâche. C'était tentant de laisser ça comme ça et de ne pas me lancer dans les nuances du langage. Ne prend-on pas la musique pop au sérieux? Ma conscience me dictait qu'il y avait d'autres possibilités d'interprétation. J'allai jusqu'à la bibliothèque et pris mon dictionnaire anglais- norvégien pour vérifier take on. Cela pouvait signifier : *prendre, faire une réclamation, se rapprocher de, s'emporter ou bien encore se donner des airs*. Je contrôlai dans mon dico d'argot américain et trouvai en plus : *réagir fortement, faire du bruit, ravager*. Même si cela n'éclairait pas franchement ma lanterne, je commençai à discerner les contours d'une réelle signification. Sous l'esthétique du contact qui à première vue paraît être la base du texte, se cache un appel à l'attention, à la découverte. Car n'était-ce pas le cas ici ? Il fallait le comprendre : Prends-moi en considération autrement dit :regarde-moi. Il'll be gone in a DAAAYYY chante Morten Harket en fausset sur la version originale. C'était une invitation à saisir l'opportunité, carpe diem, saisis le jour. Ici c'est l'endroit où nous sommes, alors : regarde-moi MAINTENANT ! ET PRENDS-MOI MAINTENANT ! Non je devais pour le moment laisser de côté la notion de contact et ne m'intéresser qu'au regard :

Regarde- moi

Nous parlons sans arrêt

Je ne sais pas ce que je vais dire

Je le dirai de toute façon

Aujourd'hui n'est pas le jour pour te trouver

Shying away

Je viendrai chercher ton amour

Regarde -moi

Regarde- moi

Je serai parti dans un jour

Ou deux

Chapitre 20

On frappa à la fenêtre peu après minuit. J'avais mis le travail de traduction de côté et étais en train de me préparer un dîner tardif dans la cuisine. Juste avant on avait sonné à la porte et j'ai pensé que c'était encore Helle qui refaisait une tentative. Elle pensait peut être qu'elle devait me refaire le coup du RESTONS BONS AMIS avant que j'aie me coucher. Il fallait que je lui fasse comprendre le fond de ma pensée. Je me penchai dans la nuit et hurlai :

« JE TRAVAILLE !

« c'est bien, je reconnus la voix de Haagen.

« Ben , en fait je dors, fis-je.

« Et bien décide -toi ! Dit Haagen. Attention ! »

Un sac poubelle tomba brusquement par la fenêtre, puis ce fut le tour de Haagen d'escalader. C'était ni plus ni moins une violation de mon territoire et de mon intention de me reposer, aussi essayai-je de lui maintenir la tête en bas, comme lorsqu'on veut essayer de noyer un animal domestique dans la baignoire. C'était peine perdue ! Il se fraya un chemin à l'intérieur, avec son saxophone.

« ça sent bon ici ! Dit Haagen. Tu fais quoi?

« des pâtes, répondis-je.

« Et c'est quoi ça ? Demanda Haagen ne mettant son nez dans le pot de sauce Dolmio.

« Ail et champignons

« J'ai apporté un petit quelque chose », dit Haagen en désignant l'obscurité.

Je regardai à nouveau par la fenêtre. Là dehors se trouvaient une énorme commode, un sac de vêtements et une caisse pleine de bazar.

« Sérieusement Haagen, fis-je, il n'y a pas de place ici pour tout ce bordel !

« Viens avec moi ! » me lança t-il.

Un peu plus tard Haagen s'enquit de savoir comment était ma vie sans travail. Nous avons ramené ses affaires dans l'appartement et étions assis sur le lit en écoutant le lave-linge qui tournait dans la cuisine.

Les rumeurs avaient-elles été si vite ? Je ne me souvenais pas avoir dit à quiconque que j'étais au chômage. En outre je n'étais pas sans travail ! Mon boulot c'était mon roman à présent.

« je serais assez d'humeur à discuter avec toi de la notion de travail, dis-je. As-tu par exemple pensé à l'énorme travail effectué tous les jours par les arbres ? Des tonnes de bois à mouvoir hors de l'eau, malgré la gravitation, la nourriture à transporter à travers d'innombrables ramifications de la terre

aux feuilles des cimes. Et je ne te parle pas du travail des animaux ! Et là, je ne pense pas aux fourmis. Mais à l'écureuil par exemple qui rassemble des noix.

« ça m'arrive de penser à l'écureuil, fit Haagen.

« Bon, tu veux quoi en fait ?

« T'es prêt pour le show au Quatre poules jeudi ? Me demanda t-il.

« Mais oui, fis-je.

« Tu ne t'y es pas vraiment intéressé, n'est-ce pas ?

* Non, pas vraiment, avouai-je.

« Non, ce n'est pas ton genre en quelque sorte.

« Que veux-tu dire ?

« Tu montes sur tes grands chevaux et pète dans la solitude, dit Haagen.

« J'écris mon roman,

« Qui ne le fait pas ? Dit Haagen vaguement.

« Et là ? Ça veut dire quoi ça ?

« Comment ça va avec Helle ? Demanda Haagen.

Je n'aimai pas la façon dont Haagen changeait le sujet de la conversation. Tandis que je pensais que nous aurions une discussion captivante sur l'art du roman et le travail complexe des grandes œuvres, il ramenait tout à Helle. Aucune transition. Ce n'était pas bon pour la santé un truc pareil !

« je peux te transmettre son bonjour et elle te fait dire qu'elle va bien, dis-je. Elle est enceinte.

« Je sais, fit Haagen.

« Ah bon ?

« Tout homme avec un semblant d'éducation sait quand une femme est enceinte, expliqua t-il.

« Tu plaisantes, j'espère.

« La question est : jusqu'où es-tu impliqué ? Dit Haagen.

« La réponse est simple, fis-je. Je ne suis pas impliqué. Même pas un petit peu. Un bruit de couloir dit que c'est Hagbart le père. Il y a aussi cet autre type, si tu veux aller plus loin, le gars au plâtre avec une casquette sur la tête. Le cul nu.

« Harald ? S'étonna Haagen.

« Mouais ça doit être ça », dis-je.

Haagen leva les yeux au ciel pour une toute autre raison et désigna ma main. A un de mes doigts se trouvait un épais anneau en métal, probablement en or, que je n'avais encore jamais vu. Cela ressemblait à ce genre d'anneau que les gens qui se fiancent portent habituellement au doigt pour se vanter d'avoir réussi à attraper un partenaire .après des années d'errance dans la vie sociale nocturne d'Oslo.

« Félicitations pour ta nouvelle bague, fit Haagen.

« Mouais,

« Qu'est-ce qu'il y a dedans? Demanda t-il.

« Aucune idée, fis-je en essayant de l'enlever mais en vain. Mes doigts étaient gonflés après la sortie en vélo.

« Les gens qui se pavent avec de tels anneaux, m'énervent, fis-je.

« Sois prudent », dit Haagen. Tu as besoin de tous tes doigts à l'avenir.

«Et là ? De quoi parlait-il?

Il y avait toujours un sous-entendu dans ce que disait Haagen. C'était sacrément pénible.

« C'est quoi ça? Demanda t-il en prenant le bloc avec la traduction de Take on me.

« Une chanson populaire que j'ai traduite du slovène ! Dis-je.

« T'as pas encore compris que a-ha c'était ringard ? Fit Haagen avec un regard indulgent.

« C'est faux ! Lançai-je, a-ha est toujours en lice. Ils sont encore là, plus que jamais ! »

Haagen secoua la tête et lut. Il lut et jeta le bloc.

« J'avais oublié comme le besoin de contact était grand chez les jeunes de Manglerud, dit Haagen. Il était une fois Magne Furuholmen et Pål Waaktaar qui jouaient et tapaient des mains au rythme d'un métronome en se donnant du bon temps enfermés dans une cave. Peut être se massaient-ils mutuellement leur cou endolori? Ou alors se pratiquaient des soins par apposition des mains? Touch me !

« Et c'était même encore plus valable à Asker pour Morten Harket, insinuai-je pour marquer qu'il était complètement à côté de la plaque.

« Take on me c'est typiquement du Waaktaar, fit Haagen, les annotations d'un journal pubère soutenues par une crème de synthé et des rythmes tralala. »

Je me levai et commençai à tourner en rond dans la chambre comme un bombardier par nuit de brouillard. La petitesse provinciale et le fait de tout savoir mieux que quiconque de Haagen me faisait sortir de mes gonds. C'était un idiot. Un lutin qui ne se détacherait jamais de Öppna Landskap avant d'être recouvert par les groseilliers ou autres arbustes.

« Peut être pas étonnant que la maison de disque souhaitait une foule de jeunes filles folâtres autour de ces gars pendant le tournage du premier clip de Take on Me, continua Haagen. A l'époque ça ressemblait plus à un groupe de fils à maman, qu'on pouvait associer à l'homosexualité ou quelque chose dans ce genre.

« Là tu es méchant, dis-je. Le besoin d'être considéré n'est pas inconnu chez les humains et les animaux. Et sans parler du besoin de toucher.

« Et qu'en est-il des bisous, des petites tapes et des pincements de nez dans tout ça? Demanda Haagen. Take on me n'est-il d'ailleurs pas une incitation à davantage de violence? »

Le regard d'Haagen me fit comprendre qu'il considérait mon attrait pour a-ha réellement malsain. Et ça me déstabilisa et me ramena à l'esthétique du toucher avec la signification intrinsèque de Take on. Je repensai à l'épisode au Quatre poules, je ne pouvais pas ignorer que j'avais Take on Me en tête, sans oublier la tête d'un certain Hagbart. Oui, c'était comme si Take on me avait été la musique de fond de cette scène et l'enveloppait de tout son rythme.

Je compris que nous nous trouvions sur un terrain glissant et que nous étions à deux doigts de franchir la limite. Car autour de chacun de nous, il y a une limite invisible. Pour certains, elle forme un cercle de cinquante centimètres autour d'eux, tandis que pour d'autres elle se trouve non pas près du corps mais dans le mental. Frappe-moi si tu veux, mais ne marche pas sur mes chaussures en cuir, aurait dit Elvis. Et par là, il ne voulait pas dire qu'il avait peur qu'on lui salisse ses chaussures, mais qu'il symbolisait sa limite psychique par une paire de chaussures.

« a-ha et Pål Waaktaar sont ce qui s'est produit de mieux dans le monde de la musique pop norvégienne depuis que Ole Bull avait fait fondre le cœur des femmes lors de ses concerts dans le monde entier, dis-je soudain. Et tu restes assis là avec ton saxo autour du cou en pensant que tu connais la réponse à tout. Il y a trop peu de personnes dans ce pays avec ce même engouement, cette assurance et qui ont su mettre un coup de pied dans cette pétaudière ! A-ha mérite selon moi un respect sans réserve. HIP HIP HIP HOURRA !!

« T'es un chic type, Hobo, dit Haagen.

« Ce cynisme vis à vis des gens qui ont vraiment fait quelque chose me donne la nausée, poursuivis-je. J'ai déjà ressenti ça et je sais quel effet ça a fait sur a-ha. Je sais que les gars assument mais ça me rend malade de devoir écouter ça. Cela en dit long sur ce trou perdu qu'on appelle Norvège. Ces gars sont intelligents, talentueux. Mais non, ça ne suffit pas. Les journalistes savent tout mieux que n'importe qui. Ils ont été affables et mesquins à poser des questions bêtes du matin au soir. On ne pouvait rien attendre de mieux dans ce petit pays de merde, où les gens lèchent le cul des autres pour obtenir leur gueule dans le journal local. »

Haagen parut tout à coup fatigué. J'avais dû utiliser des phrases trop longues! Ça arrive des fois quand je me laisse submerger.

Chapitre 21

Le lendemain matin je me réveillai sur le parquet de l'appartement et en conclus que Haagen avait dû m'éjecter du lit. Il était allongé de tout son long dans le lit avec son saxophone.

Tout allait bien, et je saisis l'occasion de m'allonger en mettant mes mains derrière le cou et regardai le plafond pour rassembler ce qui découlait des discussions de la veille.

Toutes ces sornettes, que Haagen avait déballées sur la jeunesse de Waaktaar et Furuholmen et devaient être dues à l'ignorance. Haagen était un homme plutôt instruit, qui pouvait raconter des anecdotes amusantes sur le saxophoniste Charlie Parker, par exemple. Ainsi Parker était un homme très populaire chez les dames de New York en raison de sa puissante langue. Souvent il devait rester chez elles, pour leur montrer comment elle était musclée. Il n'en avait pas forcément envie mais sa réputation le précédait et l'obligeait à répondre aux attentes de ces belles.

Aussitôt que Haagen fut réveillé, je lui ordonnai de s'habiller et le tirai dans la rue, en prétextant vouloir faire une 'promenade matinale' avec lui. Je voulais lui montrer que toute collaboration était impensable tant qu'il maintiendrait sa position de la veille sur a-ha et Waaktaar. Il fallait absolument qu'il en change.

Alors que nous tournions au coin de la rue et que j'aperçus le bus pour Tårnåsen s'engouffrer dans l'allée Bygdøy, je saisis à nouveau Haagen par le bras et l'obligeai à traverser la rue pour rejoindre l'arrêt de bus. Tout à coup je perçus la possibilité qui s'offrait à nous, d'approfondir nos connaissances sur la vie en lotissement à Manglerud.

Nous nous retrouvâmes bientôt assis dans le bus. Haagen était positivement surpris de l'initiative et enjoué d'être de la partie. Il y avait en lui les souvenirs lointains des virées dans l'ouest du pays. Il se penchait constamment en avant et en arrière sur son siège pour regarder par les différentes fenêtres. Il ne voulait rien manquer, même pas la petite seconde d'incertitude sur la direction que va prendre le chauffeur à chaque carrefour. Nous n'avions aucune idée où se trouvait Tårnåsen précisément mais nous étions sûrs que c'était à un jet de pierre de Manglerud. Je décidai d'aller consulter le chauffeur.

« Est-ce que le bus s'arrête à Manglerud? Demandai-je.

« Manglerud ?

« Oui, fis-je.

* Qu'est-ce que vous voulez faire là-bas? » Demanda le chauffeur.

Je lui racontai ce que j'avais en tête. Je racontai tout à propos des lotissements et des rêves qui mûrissaient dans les caves. Et aussi à propos des enfants nostalgiques de la démocratie sociale.

« Les maisons de lotissement à Manglerud ont été surévaluées, expliqua le chauffeur. J'ai habité moi-même à Ryen et suis bien content d'en être parti au bon moment. »

Puis il raconta qu'il avait repris la petite ferme de ses parents à Hadeland et faisait le trajet tous les jours.

« Je suis un homme heureux », conclut-il.

Je pris sa réponse pour un NON mais n'abandonnai pas l'idée pour autant.

« ça fait un long détour?

« Pour Manglerud? Dit-il.

« Oui.

« Beaucoup trop loin. En outre j'ai déjà du retard sur le planning et je dois appuyer sur le champignon. »

Lorsque je revins à ma place, Haagen s'était endormi. Cela me faisait de la peine de le voir ainsi. Je l'avait tiré du lit pour l'emmener à Manglerud et là, nous roulions dans une toute autre direction. Il n'avait même déjeuné.

Près du Parlement une tête familière monta dans le bus. C'était le rédacteur en chef Holm en ballade. Était-il sur un de ses rares reportages? ou avait-il prévu autre chose au programme ? C'est ce que je me demandais en me levant à demi de mon siège.

La réponse découlait d'elle même puisqu'au même instant je vis Holm poser son sac de golf sur un siège et s'asseoir à côté. Ainsi ils avaient l'air tous les deux d'un vieux couple en chemin pour Strömstad.

Je réveillai Haagen tandis que nous approchions de la gare centrale. Cela aurait été dommage qu'il manque cette partie du voyage. Il jeta un coup d'œil autour de lui et demanda si nous étions à Balestrand, ce que je démentis fortement.

A dire vrai j'étais trop préoccupé à apercevoir Manglerud pour prêter la moindre attention à Haagen. Manglerud devait se situer quelque part sur notre gauche. Mais le bus prit bientôt sur la droite et continua son chemin le long de Bunnefjorden.

«Joli», marmonna Haagen en s'assoupissant aussitôt.

Quelques minutes après nous arrivâmes dans un paysage où la végétation affluait de chaque côté de la route et le bus se gara soudain. Holm se leva, regarda dans notre direction et descendit du bus. Il n'y avait aucune maison, aucun trottoir ou chemin de part et d'autre de la route. Et lorsque le bus repartit nous aperçûmes Holm traverser un fourré et se diriger dans la forêt.

'J'ai faim', se plaignit Haagen du fond de son siège.

'Nous mangerons à Tårnåsen', dis-je.

'Tårnåsen? Répliqua Haagen – ne devons-nous pas aller à Manglerud?'

'si'.

Au bout d'une heure il y avait un peu de bâtiments et nous aperçûmes un lotissement de maisons. Cela parut raviver Haagen qui se redressa sur son siège pour mieux voir. Une humeur joyeuse

s'empara de nous deux. Si nous n'étions pas à Manglerud, peut être y avait-il quelque chose de valable à voir à Tårnåsen ?

Le bus s'arrêta et nous en descendîmes plein d'espoir. Après les premiers pas euphoriques, nous restâmes immobiles et regardâmes autour de nous. Tout ce qui avait l'air intéressant était un supermarché avec un tout petit café.

Haagen parut déçu. Mais avec une pointe d'optimisme, il fit une proposition créative.

« faut qu'j'aïlle aux chiottes , fit-il.

«moi aussi ».

Dans le café il n'y avait qu'une vieille dame assise à faire des mots croisés. Sinon il n'y avait personne ni derrière le comptoir, ni dans les toilettes. Haagen s'enferma dans une des toilettes tandis que je me dépêchais dans l'autre et pus ainsi entrer dans le magasin. Le caissier dormait les bras autour de la caisse comme si c'était son oreiller. Le gars aurait tout aussi bien pu s'appeler Herman. Celui qui réussirait à voler la caisse à Tårnåsen sans réveiller le caissier serait vraiment bon !!

Mon regard tomba sur le présentoir de journaux. Le gros titre du Dagbladet était aussi inintéressant que d'habitude. L'auteur de romans policiers n'avait toujours pas récupéré son chat, et les gens de l'édition et du club de lecture n'en dormaient plus les nuits. Lorsque je descendis mon regard sur le Verdens Gang , je crus tout d'abord lire GV mais c'était bien écrit VG. Par contre le titre affichait une horreur : LA MRE DE L'ENFANT RTROUVE !

Je fulminai. N'y avait-il donc personne à la rédaction pour relire les articles ? En fait je m'en fichais.

Mais il y avait peut être quelqu'un qui ne savait pas que j'avais été viré et qui pourrait penser quepage c'est moi HOB0 HIGHBROW qui avait mal fait mon boulot ? Cette pensée me fit mal.

Je sortis du magasin et fis les cent pas devant la porte. Je n'étais pas le moins du monde désolé pour Holm. Il avait dû s'en remettre.

Sur le chemin du retour nous restâmes silencieux plongés dans nos pensées. Même si j'étais un peu déçu, nous en avons au moins appris un peu plus sur la vie de cette partie du monde. Désormais nous pouvions rentrer chez nous et continuer notre vie, sans avoir à penser à Tårnåsen pour le restant de nos jours. Et si un jour on nous posait une question sur Tårnåsen, nous pourrions répondre : Tu as dit Tårnåsen? Nous y sommes allés : c'est le trou du cul du monde.

Chapitre 22

Je ne suis pas, à dire vrai, un écrivain qui aime faire des recherches. J'ai tendance à me concentrer sur des choses que j'ai vécues ou des expériences qui ont croisé mon chemin dans le monde réel. Je ne fais des recherches sur un endroit ou une information sur lequel je veux écrire qu'en absolue nécessité et jamais sans avoir chaussé mes lunettes de soleil foncées et relevé mon col de veste. Il était grand temps, pourtant, de me renseigner sur la fabrication des nichoirs à oiseaux. Là, cela devenait urgent et je devais prendre le taureau par les cornes et compulser la littérature à ce sujet, si je voulais que mon roman avance. Heureusement que j'avais une bibliothèque personnelle bien fournie avec des livres que je n'avais pas encore lus mais que je savais qu'ils me seraient utiles. Parmi eux se trouvaient trois ouvrages sur la construction des nichoirs achetés en solde à la librairie Norli au début des années 80, bien avant que l'idée du roman me vienne à l'esprit. La vie est pleine d'étranges coïncidences.

La question était de savoir si je devais lire les trois ou si je devais choisir celui qui me serait le plus utile. La réponse allait de soi puisque deux des ouvrages avaient été juste publiés pour faire de l'argent. Il y avait trop d'informations pour ce dont j'avais besoin. Le mauvais choix matériel : des solutions en désaccord avec l'environnement. Non, je découvris rapidement lequel de ces livres était le bon. Aucun doute là-dessus.

Je me glissai sous mon duvet et commençai à feuilleter l'ouvrage. Très vite un nouveau monde s'ouvrit à mes yeux avec ses objectifs et ses choix de matériaux, ses espèces et ses différentes grandeurs d'oiseaux ainsi que ses tonnes de références pour vivre dans la forêt et un mode de vie qui m'était totalement étranger. C'était fascinant mais pour être honnête je n'y comprenais rien. Quelle était la différence entre un moineau et une mésange ? Dieu seul le sait !

Je restais au lit un moment essayant de m'approprier le livre. Mais en vain et cela posait un énorme problème puisque mon roman en découlait. Sans les nichoirs l'histoire serait nulle. C'était le fil conducteur de l'histoire et des rêves. J'avais besoin des nichoirs pour ancrer l'action non seulement dans la réalité mais aussi pour maintenir l'imagination!

Je tirai le duvet au dessus de ma tête. J'étais fatigué et contrarié. Au cours des derniers jours j'avais perdu à la fois mes chaussettes préférées et ma collection de disques de a-ha, ainsi qu'une poignée d'autres choses de plus ou moins de valeur. Mais avais-je fait quelque chose pour ça ? Avais-je contacté la police, par exemple, pour déclarer la gravité de la situation? Avais-je fait usage de mes contacts pour d'autres sujets que des commentaires amères et rebutants sur l'état de la littérature moderne? La réponse à ces questions était plutôt déprimante aussi je restai un long moment allongé dans le noir en soupirant.

Puis tout à coup trois gars apparurent au plafond et me tendirent leurs mains. C'étaient Pål, Morten et Magne.

'Ne baisse pas les bras', disait Morten.

'Poursuis ce que tu fais', disait Magne.

'Va à Londres!', conseillait Pål.

Ça, c'étaient des mecs !me dis-je à nouveau inspiré !Si forts ! Si indépendants ! Quelle volonté de fer ! Ils ont parcouru le monde sans se soucier de rester dans ce petit port tranquille qu'est la Norvège avec ses bons petits soldats qui se noient dans leur question morale. Ils ne buvaient pas, ne juraient pas et n'embêtaient pas les vieilles dames. En bref ils ne perdaient pas de temps à des futilités.

Je rejetai le duvet et me sortis du lit, sentant à nouveau mon corps léger, comme si je m'étais libéré et me tenais devant le grand tourbillon de la liberté. Le vent de cette liberté surgissant des grandes hauteurs et redonnant un nouvel élan à mes rêves.

Je ne répondis pas au téléphone lorsqu'il sonna. Je laissais le répondeur faire le travail. Bientôt la voix féminine de Helle emplit la pièce. Elle me rappelait le dîner avec ses parents ce soir. '*Ce sera juste nous quatre*'.

Ne s'était-elle pas mis dans le crâne que je n'avais pas l'intention de participer à ce dîner? Je ne supportais décidément pas ces femmes qui prenaient leurs ex pour des gentils toutous!

NOUS QUATRE ! Que voulait-elle dire ? Quatre avec moi, ou quatre avec son nouveau mec? Pensait-elle que j'étais un de ces loups solitaires et affamés pour prendre soin de moi et me servir la soupe populaire comme elle l'entendait ? Il était hors de question de suivre comme untoutou

Je saisis le combiné et composai son numéro. Cela sonna une fois puis deux. Je raccrochai. Peut être était-ce un sujet trop sérieux pour en parler au téléphone? Ne fallait-il mieux pas dire les choses face à face, avec les bons mots et des gestes explicites ?Si elle ne pouvait pas comprendre mon approche douce alors je lui montrerai la force de mes intentions.

Mais n'avais-je pas une quête importante ce soir ? Ne devais-je pas aller voir Higgins pour lui demander des informations au sujet des nichoirs?

Je décidais que je pouvais faire un saut chez Helle, c'était sur le chemin pour aller chez Higgins, et ainsi clarifier la situation. Je regardai ma garde-robe. Il y avait quinze costumes noirs bien alignés dans la penderie. Mais aucun n'était à moi.

Chapitre 23

Le père de Helle préparait un cocktail. Il avait du citron vert, du jus de fruit, de la vodka et tout ce dont il avait besoin. Il était d'humeur joyeuse. Non seulement il allait être grand père mais en plus il était en partance pour l'Espagne avec sa femme.

'Et si on prenait un petit truc espagnol avant de passer à table, Hobo?' dit-il.

Je regardai la table de la salle à manger. Elle était bien dressée pour quatre. Je n'en doutais pas. Le père du petit allait-il faire son apparition ? Non. Cela allait devenir un moment difficile pour l'hôtesse et ses parents. Et pour moi aussi, car je ne m'attendais pas à ce que les invités soient déjà là.

'Non merci'

'Non ?' fit la mère d'Helle. ' Même si Helle ne boit pas, toi, tu peux !'

'Bien entendu', dis-je.

'Moi j'en prends un' renchérit la mère.

Helle sortit de la cuisine. L'odeur du bœuf bourguignon m'envahit et je réalisai que je n'avais pas manger depuis un bon moment. Je devais faire en sorte de partir vite et de m'arrêter au premier stand de hot-dogs.

'Tu débouches le vin, Hobo?' me lança Helle.

Le vin? Mais bien sûr. Lorsqu'il s'agissait de ce genre de choses, j'étais un pro.. Et puis je pouvais m'acquitter de ce boulot avant de partir, si ce n'est pour Helle, au moins pour la gratitude de ses parents. J'allai de ce pas dans la cuisine et trouvai un tire-bouchon qui ressemblait à celui que j'avais commandé par la poste quand j'étais adolescent. Et hop ! En un tour de main le boulot était fait. Il fallait maintenant que je prenne Helle à part pour lui exprimer ma pensée avant de prendre congé de la famille pour de bon. La vue du père en train de mixer ses cocktails me rappela le nombre de boissons que j'avais bues en leur compagnie. Chaque cocktail se tenait devant mes yeux : White lady, Tom Collins, Cuba libre...Cela n'avait rien de sentimental de ma part. J'avais seulement faim et soif et ces trois cocktails bien posés sur le comptoir... De plus le dernier invité ne s'était pas encore montré.

'Bon allez' dit le père d'Helle.

' Vous croyez vraiment que je dois?'

' Tu n'as jamais refusé un verre auparavant !'

' Grand Dieu, fis-je, je ne dis pas oui à tout'

'Prends celui que tu veux', lança le père.'Ils sont tous forts'

Le père et la mère de Helle étaient au fond des gens agréables. Un peu ennuyeux. Ils parlèrent beaucoup de leur prochaine virée en Espagne, tandis que Helle s'affairait dans la cuisine. Ils étaient tous les deux retraités depuis peu et ils voulaient quitter leur maison pour rejoindre le soleil et

effectuer quelques réparations dans leur maison avant que les tempêtes d'automne ne s'abattent sur le vieux pays.

'Le travail c'est comme jeter de l'huile sur le feu, comme dit Lorca', dis-je

'Tu as dit Mallorca?' lança la mère de Helle.

'Il a dit Lorca' rétorqua le père.

'On le connaît? Fit la mère.

'Pas que je sache', dit le père.

'c'est parce qu'on traîne qu'avec des Norvégiens', expliqua la mère.

'A part quelques artistes pourtant ', fit le père.

'Est-ce que ton *Lorca* est un artiste? ', demanda la mère.

'Lorca était un grand poète espagnol' cria Helle depuis la cuisine.

'Les artistes espagnols ne sont pas mieux que les Norvégiens, ils sont moins cher, c'est tout!' dit le père de Helle.

L'alcool commençait à me monter à la tête. C'est normal. De là, il envahit le reste de mon corps comme de l'eau chaude sortie d'une chaudière qui brûlait en plein automne. Une atmosphère détendue emplît le salon de Helle. Non, il fallait que je me décide à partir!

'Merci pour le verre' dis-je en reposant le verre devant moi sur la table.

'De rien' fit le père d'Helle. 'J'espère que tu ne vois pas d'inconvénient à ce que j'utilise ton mixeur?'

Je ne l'avais pas remarqué jusqu'à maintenant. Il était presque comme tous les autres mixeurs, mais maintenant il me semblait qu'il avait quelque chose de familier.

'J'y vais' lançai-je à Helle qui était dans la cuisine.

'Tu peux leur dire de passer à table ? 'fit-elle.

J' hurlai vers le salon :

'VOUS POUVEZ PASSER A TABLE !'

Helle se retourna et me passa un plat.

'Vas poser ça sur la table', dit-elle.

Une odeur de poubelle règnait devant la porte d'entrée de chez Higgins. Si j'avais été à Grønmo, j'aurais jeté un œil autour de moi pour apercevoir des mouettes. Les vêtements de Higgins gisaient en tas devant la porte et lorsqu'il vînt enfin m'ouvrir, il était en sous-vêtements. Et je ne parlais pas d'un short boxer sympa mais bien d'un slip kangourou de taille italienne des années 70.. .

'J'te dérange ?' fis-je

'Mouais'

Il passa une main sous son slip pour redresser son matériel. Il plia les genoux pour obtenir une meilleure position et lorsqu'il se décida à sortir sa main, il essaya de tirer son slip bien au-dessus de son petit ventre rebondi.

'J'ai besoin d'aide pour faire un nichoir à oiseaux', dis-je.

'Alors t'as trouvé ton homme' fit Higgins en rentrant dans son atelier.

'Les nichoirs se fabriquent avec une planche brute d'environ 12-13 cm de largeur, expliqua Higgins, Utilise la même planche pour le fond, les côtés et le toit.'

Higgins farfouilla dans l'atelier pendant un bon quart d'heure. Dès qu'il trouvait quelque chose susceptible de m'être utile, il le lançait dans ma direction.

'C'est pour quel genre d'oiseau?' me demanda Higgins.

'Aucune importance', fis-je.

'Il y a une grande différence entre le moineau et la mésange' dit-il.

'Ah bon?'

'T'as pas une idée?' continua Higgins.

Tandis que Higgins sciait le matériel, je restais assis sur une boîte en carton et digérait le repas que j'avais pris chez Helle. Je n'avais jamais autant mangé ni autant ri ! Je m'étais senti un peu obligé de les divertir quand je m'étais assis avec eux trois, Helle et ses parents. Je devais tout d'abord rendre hommage à la cuisine. Et c'était aussi de mon devoir de faire acte de présence en lieu et place du nouveau petit ami de Helle. Le mystérieux Monsieur X qui n'avait pas eu l'amabilité de faire son apparition. C'était une situation un peu absurde, bien entendu. La situation devint encore plus drôle lorsque le père de Helle fit retentir une cuillère sur son verre et se leva pour faire un discours. Il parla chaleureusement de mariage, famille et d'amour. J'en ris tellement que je faillis tomber de ma chaise.

'Pour les enfants de l'école primaire c'est un avantage si les bouts sont déjà coupés.' déclara Higgins.

'Tu veux que je te les prédécoupe?'

'Oui, merci', fis-je.

Et nous commençâmes. Higgins donnait les instructions et je faisais de mon mieux pour les suivre. Bien sûr un ou deux clous ont été tordus et au moins une fois le marteau finit sur mon pouce plutôt que sur le clou; pourtant j'étais si enthousiaste et zélé que cela ne me dérangea pas.

'C'est vraiment amusant', fis-je

'Évidemment que c'est amusant' répondit Higgins.

'T'avais déjà construit des nichoirs avant?'

'Jamais', dit Higgins. 'mais nous devrions la teinter et poser le toit. Et le toit doit pouvoir s'ouvrir pour que l'on puisse observer pendant la saison de nidification.'

De retour à mon appartement je déposai le nichoir sur le bureau devant moi et l'observai. Il était solide et bien fait, avec un trou sur le devant de la taille d'un gros pouce. J'en savais plus désormais sur les nichoirs et la vie des oiseaux. Je pouvais continuer à écrire.

Sur le chemin du retour, j'avais décidé que je prendrais une citation du livre *La construction des nichoirs* : serment de bonne conduite comme préface à mon roman. Mais avant tout je mis *Headlines and Deadlines*, et attendis les premiers faussets de Morten Harket. Au même instant je posai mon crayon sur le papier.

Le serment de bonne conduite :

- *N'installe pas plus de nichoirs que tu ne peux en construire*
- *Fixe bien les nichoirs de façon à ce qu'ils ne tombent pas*
- *Ne dérange pas les oiseaux quand ils mangent*
- *Ne mange pas d'œufs ni de poussins*
- *Nettoie la boîte après utilisation.*

Maintenant que j'avais commencé, je me rendis compte qu'il fallait que j'inclus des remerciements au début du roman. Cela paraissait approprié. Jusqu'à un passé proche j'aurais dédié ce roman à HELLE. Mais ce n'était plus le cas aujourd'hui. Les gens pourraient se demander pourquoi le livre lui était dédié alors qu'elle allait avoir un enfant avec un autre homme. Je ne voulais pas semer le doute plus que nécessaire. De plus, la rumeur avait probablement déjà fait le tour de la ville et cela ne m'intéressait pas d'avoir à me justifier devant les journalistes quand le roman serait lancé. Comment pourrais-je rester digne de confiance si j'écrivais A HELLE dans ce livre ? Je serais obligé de vivement démentir être le père de cet enfant. Peut être que Helle était le genre de femmes qui attirait une grande variété d'hommes. Il y en avait un qui était très grand, je me souvenais l'avoir vu sur une photo dans un album. Il était grand mais n'était pas brun et ...oh ! Il collectionnait les serviettes en papier. Il en avait des milliers. Je présume que c'est une des raisons pour laquelle leur relation avait pris fin. Il se préoccupait davantage de ses serviettes que d'elle.

Je devais avouer que le sujet des enfants était venu sur le tapis plus d'une fois lors de ma relation avec Helle. Mais avais-je montré un intérêt à la conversation ? Oui bien sûr. J'avais entendu la bonne vieille horloge biologique retentir. Je l'avais entendu lorsque j'étais allongé dans le lit près d'elle. Elle avait aussi sonné lors d'une promenade dominicale dans le parc et lorsque nous faisions la vaisselle après une spaghetti party. Je voyais la façon dont elle jetait un œil sur les landaus dans le parc et aussi son intérêt débordant pour les affaires de bébé chez Hennes et Mauritz. Mais je restais silencieux et regardais ailleurs.

Je pense qu'un génie ne devrait pas s'encombrer d'enfants de nos jours. Imaginez un peu tout le bazar qu'accompagne un enfant ! Tout ce charivari et ces disputes et tous ces BEAUX – PARENTS qui appelleraient et vous dérangeraient constamment avec des questions futiles pour savoir si l'enfant avait suffisamment de bottes en caoutchouc. Ils appelleraient sûrement à un moment de pleine créativité, peut être quelque chose de vraiment significatif pour l'humanité.

Non, les enfants n'avaient pas de place dans ma vie. Il n'en était pas du tout question. De plus c'était immoral de faire des enfants dans un monde où il n'y a même pas suffisamment de places dans les crèches de jour. J'étais un fervent supporter de l'égalité des droits entre le père et la mère et dans le fait que chacun avait le même droit de ne pas avoir l'enfant toute la journée. J'avais, en fait, de la sympathie pour les femmes.

Cela devait être difficile d'être marié à un homme de talent. Comment cela avait été de vivre avec le grand Léo Tolstoï, par exemple ? Sûrement un cauchemar. Le sort de madame Tolstoï était d'avoir eu une personnalité très dynamique, talentueuse et altruiste. Tolstoï, contrairement à d'autres hommes, était extrêmement loyal; cependant il avait l'appétit sexuel d'un lapin et harcelait quotidiennement son épouse pour son devoir conjugal.

Madame Tolstoï mit au monde douze enfants. Et dès qu'un nouveau né apparaissait, Monsieur Tolstoï remettait ça. Ne pouvait-il pas s'occuper d'une autre façon ? Il aurait pu rallonger Anna Karenine de quelques chapitres supplémentaires, par exemple ! Cela n'alla pas en s'arrangeant car au fil des années Tolstoï décida que lui et sa femme devaient dédier leur vie au plaisir charnel. A t-il réussi ? Pour sûr ! Il y travaillait constamment.

Chapitre 24

Je reconnus une tête familière tandis que je passai devant le Cimetière Occidental. Un homme vêtu de noir se tenait entre deux arbres et jouait du saxophone. Des gens se dirigeaient vers la grande chapelle et du haut de la cheminée du crématorium s'élevait une épaisse fumée visqueuse. Je tournai au coin de la Sørkedalsveien et laissai mon vélo sur le parking.

Haagen paraissait fatigué. Son costume était tâché et son col de chemise tout de travers.

'J'ai oublié ce que j'étais en train de jouer', dit-il.

'Öppna landskap?' Essayai-je.

'Non'

'Lumière et Chaleur?'

'Peut être' fit-il. 'Ou bien Capitaine Bill Noir?'

Là je ne pouvais pas lui être d'un grand secours. Il était seul. Tout comme on l'était quand tout foutait le camp. Mais je pouvais toujours essayer de lui donner une petite tape mentale sur l'épaule! Cela ne coûtait rien.

'Comment ça va sinon?' demandai-je.

'Je veux la clé'

'Qui ne la veut pas?' fis-je.

'J'ai bien repensé à notre escapade' dit-il.

'Quoi en bus?'

'Cela m'a dérangé' avoua Haagen.

'Comment diable est-ce que Tårnhåsen peut te déranger?'

'Y avait rien là-bas' fit-il.

Ainsi Haagen se laissait-il déranger par un tour en bus à Tårnhåsen? Grand dieu, pensai-je. De toutes les choses qui auraient pu l'importuner: Une crise d'hémorroïdes; un embout de saxo gelé...non, il avait choisi Tårnhåsen!

Un homme sortit du crématorium et nous fit signe.

'Öppna landskap' suggérai-je.

Soudain Haagen me prit par le col et me secoua:

'Il est grand temps que j'aie la clé', dit-il.

Personne ne vint ouvrir lorsque je sonnai chez Madame Høilund. Je ne pouvais pas la voir par la porte d'entrée mais je pouvais voir qu'il y avait cinq bouteilles de vin rouge prêtes à ouvrir dans la cuisine. Je me penchai pour mieux voir. Fort heureusement il s'agissait de bibine du sud de l'Ukraine, dont les bouchons n'étaient pas difficiles à retirer.

Madame Høilund était allongée sur une carpeite dans le salon. Je l'aperçus par la fenêtre entre deux cactus. Que pouvait-elle donc bien faire dans cette position? Elle essayait peut être de retenir sa respiration à la poursuite de la vie éternelle dans le livre Guinness des records? Je ne savais pas. Les vieilles dames et les voitures restaient des mystères pour moi.

Je m'assis sur les marches et attendis un peu. J'avais une bonne vue sur la colline et je regardais si je ne pouvais pas apercevoir Pål et Lauren. Mais tout ce que je voyais étaient des moineaux et des roitelets sautiller. Pål et Lauren étaient sûrement retournés à New York depuis des lustres. De retour dans la grosse pomme et ses gratte-ciels.

Après avoir pédalé pendant quelques minutes j'arrivai à Vinderen, un petit centre ville avec une poignée de magasins, des points de restauration et même un accès au métro. Un supermarché ICA attira mon attention, ainsi qu'un magasin de meubles ROOM dans lequel je nourrissais l'espoir de trouver un nouveau canapé.

Je devais admettre que certains meubles n'étaient pas mal mais tout de même largement plus cher qu'à IKEA. Et un mauvais canapé était le pire ennemi des génies, en seconde place après les enfants? C'est dans le canapé que mûrissait l'inspiration.

'Je peux vous aider?', demanda une femme au fort accent suédois.

'Un verre d'eau, s'il vous plaît.'

'Vous ne vous sentez pas bien?' s'enquit-elle.

'Non, mais je viens d'achever ma nouvelle table à la maison', dis-je.

Je lui racontai comment j'avais pu fabriquer ma table de salon avec mes caisses de poésie classique.

'Je lis essentiellement des romans policiers', dit-elle.

'Des policiers?'

J'observai cette femme plus attentivement. Elle avait ces cheveux blonds typiquement suédois qui étaient le résultat probable d'une bonne dose d'eau oxygénée ou d'un quelconque autre produit chimique. Ou alors c'était le résultat de la pollution qui régnait sur Stockholm et dans les autres grandes villes du pays voisin, pensai-je, en me penchant pour essayer de voir la couleur de ses racines. Elles étaient aussi blondes que les cheveux d'un ange. Aussi était-ce une dame qui prenait bien soin de son apparence.

'Dans cette catégorie, je préfère mon roman *La lettre*, dis-je. Qui a été une fois rapportée à la police.'

'Alors vous êtes écrivain?' demanda t-elle.

'Oui'.

Maintenant c'est elle qui me passait en revue. Et j'aimais bien la façon qu'elle avait de me regarder, avec un certain intérêt et c'était comme si, elle s'était relevée et avait redressé sa poitrine. Oui, c'était bien ça! Ce n'était sûrement pas très amusant pour elle de passer sa journée parmi des

meubles inertes. Aussi quand un écrivain de génie passait le seuil de la porte, cela mettait un peu de piquant.

Je pouvais presque toucher sa poitrine tout près de moi, quand je me rendis compte que j'avais la gorge sèche. Je fis comprendre à la dame que notre conversation était terminée et me dirigeai en toussant vers le café le plus proche.

'Un verre d'eau ', dis-je.

'Et c'est tout?' demanda la femme derrière le comptoir.

'Oui, c'est tout', répondis-je. 'Ah et puis aussi un cappuccino'

'Petit ou grand?'

Après avoir payé je m'assis à une table et constatai que cela commençait à me revenir cher. Je ne pouvais pas juste sortir faire le fanfaron et balancer de l'argent par les fenêtres ainsi. Ou alors il fallait que je travaille plus pour Herman. Je remuai mon café et jetai un œil autour de moi.

C'était indubitablement le lieu de rencontre des mamans du quartier ainsi que des femmes plus raffinées. Il y avait tout un tas de poussettes à l'entrée et les conversations allaient bon train autour des tasses de café et des ciabattas. A la table à côté de moi, se trouvait même un homme avec un landau. Il était assis et écrivait une liste de courses dans un épais petit carnet.

S'il vous plait, pas de tétée aux seins dans l'établissement par respect pour les clients. Voici ce qu'on pouvait lire sur une pancarte.

Pas de problème pour papa, pensai-je en considérant mon voisin de table. A vrai dire cela ne s'appliquait pas à ce type mais j'en étais moins sûr en ce qui concernait ces pères qui mettaient leur carrière entre parenthèses et prenaient un congé parental pendant que madame faisait des infidélités avec les collègues au boulot.

Le petit commença à pleurer. L'homme se retourna et prit le bébé dans ses bras. Le bébé s'arrêta de pleurer et parut vouloir se pelotonner sur la poitrine de son père. C'était, à mon goût, une scène trop intime dans un lieu public!

L'homme continua sa liste de courses tandis que l'enfant se contentait de sucer le pull de son père. N'avais-je déjà pas vu ce type auparavant? S'il avait eu une barbe, il ressemblait à un des collègues de Helle.

Ou alors était-ce ce type que j'avais croisé dans la rue la semaine dernière? L'homme qui avait atteint la gloire du hit parade américain avec son titre 'Take On me'?

J'étais sidéré. C'était Monsieur Pål Waaktaar en personne. Cette fois en pull et avec un bébé. Il était assis là par une belle matinée en train d'écrire les paroles de l'album du come back.

C'était vraiment incroyable! Père et aussi pop star! Il pouvait tout faire en même temps! J'avais déjà des problèmes pour passer l'aspirateur et payer les factures. Il en était de même pour dormir et me préparer mon déjeuner. Mais, lui, il était assis là tranquillement à composer un nouveau hit avec le

petit Augie sur les genoux. C'était comme si quelque chose de grand et de banal à la fois était juxtaposé là juste devant mes yeux!

Je regardais ses mains tandis qu'il écrivait. De là où j'étais je ne pouvais pas lire, mais je sentais que les mots coulaient facilement formant les phrases qui lui passaient par la tête.

Même si cela paraissait facile à distance, je me doutais que ce ne devait pas être aussi facile d'écrire sur sa misère. Et là, je réalisais tout à coup la contradiction frappante entre la légèreté de la musique de Waaktaar et le contenu de ses textes. Certaines de ses paroles étaient presque suicidaires, et pourtant elles se réduisaient à un simple fredonnement. C'était ce qui était génial chez Waaktaar, pensai-je. C'est pour ça que je le respectais si fort. Il était capable de capturer notre faiblesse humaine et de l'envelopper dans une mélodie facile à retenir.

Combien de fois dans ma vie avais-je évité la dépression ou le chagrin en me perdant dans le plaisir de quelque chose d'insensé? Comme la musique pop ou les vanes stupides? Ou bien encore ces jeux télé débiles avec les stars de l'année en invités?

Après une dizaine de minutes Waaktaar prit l'enfant, le remit dans son landau puis se leva. C'était le moment de partir. Il était temps de rentrer au studio à la maison pour enregistrer une démo de la nouvelle chanson qu'il était en train d'écrire. Et l'enfant? Endormi en chemin ou alors Waaktaar lui avait appris la basse avec la fameuse méthode Dissimilis, des cordes de couleur pour jouer plus facilement, pour créer plus facilement la musique qui te passe par la tête?

J'attendis quelques minutes avant de me lever et suivis Waaktaar. Il devait être pressé car lorsque je sortis, il n'était nulle part. Je souris, je me reconnaissais en lui. Lorsqu'il fallait créer quelque chose, il fallait le créer A L'INSTANT! Sinon à quoi ça servait? J'avais pleinement conscience de la pression intense qu'un artiste pouvait ressentir. Il y avait des choses qui devaient SORTIR. Si on autorise les choses à mûrir trop longtemps, alors ça pouvait déraiser. Il y avait de multiples exemples de ce type dans l'histoire. Certains abusaient de l'alcool ou de drogues, d'autres battaient leur femme ou décidaient de découper leur corps en morceaux et d'envoyer leurs membres par la poste à quelqu'âme inconsciente.

Je poussai le vélo et regardai autour de moi. Pas de Waaktaar en vue. Seulement quelques femmes sortant de leur villa aisée pour aller faire leurs courses. Sur la banquette arrière de leurs voitures des sièges d'enfants vides. Les petits étaient sûrement à la crèche Tomm Murstad en haut de la rue en pleine discussion avec d'autres enfants. Là où il y avait du sable autour de chaque aire de jeu, ainsi que des casques et des protèges-genoux pour chaque activité extérieure.

Je décidai de faire mes courses chez ICA au coin de la rue et y rentra en trombe. Je voulais acheter un paquet de pains au lait que je pourrais manger tout en roulant vers la ville. On pouvait bien se contenter de pains au lait et dans ces pains au lait il pouvait bien y avoir des raisins secs.

Ce supermarché changeait sensiblement de ma boutique habituelle, Hermans Hjørne, qui n'était pas seulement le lieu où j'achetais principalement toute ma nourriture mais aussi actuellement mon employeur. Ce magasin était bien plus grand et plutôt impersonnel. Je réussis vaillamment à m'emparer du dernier paquet de pains au lait aux raisins devant une femme à l'aspect imposant. Je pressai le paquet sur ma poitrine et me dirigeai vers la caisse. En chemin je passai par le rayon des couches. C'était un univers que je ne connaissais pas. Il y avait plusieurs marques et différentes tailles et tout s'emmêlait pour un inexpérimenté dans mon genre.

Un landau me barrait le chemin de la caisse. Je sentis une vague de claustrophobie m'emparer et essayai de me sortir de là.

Au passage je jetai un œil dans le landau. N'était-ce pas Augie qui était là, couché à me regarder avec ses grands yeux? Il n'avait probablement jamais vu quelque chose comme moi auparavant: un vieil oncle court sur pattes avec des bouclettes.

Cela ne parut pas affoler Augie le moins du monde. Il me souriait, aussi, je levai la main et lui fis un petit signe. Pål se tenait un peu loin dans le rayon à farfouiller parmi les paquets de couches.

La pensée me traversa d'aller le voir pour lui dire combien sa musique me donnait force et inspiration au cours de mon travail. Ne devais-je pas lui témoigner ma gratitude d'une façon ou d'une autre?

Chapitre 25

Le Poesiexpress était garé devant chez Herman, lorsque je rentraï à vélo. Herman et Higgins chargeaient dans le camion un paquet de cartons aplatis, dont le bruit retentit dans toute la benne lorsqu'ils le laissèrent tomber.

Vous faites quoi là? Demandai-je.

on décore, répondit Higgins.

Avec du carton?

Je dois essayer le compacteur d'Herman, fit Higgins.

Félicitations, dis-je.

Emprunter le compacteur d'Herman avait toujours été un rêve pour Higgins. J'étais bien content qu'il le réalise enfin.

J'aperçus aussi Au delà du pire à l'arrière du camion et sur les flancs de la benne il y avait des affiches du spectacle à venir au Quatre poules. L'image représentait une esquisse d'Au delà du pire avec une bordure de saxophones et de livres.

Higgins expliqua avec enthousiasme que les balles de cartons feraient de bons sièges en coulisses, au fond du local à poubelles, de même que de bonnes étagères pour l'expo ambulante. Tout ce qui restait à faire c'était d'assembler la petite scène simplement en la levant. Et ainsi *le Poesiexpress* était prêt pour le départ.

-Cela se fera au Trynet ou au Tryvann Stadion, dit Higgins, satisfait.

J'étais impressionné. Je ne trouvai pas les mots. Étant donné que je voulais garder mes distances avec le projet, je me contentai de donner une petite tape amicale sur l'épaule d'Higgins en souriant. Herman pour une raison quelconque, n'était pas aussi enjoué qu'Higgins vis à vis du projet. Peut être qu'Higgins avait dévasté le compacteur ou bien peut être que les affaires avaient fortement chuté au cours de la journée.

- Ça va pas ? Demandai-je.

- T'es parti pendant quatre heures, fit Herman.

J'avais juste fait un tour dans les beaux quartiers de l'ouest de la ville! Pris un café et étais entré dans un magasin ! Mince ! Comme le temps filait à la vitesse d' un moineau le vent en poupe!

- J'pensais qu't'étais mort! Hurla Herman.

- Mort ? Fis-je.

La mort n'était pas à proprement parlé quelque chose que je prenais beaucoup en considération.

Même si j'en ferai l'expérience un jour, le moment n'était pas encore venu d'y réfléchir.

-T'étais où ? demanda Herman.

- Tu sais bien où j'étais ! Lançai-je, chez ta tante, chargé d'un chou et d'eau gazeuse !

Jamais aucun livreur n'est resté plus que nécessaire chez tante Hulda, dit Herman.

Que savait-il du nécessaire ? Me demandai-je. De plus je n'appréciais pas son ton ! S'il croyait qu'il pouvait tout savoir de moi sous prétexte que je lui concédais un peu de mon temps malgré ma surcharge de travail ? On appelait ça de l'exploitation de la pire sorte ! Et je n'avais pas l'intention de lui raconter mes rencontres privées avec Pål Waaktaar ou avec toute autre célébrité qui pouvait faire partie de ma vie. En outre, il n'y avait pas grand chose à dire. L'oiseau s'était envolé avant que je ne puisse le saisir.

Mais Herman se faisait juste du souci pour sa tante Hulda, c'était évident ! C'est parce qu'elle n'avait pas répondu au téléphone.

-Comment était-elle quand t'étais là-bas ? Demanda t-il ?

- Ben , un peu passive, peut être, fis-je.

- Comment ça ?

- Oublie le côté passif ! fis-je, irritée convient mieux!

- Mais d'habitude elle est contente qu'on lui ouvre ses bouteilles de vin, dit Herman.

- C'est ce que je pensais aussi, dis-je. Mais elle n'a pas voulu ouvrir la porte quand j'ai frappé.

- Vraiment ? Fit Herman.

- Lorsque j'ai jeté un oeil par la fenêtre du salon je l'ai vue sur le sol, expliquai-je. Elle avait l'air d'essayer de se cacher. Il m'a semblé qu'elle voulait que je pense qu'elle n'était pas chez elle. Alors j'ai tout déposé sur le seuil et je suis parti.

Herman fronça le sourcil et parut soucieux. Il me confia que sa tante Hulda répondait toujours au téléphone, même s'il y avait d'autres problèmes.

-Elle peut être têtue parfois, avoua t-il.

- Puérile, même ! Dis-je.

- Une année je n'ai même pas eu de cadeau à Noël ! Dit- Herman.

- Mais c'est honteux, ça !

- Nous sommes restés assis là, tout le réveillon à nous regarder en chien de faïence sans nous dire un mot, expliqua Herman.

-Et tu l'appelles ta tante ? ! M'exclamai-je.

- Elle a bon cœur ! Conclut-il.

e croisai Helle sur le chemin de l'appartement. Elle se tenait devant la vitrine de l'agence immobilière Hult et Hansen. Si elle ne m'avait pas vu, j'aurais filé tout droit. Si on veut conquérir le monde on n'a pas le temps de discuter à tous les coins de rue.

-Et si on allait prendre un café au Quatre poules ? Proposa t-elle.

Elle avait du temps libre et n'avait rien de mieux à faire que de siroter un café !

-Je trouve que vous les Norvégiens avez cette ridicule habitude de boire du café tout le temps, fis-je.

- Vous, les Norvégiens ?!

- Oui

- Mais tu es aussi Norvégien que moi ! S'exclama t-elle.

- J'appartiens au monde, dis-je.

Je me mis à le regretter dès que je m'assis à la table habituelle au Quatre poules. J'avais décidé d'accepter la proposition d'Helle. Juste par curiosité pour voir jusqu'où elle avait l'intention de jouer son petit jeu. J'étais prêt à lui dire ses quatre vérités et à lui faire un bras d'honneur. Mais je sentis la nausée monter d'être assis là à écouter son discours creux sur l'amitié basée sur un amour platonique. Ça me révoltait.

Je n'étais pas retourné au Quatre poules depuis l'incident avec Hagbart et pendant que Helle allait commander les cafés à Hjort, mon regard glissa vers le sol pour voir s'il restait du sang. Il n'y avait rien à voir, juste une petite goutte de sang d'un saignement de nez ou autre, pas plus grande qu'une pièce de 50 centimes. Je me sentis comme trahi.

Hjort me fit un clin d'œil depuis le comptoir. S'il croyait pouvoir arranger la situation avec une bière de Monrovia, il se gourait. Sa bière il pouvait se la mettre où je pense!

Helle revint avec deux grands cappuccinos. Elle s'assit sur la chaise plus lentement que d'habitude, et j'eus mauvaise conscience parce que je n'avais pas été très galant et l'avais laissé faire tout le boulot. Elle était tout de même enceinte même si l'enfant n'était pas de moi.

Non, putain, me dis-je. J'étais un artiste créatif qui avait besoin de tranquillité de temps en temps.

N'étais-je pas en train d'empiéter sur mes précieuses heures d'étude

consacrées à la construction des nichoirs de mon GRAND ROMAN pour écouter ce que mon ex avait sur le cœur ?

-Dois-je vraiment boire la tasse toute entière ? Fis-je. Si oui, je ne pourrai plus manger après !

- Un sou épargné est un sou gagné ! Rétorqua Helle.

Hm, Hm, ainsi elle était d'humeur légère? Comme s'il y avait quelque chose de marrant dans la situation? N'avait-elle pas pensé, par exemple, qu'il était dangereux d'avoir un enfant à son âge?

L'enfant pouvait très bien choper un bec de lièvre. Nan, je ne plaisante pas! Et on ne pouvait pas faire ce que ce que cette pauvre Inger avait fait dans L'Eveil de la Glèbe de Knut Hamsun, et abandonner son enfant dans la forêt parce qu'il n'était pas vraiment comme on l'avait souhaité. Le châtimeur tombe tôt ou tard. Hamsun l'avait démontré de façon frappante.

Je pensai à l'affaire Hubbing. Il n'y avait rien dans les journaux mentionnant un bec de lièvre chez l'enfant. Un enfant avait été retrouvé dans les feuilles. Qui avait bien pu enterrer le corps là?

Je bus un peu de café. Je devais m'y mettre si je voulais caresser l'espoir de finir avant que Hjort n'éteigne les lumières.

-Tu ne m'aimes plus, demanda Helle.

«NE M'AIMES PLUS?» Ah ah! Dis ce que tu as sur le cœur! Je la regardai par dessus la tasse. A quel jeu jouait-elle? Je devais être sur le qui-vive, jouer le bluff et voir quelles cartes elle allait abattre. Sinon c'était les ennuis assurés!

-Est-ce que ça a de l'importance de toute façon? Dis-je.

- Qu'en penses-tu? répondit Helle en se tapotant le ventre.

J'avais déjà eu à faire avec des femmes cyniques, mais là, ça dépassait l'entendement! N'était-elle pas là, assise, à essayer d'assurer ses arrières au cas où les autres pères potentiels lui feraient faux-bond?

Comme si j'étais en quelque sorte le père de la petite graine qui grandissait en elle? Moi, qui avais du mal à me souvenir de la dernière fois où nous avons couché ensemble. Nos dernières relations sexuelles devaient bien remontées à cinq ou six ans.

-J'ai été viré, dis-je.

- Je sais.

- Ah bon?

- Ils me l'ont dit quand j'ai essayé de t'appeler au journal, expliqua t-elle.

Alors comme ça, ils ont craché le morceau, ces maudits bonimenteurs ! Pas étonnant que les journaux sont des nids à ragots, mais ils auraient pu tenir leur langue au lieu de donner des infos perso à de parfaits étrangers.

-La cuisine va être sympa ? Demandai-je.

- N'est-ce pas ? Dit Helle de façon légère.

- Me demande pas.

Helle me regarda d'un air désespéré et but une gorgée de café. Je regrettai le ton que j'avais employé.

-Et toi , comment ça va ? Demandai-je avec plus de sentiments dans ma voix. J'avais parlé comme si je m'adressais à un enfant qui venait de s'écorcher le genou et que je n'avais pas de pansement à lui mettre dessus.

Helle secoua la tête et se leva.

-je dois retourner à l'école, fit-elle.

Chapitre 26

Qu'est-ce qui s'est passé ? Demanda Hjort.

Il s'était approché pour nettoyer la table et récupérer le tout dernier ragot pendant qu'il était encore chaud.

Aucune idée , fis-je.

Les femmes sont vraiment impossibles à comprendre parfois, dit Hjort.

Ouais, c'est sûr

On fait de notre mieux mais c'est jamais assez.

Nan

Nan.

C'était un sentiment incroyable d'être enfin compris ! C'était si agréable que j'allai au comptoir et commandai une bière de Monrovia pour montrer ma gratitude. Hjort me la servit comme d'habitude avec une paille et une assiette de petits biscuits. Et juste pour couronner le tout, il passa la chanson de a-ha de circonstance : 'Touchy'

Oh i'm TOUCHY, TOUCHY* (*susceptible) I am, aboya Hjort de la cuisine en passant sa tête par la porte ne me faisant un clin d'oeil.

la bière est OK ?

Les biscuits sont meilleurs, dis-je.

Je restai assis à sucer ma paille en écoutant la musique. Susceptible ? Et le revoilà ce petit truc tactile chez a-ha. Mais cette fois tout était chamboulé dans ma tête. L'auteur invitait à le prendre à long terme

Mais cela s'avérait ne pas être si facile. Il était extrêmement sensible et susceptible. Maintenant on ressent vraiment la douleur d'être touché. Toucher peut avoir tant de sens. Parfois cela gratte ou pique; cela peut aussi être une plaie purulente pour amener les gens à rester auprès de soi.

Penser à Helle faisait mal. Peut être l'avais-je jugée trop sévèrement? Elle avait vraiment tout foiré, la pauvre! Seule avec un mioche et un avenir incertain devant elle. Elle ne savait probablement pas qui était le père. En quête et incertaine, elle avait simplement confondu sexe et amour, prenant une passade comme substitut à la vraie chaleur et la sécurité.

Je me dis que je ne pouvais être plus compréhensif. Même si j'étais dans mon bon droit, je n'avais pas besoin de le balancer à la figure de tout le monde, tout le temps. Surtout pas à une femme en détresse.

-Une autre bière ? Me demanda Hjort.

Il était réapparu pour ramasser la bouteille vide et essayait de presser la dernière goutte du citron.

non merci, dis-je en prenant congé. Ma gratitude ne durait pas éternellement et, de plus, j'avais des choses plus importantes à faire. J'allais à l'encontre de tous mes principes et décidais de faire un compromis : j'allais faire quelque chose de sympa pour Helle.

Je restai un moment sur le trottoir à réfléchir. Que devais-je faire ? Acheter des fleurs? Je m'étais laissé entendre que cela réconfortait souvent les femmes. Surtout les roses rouges. Elles sont à la fois romantiques et serviables. Le souci c'est que les roses pouvaient envoyer le mauvais signal qui allait à l'inverse de mes intentions. Je voulais juste montrer à Helle que je la respectais. J'ai souvent lu que le type, la couleur et le nombre de fleurs avaient une certaine connotation et la dernière chose que je voulais, c'était de me retrouver emmêlé dans la complexe toile de l'amour.

Non, je décidai qu'il serait mieux de trouver quelque chose de plus utile, pensai-je et optai pour la librairie. Helle avait besoin de quelque chose qui pouvait l'aider dans sa difficile maternité, et quel meilleur cadeau que celui des mots !

Pardon ? Dit la vendeuse en levant les yeux du livre de poche qu'elle cachait sous le comptoir. Je ne pouvais pas voir ce que c'était, mais vue la taille, je soupçonnai que cela pouvait être le livre de Huber Humpelfinger Zones érogènes au Moyen Âge, livre qui me poursuivait.

Le dictionnaire norvégien en Riksmål.

Elle disparut et je restai là, à attendre en me demandant s'il était possible de vivre sans faire de compromis. Partout d'est en ouest les grands hommes ne sont pas forcément connus pour leurs compromis. C'est plutôt du genre : « t'es avec moi ou contre moi ! ». Noir ou blanc. Il y avait cependant des exceptions. Un très bon exemple est ce qu'a-ha a vécu pendant la production du morceau The Blue Sky de l'album Hunting High and Low. Dans ses paroles, Pål Waaktaar avait décrit un jeune protagoniste (devinez qui ?) qui est assis dans un café et se sent un peu rejeté (comme c'est souvent le cas dans le monde de Waaktaar). Jeune et confus, il se confronte à la vie avec toutes ses difficultés et mystères. Il y a ce vers particulier qui attire notre attention : « I'm dying to be different in the coffee shop » (je meurs d'envie d'être différent dans ce café).

Le désir d'être différent? Désir d'être vu ? Par l'Autre ? Par elle? Par lui? Par son père ? Par sa mère ? Il se pisse presque dessus à force de vouloir être vu. Dans un café. Être différent. Se distinguer pour le regard de l'Autre.

Il est amusant de savoir que ce vers a été changé pendant l'enregistrement à Londres. A l'origine Morten chantait : « I'm dying for sigarette in a coffee shop » (je meurs d'envie d'une cigarette dans un café). Cela pouvait permettre au narrateur d'entrer en contact avec son entourage dans la mesure où il pouvait essayer de réclamer une cigarette à la table d'à-côté (chose qu'il n'aurait pas osé faire par pure timidité et jeunesse). Le producteur voulait cependant faire disparaître la cigarette. C'était un fumier de lâche qui avait la trouille des militants anti-tabac américains. C'est ainsi que le mot «

différent » a été introduit dans la phrase, donnant à la chanson une autre dimension de solitude. Le je veut être vu mais se tient à distance de son entourage. Il veut aussi être quelqu'un d'autre ou, peut être, être vu comme il est vraiment et être aimé. Cette pensée me fit frissonner.

La jeune femme revînt avec trois livres. C'étaient les éditions de 1918 et 1920 ainsi qu'une édition plus récente avec la couverture en plastique et plusieurs pages blanches à la fin pour prendre des notes. C'est là qu'Helle pouvait noter les mots qui lui viendraient à l'esprit et j'envoyai un regard sceptique à la vendeuse.

Je ne lui faisais pas du tout confiance. Elle avait l'air prête à piquer un sprint avec les livres pour les garder pour elle seule. Je vérifiai rapidement la partie des X dans les livres et remarquai qu'ils contenaient tous les mots *Xantippe* (mégère ou le nom de la femme de Socrate) et *Xeroform* (nom d'un antiseptique). Je savais reconnaître le vrai du faux.

- celui-là me paraît bien, dis-je.

J'vous l'emballe? Fit la vendeuse.

Un moment ! Fis-je, vous ne l'avez pas en format poche ?

Elle me regarda interloquée.

Il faut garder à l'esprit que c'est le genre de livres qui va être utilisé par une femme enceinte, dis-je.

C'est un peu comme si on soulevait une enclume quand on est enceinte jusqu'au cou, non?

Visiblement la jeune femme n'avait pas pris cela en considération. Elle hocha la tête en guise d'excuse.

-C'est le seul que nous avons, dit-elle.

Bon alors, emballez-le, dis-je.

Chapitre 27

Helle se tenait devant la salle de classe au bout du couloir et discutait avec le même garçon que l'autre jour. Je ressentis le même écœurement que la dernière fois, comme si j'avais mangé quelque chose d'avarié. Ils étaient plongés dans leur conversation. Avant de se séparer, Helle serra tendrement le bras du jeune homme. Puis elle disparut dans la classe pour partager son hérésie de la vie et de la poésie d'Olaf Bull avec encore plus de jeunes innocents. Son geste m'avait déstabilisé. J'avais bien entendu parlé de cet élan de désir chez les femmes enceintes et de l'effet qu'elles avaient sur les hommes, mais ce que je venais de voir était pure perversion. C'était du même acabit qu'abandonner son nouveau né dans la forêt.

Cela ne m'étonnerait qu'à moitié que le garnement soit en fait le vrai père de son enfant. Cependant en même temps il était comme une mouche autour d'un pot de miel. Bien entendu le miel aura perdu de sa saveur une fois l'enfant né. Helle réalisera alors que les hommes, vieux ou jeunes, auront d'autres choses à faire que de la servir. Elle finira toute seule.

Le garçon s'approcha de moi.

- Tu cherches Helle? Dit-il à mon encontre.

- Comment ça ? Dis-je.

- Elle a anglais maintenant, dit-il.

Il s'arrêta devant moi et me sourit.

-Salut Hobo, dit-il.

-Salut, fis-je.

C'était mieux de la jouer amicale au départ. Si je voulais lui donner bonne impression, je devais le faire maintenant. Et après je pourrai l'emmener dehors à l'étang du parc du château. Là je pourrai le tabasser à grands coups de dictionnaire et le balancerai à l'eau. Je me rendrai un grand service ainsi qu'à l'humanité toute entière. Bien sûr cela signifierait que je n'aurai plus aucune chance de me rabibochoer avec Helle et mon cadeau serait gâché. Mais quelle satisfaction en soi !

-Il fait un peu chaud pour porter un bonnet toute l'année ? Demandai-je.

-Nan, du tout, fit le garçon.

-Quand j'étais jeune on portait des bonnets que les mois en 'r', dis-je.

-Ah ouais? Me fit le garçon en ricanant.

Il y avait quelque chose de familier chez lui. Ce sourire me rappelait quelqu'un. Et puis cela me revint ! C'était Harald, le neveu d'Helle !

-Bien sûr septembre était en option, ajoutai-je.

-j'comprends, dit Harald.

-Mets ça sur les étagères pendant mon absence, dit Herman en désignant une pile de paquets plastiques qui étaient sur le sol.

-C'est quoi? Demandai-je.

-Des couches, dit Herman.

Des couches! Ça y est, je voyais! Toutes sortes de couches de toutes les tailles ! Tout comme celles que Pål Waaktaar avait achetées à ICA à Vinderen. Pas étonnant que cela prenne un peu de temps. Il y avait là plus de choix que de villes en Belgique. Pour commencer il y avait des lots de marques différentes et chaque marque avait un tas de variétés différentes : pour garçons, pour filles, pour unisexes ! Pour ceux qui avaient un doute !

- C'était pas comme ça de mon temps, dis-je. On utilisait des langes.

- J'en doute! Dit Herman. Il regarda par la fenêtre. Higgins devait le déposer chez sa tante Hulda pour voir comment elle allait. Je devais garder le magasin en son absence.

- c'est un fait, dis-je. Tout Drammen utilisait des langes avant 1960.

- Les couches jetables datent de 1955, rétorqua Herman

- Pourquoi les filles et les garçons ont des couches différentes? Demandai-je.

- Ils disent que c'est parce que les formes sont différentes chez les garçons et chez les filles, répondit Herman.

- Et ça marche . Demandai-je.

- Oui ça marche ! Répondit Herman.

Tout ce qu'il restait à faire c'était donner une rapide instruction sur comment vérifier la température sur le réfrigérateur et l'étal surgelé avant qu'il puisse partir et s'en aller aussi longtemps qu'il le désirait. Je devais faire attention au magasin comme si c'était mon propre roman.

-Il y a quelques règles manuelles à respecter dans ce métier, expliqua Herman une fois que nous étions derrière l'étal surgelé. - Passe ta main là-dedans.

Je fis ce qu'il dit.

-Comment c'est ? Demanda t-il?

- C'est froid, fis-je.

- Froid comment ?

- Très, très froid.

- C'est exactement comme ça doit l'être.

Puis ce fut le tour du comptoir frais.

-Comment c'est, là ? Demanda Herman.

-C'est frais.

-Frais comment ?

-Assez frais, fis-je.

-Sois plus précis, dit Herman.

-C'est comme un soir d'automne en Septembre quand t'es assis sur un rocher à regarder le soleil se coucher à l'horizon et le froid t'envahit par le sol.

Herman fut de retour après la fermeture, il avait l'air un peu triste. Il avait de mauvaises nouvelles. Il avait trouvé tante Hulda morte avec une bouteille de vin rouge dans la main et du chou dans la bouche. En fond sonore il y avait la radio française.

-Je n'ai aucune idée depuis combien de temps ça tournait, expliqua Herman, Mais je l'ai coupé immédiatement.

Je suggérai un acte de mémoire spontané sur place avec une bière et du chou cru que nous mangeâmes avec un peu de mayonnaise en souvenir de la désormais feue tante d'Herman.

Herman resta le plus souvent silencieux à part deux ou trois anecdotes au sujet de sa tante et de la seconde guerre mondiale qui étaient aussi exotiques que les rapports d'un anthropologue qui travaille avec les indigènes de Java. Puis il me raconta la fois où il avait eu de nouveaux lacets pour ses chaussures de scout et pourtant ce n'était ni son anniversaire ou une quelconque occasion.

Je restais assis à l'écouter avec intérêt.

Chapitre 28

Il n'y avait qu'une seule lampe dans l'appartement d'Helles, mais elle ne fonctionnait pas lorsque j'ai sonné à la porte. J'avais un cadeau à lui donner avant qu'elle ne disparaisse dans les airs.

Qu'est-ce qu'une femme enceinte seule fait à cette heure de la journée ? Elle n'est probablement pas seule. Peut-être que son amoureux est réapparu et l'a emmené au théâtre ou au cinéma en récompense pour ne pas s'être montré au dîner avec ses parents. Il avait peut-être mauvaise conscience.

Je suis resté et j'ai attendu un peu sur le trottoir. Bientôt, le fils du voisin est apparu et me fit un hochement de tête. Il me salua comme s'il me connaissait d'on ne sait où, il m'a probablement reconnu sur la publicité de *La lettre* que mon éditeur avait pris soin de publier. Je me trouve plutôt bien dessus, enfin, de mon point de vue bien entendu.

Le cadeau ne rentrait pas dans la boîte aux lettres d'Helle. Quant à celle sur sa porte, c'était encore pire. Je me suis demandé si je n'allais pas déchirer le livre en deux, à la lettre K, par exemple pour KABYLE (qui désigne un membre du peuple Berbère originaire du nord de l'Algérie ainsi que leur dialecte).

J'ai à nouveau sonné mais sans résultat. Je suis resté là, à chercher une plaque avec son nom sur la porte. C'était une nouvelle plaque de cuivre indiquant la mention suivante: HELLE & HOBBO habite ici. Je savais bien qui Helle était ; mais je ne pouvais pas prétendre que JE LA CONNAISSAIS. Ces dernières semaines ont clairement montrés cette évidence.

Que pouvais-je faire ? Finalement, je suis resté ici avec mon cadeau à la main et personne à qui le donner. Je n'allais pas risquer de le laisser là, accrocher à la porte. Herman m'a souvent répété combien les vieilles de Frogner étaient voleuses comme des pies. Suspendre un dictionnaire norvégien sur la porte serait comme de laisser un portefeuille à la merci d'un pick pocket.

J'ai sorti mon trousseau de clés et j'en ai introduit une dans la serrure au hasard. Etonnement, la porte s'est ouverte et en un instant je me suis retrouvé dans l'entrée sombre de l'appartement d'Helle.

Cela sentait quelque chose ? De la peinture ? J'ai fait quelques pas en avant afin de mieux sentir. Pas facile. C'était plus comme du pain fraîchement cuit. J'ai marché quelques pas avant de tomber sur des boîtes qui étaient empilées le long du mur. Qu'il n'était pas facile de donner un cadeau, alors ! J'ai donné un coup de pied dans les cartons et des livres sont tombés sur le plancher. A ce moment, je vis qu'une des boîtes contenait mon premier roman *La Lettre*. Donc c'était bien Helle qui les avaient récupérés.

La porte de la chambre était ouverte donc je suis entré pour regarder à l'intérieur. J'ai sursauté lorsque j'ai vu Helle couché sur le lit. J'étais sûre qu'elle était sortie ! Pendant un moment, j'ai cru voir une forme à côté d'elle. Une forme virile et ronflante, étendue sur le lit. En y regardant de plus près, j'ai réalisé que c'était une couette toute chiffonnée. Je suppose, que l'espoir d'une bonne nuit de sommeil diminue après chaque nouvelle journée enceinte.

Je ne suis pas un homme assez curieux pour chercher à savoir à quelles difficultés les autres ont pu être confrontés ; mais je dois avouer que j'ai eu envie de voir ce qu'Helle avait pu faire avec ces pinceaux de merde qu'elle avait achetés

Ce fut un spectacle déprimant qui s'offrit à moi. Pas un seul coup de pinceau décent sur le mur et, les armoires de la cuisine avaient l'air affreuses ! Je crois que c'était pire que l'arrière cours d'un jardin londonien. Elle n'avait fait aucun progrès depuis la dernière fois que je l'avais vu lors d'un dîner avec sa mère et son père. Le pot de peinture était sur un journal sur le planché et les pinceaux se trouvaient sur l'égouttoir à côté du lavabo.

Ça m'a énervé. Je ne pouvais pas rester là et regarder ce désordre. J'allais et venais dans la chambre, déterminé à lui dire le fond de ma pensée à ce sujet.

Je me suis arrêté au pied du lit. Était-il sage de la réveiller ? Pour commencer, elle avait probablement besoin d'une bonne nuit de sommeil. Soudain, j'ai senti que mes chaussettes étaient moites et que je devais les changer. Et comme je n'avais pas pensé en quittant l'appartement d'en prendre une paire propre, j'ai ouvert le placard d'Helle et scruté à l'intérieur. Il contenait des piles et des piles de vêtements. J'ai palpé quelques sous-vêtements sexy et les ai senti à travers mes doigts. Qu'est-ce qu'une femme enceinte faisait avec ce genre de lingerie ? C'était doux et brillant comme la peau d'un poisson. J'en ai placé un contre mon visage et l'ai reniflé. J'ai dû admettre, qu'il sentait le propre, c'était agréable. Je pense, que n'importe qui peut en faire autant avec un peu de lessive et de la bonne volonté. Au fond du placard, j'ai trouvé les chaussettes de laine. J'ai eu envie de les voler. C'était le moment. L'autre placard était un peu plus vide. Mais, ce n'était pas les vêtements d'Helle suspendus là. Ces sous-vêtements et ces chemises appartenaient à un homme, et même si j'avais su à l'époque, la vérité reste douloureuse.

Attendez une seconde ! N'était-ce pas ma veste d'intérieur suspendu dans la garde-robe ? Je l'ai saisie et j'ai regardé l'étiquette. Suspendue ici et utilisée par un autre homme ! La fureur est montée en moi et j'ai aussitôt vérifié le reste des vêtements. Quelques secondes m'ont suffi pour constater que les chemises comme les pantalons étaient les miens.

Je me suis assis sur le lit et j'ai enlevé mes chaussettes. Sur la table de nuit d'Helle il y avait un livre sur les différentes phases de la grossesse et j'y ai laissé le dictionnaire norvégien. Si elle ne savait pas ce qui était bon pour elle, ce n'était pas ma faute.

Le sommeil me rattrapa comme un paquet oublié par son propriétaire, finalement venu le chercher. Il m'a porté de pièces en pièces, et j'ai rêvé, rêves après rêves de gens et d'événements étranges : ça pouvait être la femme au kiosque de mon enfance, le critique d'un grand journal d'Oslo ou de l'élan qui parle de Thorbjørn Egner, ce jeu célèbre.

J'ai rêvé qu'il pleuvait. Une pluie torrentielle qui rend les rues propres. Je n'avais ni parapluie ni imperméable et je marchais et tous les taxis avaient disparus, un peu comme tous les passants. Après quelque temps, je suis arrivé à l'hôpital et je me suis mis en quête de la maternité. C'était comme si toutes les personnes que je croisais m'attendaient. Elles me souriaient toutes. Cela me rendit nerveux ; je suis allé aux toilettes et je me suis regardé dans le miroir. Mes cheveux étaient gris. Helle n'était pas dans sa chambre quand je l'ai trouvée. La couette avait été jetée sur le côté et les pantoufles avaient disparues sous le lit. Une sage-femme entra dans la chambre avec un bébé.
-Il est temps de lui donner à manger, dit-elle.

-Peut-être que vous voulez le changer avant ?, dit-elle.

- Vous pouvez le faire là-bas, dit-elle en poussant le chariot dans la pièce d'à côté puis disparu. J'ai regardé autour de moi. Il y avait des serviettes, des couches et des couvertures, tout ce qu'il fallait. J'ai tout de suite vu, que la couche était de très bonne qualité. J'ai regardé ce minuscule bébé. Il était le portrait craché de Pål Waaktaar.

Helle arriva portant un plateau avec le petit déjeuner.

- Merci pour l'autre nuit », dit-elle

- Oui, je l'ai posé sur la table de nuit et je me suis endormi avant que tu ne t'en rendes compte, dis-je.

- Fripon, dit Helle tout en ébouriffant mes cheveux.

Cela du m'intimidé quelque peu car je me suis éloigné vers le bord du lit.

- As-tu déjà lu le livre ? » demandais-je.

- Non, dit Helle. - Nous pourrions nous blottir avec durant les longues nuits d'automne !

Oui, elle aurait pu partager tout cela avec son chevalier en armure, si c'était réellement ce qu'elle voulait. Bien que je ne fus pas vraiment en faveur d'une sexualité libre, je pense que ces pratiques étaient monnaie courante.

- Tout va bien ? demandais-je inquiet

- Oh oui, dit Helle

- Tu tiens tes mains sur ton ventre, dis-je

- J'ai fait ça, dit Helle

- Oui, certainement, dis-je

- Je lui dis juste « Bonjour » à Miss, dit Helle

- Miss? dis-je

- Je pense que c'est une fille, dit Helle

Une fille ! Helle connaissait à peine la différence entre le devant et le derrière d'une nana !

Maintenant, que je devais me faire à l'idée de voir Helle comme une mère, seul un garçon me venait à l'esprit. Le fait que cela pouvait être une fille me déconcerta. Un fils pouvait être utile. Quelqu'un pour lui apprendre à parler correctement la langue et qui pourrait mettre un peu d'ordre dans sa bibliothèque.

- Mange autant que tu veux, dit Helle

Sur le plateau il y avait une assiette avec des œufs au bacon et un verre de jus de fruits. Elle avait même réussi à y mettre des morceaux de melon. Et le bacon était cuit à point – croquant et dur, juste comme je l'aime. Le blanc d'œuf n'avait pas un soupçon de gluant.

Après qu'Helle soit partie au travail, je suis entré dans la cuisine et j'ai observé avec la lumière du jour. La peinture était loin d'être fini. Il y avait des écarts entre les murs, le plafond et les plinthes, la peinture verte couvrait l'ancienne avec difficulté. Qui plus est, les trous des vis et des clous n'avaient pas été rebouchés convenablement avec du mastic.

A proprement parlé, ce n'était pas mon truc de tout. Si Helle voulait rester avec des murs comme ça, ça ne tenait qu'à elle. Mais cela m'a fait de la peine de voir ça, je ne pouvais pas juste m'en aller. J'ai rempli tous les trous avec du mastic, je les ai poncés et j'ai fini de peindre le mur de haut en bas avec la plus grande précision. C'était bien mieux. Vraiment bien.

Chapitre 29

Alors que je traversais la cour, il m'a semblé entendre une musique familière flottant dans les airs en provenance d'un des appartements. C'était «Move to Memphis» de l'album *Memorial Beach*. Celui qui l'écoutait avait une chaîne hifi qui braillait et faisait beaucoup de bruit. Le riffs-de-basse frappait l'encadrement des fenêtres pendant que la guitare de Waaktaar cassait comme du verre brisé sur le béton.

J'ai sonné longtemps avant que quelqu'un ne vienne m'ouvrir. Je tenais fermement ma veste d'intérieur sur mon bras et pendant que l'interphone sonnait, j'ai poussé la porte de l'immeuble et je suis passé comme un éclair devant les boîtes aux lettres dans le couloir de l'entrée. La porte de l'appartement était aussi fermée aussi j'ai dû sonner à nouveau.

La musique s'est brusquement éteinte et j'ai pu entendre un bruissement derrière la porte. Je dois dire que faire tout cela est assez fatiguant pour arriver à votre propre bureau. Mais je suppose que c'est l'un des désavantages d'être son propre patron.

La porte s'entrouvrit et Haagen regarda par la fente avec la chaîne de sécurité.

- Qui c'est ? demanda Haagen .

- Ouvres ! dis-je

- Qui ? demanda Haagen

- Je dois travailler. Ouvres la porte.

Il a enlevé la chaîne et a ouvert la porte. J'ai été surpris en le voyant dans un nouveau costume noir avec une chemise en soie violette et la couleur rouge intense de son visage qui tranchait avec son teint pâle.

- Vas-tu porter ça ce soir ? dit Haagen,

- J'ai retrouvé ma veste d'intérieur , dis-je en la tirant sur moi

- Oh, non, dit Haagen

- La veste d'intérieur reste ici, dis-je en m'asseyant à mon bureau

Mais se concentrer avec Haagen dans la même pièce n'était pas chose facile. Il se promenait en fredonnant de vieux airs de jazz et en essayant ses costumes d'occasions. A la fin, je me suis levé et j'ai mis *Headlines and Deadlines*. Il avait tellement été écouté que la couverture ressemblait à la surface d'une gauffre.

- Que penses-tu d'aller à Memphis, dis-je

- Où ? dit Haagen en rougissant

- Ils ont de bons hamburgers là-bas, dis-je.

Haagen disparu en ville en laissant une odeur de lotion d'après-rasage et de beurre de cacahouète. Je me suis finalement mis d'humeur à écrire avec l'aide de «Crying in the rain» et j'étais dans le

processus de faire prendre de la hauteur à mon roman. Maintenant que j'avais la chance de construire mon chemin à travers une volière avec l'aide d'Higgins, je pourrais décrire les étapes d'une façon très réaliste et vivante : la sélection des matériaux, la coupe des morceaux, le perçage des trous de la bonne taille, en fonction du type d'oiseaux auxquels elle est destinée, que ce soit un moineau, un pinson, une mésange etc. Durant tout l'hiver les volières s'accumulent et quand vient le printemps, le héros grimpe dans les arbres et les met en place. Il trouve un arbre, y monte pour les y attacher solidement. Puis, il s'assoit sous la véranda et attend.

Est-ce que les oiseaux ont vraiment besoin de volières ? Il y a la place pour faire un nid. A chaque volière son nid. Une maison pour eux et leur famille. A l'abri de la pluie. De grands oiseaux sains et saufs et des écureuils avec de louables intentions.

Le héros s'assit sous la véranda et attendit.

Quelque chose de monumental allait bientôt arriver.

Chapitre 30

Haagen et le groupe avaient presque fini d'installer l'équipement lorsque je suis arrivé aux Quatre poules. Le Poésiexpress était stationné à l'intérieur et Higgins portait des cartons en salopette et lunettes de soleil.

- Vas-tu nous donner un coup de main ou quoi ? » cria-t-il lorsque je passais à côté de lui.

Ce n'était pas pour moi. Mon envie entre rester ici assis et effectuer une activité physique était aussi prononcée que l'inclinaison de la célèbre Tour de Pise. J'étais resté assis toute la journée à écrire et écrire et j'avais besoin d'un peu d'exercice. J'avais néanmoins fait des progrès significatifs, m'obligeant de finir d'écrire avant de me reposer.

C'était un vieux stratagème d'écrivain que les gens comme Homer avaient l'habitude d'utiliser dans les temps anciens ; subitement ils cessaient de parler et gardaient la bouche fermée, signalant à leur auditoire qu'il pouvait revenir un autre jour. Pas même dix chevaux sauvages ne les auraient amenés à prononcer quelques mots de plus ce jour-là.

Nous avons manœuvré «Cap au pire» hors de la zone des coulisses du *Poésiexpress* et bientôt il fut de retour, comme avachi sur le trottoir, à contempler les étoiles. Le mot « avachi » est bien sur quelque chose que je me suis seulement dit intérieurement. Finalement, l'art contemporain est libre d'interprétation et la mienne n'était pas forcément meilleure que les autres.

- Nous l'avons mis devant la porte des toilettes des hommes, dit Higgins. - Les gens sont plus ouverts à quelque chose de nouveau s'ils ont désespérément envie de pisser.

Je me suis assis au bar et j'ai regardé quelques textes que j'avais apportés avec moi dans la perspective de les relire. Hjort m'a servi une bière blonde sans mousse.

- Vous apprendrez, dis-je . - Merci beaucoup.

- C'est pour la maison, dit Hjort.

- Encore ? dis-je. - Ce sera bientôt le dépôt de bilan si tu continues comme ça.

- Si seulement c'était vrai, dit Hjort

Le groupe d'Haagen est composé de joueurs de saxophones, claviers, basses et castagnettes. Quand Hagbart apparut avec sa basse, j'étais prêt à partir, mais il est venu droit vers moi et me fit des excuses.

- J'ai agi comme un imbécile, dit Hagbart

- Moi aussi, dis-je

- Non, je suis celui qui a eu tort, dit Hagbart.

- Si tu insistes, dis-je

Bien sûr, qu'il était idiot mais la meilleur approche est toujours de laisser croire aux gens qu'ils ont raison. Si ça a fonctionné pour Socrate, ça fonctionnera pour moi.

Pour ma part, j'étais surtout préoccupé par la zone géographique autour de son œil, qui ressemblait à une carte soigneusement définie avec des nuances de noir vers le bleu, vert et jaune, avec des accents de rouges. Mais que pouvais-je y faire maintenant ? Ce qui est fait est fait. Je pense que s'attarder sur le passé ne mène nulle part dans la vie.

Pendant que je retournais à mes papiers, Hagbart a rejoint le reste du groupe pour accorder sa basse et mettre ses pieds de cochon à tremper avant le concert. J'ai décidé que je lirais le sonnet le plus récent, celui écrit dans ma cellule de prison. C'était à la fois le bon moment et le bon endroit pour une petite danse avec la poésie classique.

Haagen me fit signe de la scène lorsqu'Helle est apparue dans une robe rouge sensationnelle que je me souvenais avoir achetée pour elle pour une certaine occasion. Elle m'a fait signe de la main et j'ai fait signe avec mon verre, la laissant interpréter ce geste comme elle le voulait. Je pensais qu'elle avait compris que je ne souhaitais pas prendre la responsabilité d'un enfant qui n'était pas le mien. J'ai couché avec elle, Ok ? Cela pouvait arriver à n'importe qui.

Le plan était selon Haagen, que le groupe joue d'abord une chanson et qu'après je récite un poème pendant qu'il m'accompagnerait. Après, je devais lire un texte sans accompagnement, et le groupe devait jouer un morceau en instrumental. Cela devait continuer indéfiniment bien que je me demandais où était la logique dans tout ça.

- C'est pire que de parier sur un favori, dis-je

- Ne vous en faites pas, dit Haagen. - Je vous guiderai au fur et à mesure.

La grande question était alors de savoir si je devais chanter ou réciter. Je pouvais aussi faire un mixte des deux ; par exemple je chante le refrain ou je parle juste à ma façon, comme j'en aie envie. Nous avons convenu que je commencerais par lire un poème, et que je chanterais si je le souhaitais.

- On improvisera au fur et à mesure, dit Haagen

- Allons donc, dis-je

Un raffut près de la porte m'interrompit soudain. C'était Holm qui avait été arrêté avec une bouteille de vodka sortant de sa poche. Lorsqu'il me vit, il me cria quelque chose d'incompréhensible et sortit de sa poche un carnet de journaliste écorné.

- Laissez le entrer, criai-je

Le portier avait l'air sceptique tout en regardant Hjort

- Qui c'est? dit Hjort

- La presse, dis-je

Une heure plus tard, le bar était plein. Les gens étaient assis ou debout, et le bar lui-même devint un rendez-vous pour un auditoire excité. Un air d'espérance parcouru toute la salle. A une table, à côté de la scène était assis Higgins, Haagen, Hagbart et les autres membres du groupe, se réconfortant avec une bière. Nous devrions bientôt y aller, pensais-je, avant que l'alcool ne prenne le dessus.

- Tu ne peux pas porter ça, dit Haagen, essayent de m'enlever ma veste d'intérieur.

- Laisse tomber » dis-je

- Tu ressembles à un vieux sandwich desséché, dit Haagen

- Oui, merci, dis-je

- Donne-lui ta chemise, Higgins, dit Haagen.

Higgins a enlevé sa chemise hawaïenne, et je me suis discrètement changé, dissimulé derrière le corps imposant d'Higgins.

- Voilà, dit Haagen. - Une star est née.

Chapitre 31

Deux projecteurs puissants m'ont éblouies les premières secondes. Haagen m'a poussé dans le dos, j'ai à moitié trébuché sur la scène tout en me saisissant du micro qui semblait m'attendre désespérément.

C'était plus calme que la tombe de cette pauvre tante Hulda où elle serait certainement blottie cet automne. Je me tenais debout dans la lumière et une odeur familière de sueur et d'ordures émana de la chemise d'Higgins, tandis qu'un visage a retenu mon attention dans le public. J'ai vu Helle à une table avec une bouteille d'eau pétillante à la main ; et plus tard je pouvais jurer qu'Álvaro de Campos tendait son cou pour mieux me voir. Deux ou trois jeunes filles, près de la scène ont hurlé lorsque j'ai pris le micro, j'ai alors dit quelque chose en m'inspirant de la vie, de la mort, de l'amour. J'ai regardé la marée humaine et j'ai senti une chaleur montée en moi. Au fond de la salle, en face de moi, appuyé contre le mur, Holm était debout et me regardait fixement avec une expression de tristesse.

- Pour commencer, je dois lire un sonnet » dis-je « Et comme le grand poète Håvard dit une fois : un sonnet n'est pas le dernier model d'Opel »

Une vague de rire m'engloutis.

- Un sonnet est un poème en rime, dis-je

- Ah ! répondit le public

- Et ce sonnet parle de la vie ici aux Quatres poules, ai-je déclaré

Puis, j'ai lu le sonnet «En ville». Sans artifice et avec honnêteté.

Il marcha vers elle, haletant avec le désir.

"Est-ce vous ?", dit-il en posant sa guitare.

Il sourit, d'un sourire éclatant et alluma un cigare.

"Quittons cet endroit, partons le plus loin possible, ensemble nous enfuir..."

J'enrage que quelqu'un puisse sans peine

Tenter de prendre Helle dans ce bar sordide,

Que ses mains puissent souiller sa silhouette candide,

Quand son amant observe, les yeux emplis de haine.

Mais elle était forte et le repoussa fermement.

Il ne se démonta pas et avec un grand sourire, railla

"Que croyez-vous qu'il adviendra de votre bébé si vous ne me cédez pas."

Ce faisant, il tenta sa chance dans ce monde si inconstant.

*Je vis ses mains se diriger vers les cuisses d'Helle promptement,
Aussitôt, je le frappa dans un déchaînement sanglant.*

Quelques jeunes filles, sur devant la scène, s'évanouir durant la lecture ; à moins qu'elles n'aient eu envie de s'allonger un peu ? Il y eu d'abord comme un murmure dans la salle, puis le son se métamorphosa en un bruit de tonnerre. Le public piétinait le sol et faisait du bruit avec les pots sur les tables. Ils en voulaient plus.

-Je vous aime, dis-je dans le micro. - Je vous aime

Helle m'a fait un grand sourire, et j'étais sur le point de me mordre la langue. Bien sûr, elle avait tout pris pour elle.

Je me suis mis à sa table en rougissant comme une balise. Helle se pencha en avant et m'enlaça. Je me suis laissé faire. Mais quand sa bouche fut sur le point de m'embrasser devant une centaine de fans, je l'arrêta net.

- Je pense que tu es né pour être sur scène, dit Helle

- Merci, dis-je

- Et merci pour le poème, dit Helle

Qu'y avait-il à remercier? Je l'avais écrit pour l'immortalité et non pour lui plaire. Et puis je savais tout sur la façon dont les femmes essaient de faire tourner la tête des hommes avec de la flatterie. Les hommes étaient stupides mais j'étais l'exception à la règle.

Haagen est venu et m'a donné une tape dans le dos, et m'a tiré vers le bar.

- C'était très bon, Hobo !

- Merci. Je vous retourne le compliment, dis-je

- Nous te voulons comme bassiste permanent, dit Haagen. - Higgins est le manager et nous allons voyager à travers le pays pour apporter de la poésie aux gens.

- Puis-je aller pisser avant ? dis-je

- Bien sur, dit Haagen

Je suis allé dans les chiottes et j'ai remarqué à quel point j'ai rempli par ma présence cette petite pièce. J'ai apprécié chaque goutte libérée, et tout à coup j'ai réalisé comment Morten Harket a dû se sentir quand Magne et Pål lui ont demandé de les suivre à Londres. Magne et Pål avait besoin de Morten pour faire aboutir leur musique. Tout comme Haagen et Higgins avaient besoin de moi maintenant.

Le bruit de la chasse d'eau me tira de mes rêveries et je vis Holm apparaitre depuis l'arrière d'une enceinte. Il me regarda longuement et me dit : -Dtbbb NXX de KKJ ?

Chapitre 32

C'est un euphémisme de dire que j'étais inspiré lorsque je suis revenu à l'appartement des Quatre Poules. J'étais éclairé et j'avais la ferme intention de faire une dernière tentative pour écrire mon roman, dans un dernier élan. J'ai décidé que je devais m'asseoir à mon bureau pendant 48 heures, me tenant éveillé avec du café tiède et des biscuits secs. Je devrais avoir fini la première version avant de déménager de nouveau pour les marronniers de Bygdøy allé.

Peut-être avais-je mis des objectifs trop bas? Eh bien, le prix Nordique du Conseil littéraire est un bon point de départ, mais mon passage aux Quatre Poules n'avait-il pas démontré que j'étais fait pour de plus grandes choses? N'était-il pas temps d'admettre que le Prix Nobel était à porter de main, si, je pouvais juste travailler en paix et dans le calme?

Une fenêtre de l'appartement était entrebâillée sur l'arrière-cour. Je pouvais voir les étoiles entre les murs de l'immeuble. Je me suis levé et j'ai marché vers mon bureau.

La première chose que j'ai remarqué, c'est que le nichoir avait été jeté en plein sur une pile de linge sale gisant au sol. Si Haagen pensait que j'allais finir le travail pour lui, il a eu tort. Il y avait une quantité de bon pressing dans cette ville, bien que je ne puisse donner aucun nom à ce moment précis. Mais je devrais probablement pouvoir trouver leurs adresses et leurs numéros de téléphone. C'est à ce moment que je vis que le bureau avait disparu. Une bande noire de saleté était tout ce qui rester pour témoigner qu'il y avait eu là un bureau IKEA. Ce bureau, je m'étais mis à l'aimer au fil des ans. Un bureau qui a été témoin de nombreuses écritures littéraires durant les longues soirées d'automne.

Ce n'était pas la fin du monde après tout. Un bureau peut être remplacé. En outre, je me suis rappelé que tout bon écrivain peut écrire n'importe où et dans n'importe quelle position. Je suis donc allée sur le lit pour récupérer le manuscrit.

Je ne dirais pas que j'ai été surpris de trouver Haagen au lit. Je m'y étais habitué et n'y prêtait plus attention. Depuis qu'Haagen était là, il devenait naturel de trouver son saxophone couché au chaud entre les genoux de son propriétaire. C'était plus surprenant, en revanche, de voir Hilde, recroquevillée dans un coin.

J'ai mis une main sous le matelas, là où j'avais l'habitude de mettre mon manuscrit.

Haagen grogna et se retourna.

- Bouge ton cul, dis-je en mettant ma main encore plus loin.

J'ai commencé à marcher de long en large dans l'appartement. Cette même pensée revenait sans cesse et devenait insupportable. Pendant quelques secondes, j'étais sous son emprise, c'était comme

si la pièce me rappelait mon propre échec, comme si mes erreurs se trouvaient sur le sol et non le linge d'un saxophoniste minable du nom d'Haagen.

J'ai pris une profonde respiration et piétiné rageusement le sol.

- Non ! criai-je

J'ai frappé le mur de mes points.

- Non ! criai-je de nouveau. Le manuscrit avait disparu.

Cela ne pouvait être vrai. C'était comme si j'avais presque atteint la côte à travers le brouillard, que j'avais presque senti la terre ferme sous mes pieds. Et là soudain, je me retrouvais en pleine mer, sans carte, ni boussole.

Comme je l'ai souvent dit, la meilleure façon de contrôler ses frustrations est de faire table raze. Et tout naturellement, l'objectif fut le bar. Je me suis assis par terre dans la cuisine et j'ai mis mon bras sous l'évier. La première chose que j'ai trouvée fut un fond de Gin que des personnes avaient laissé ici quelques années plus tôt. A nous cinq nous n'avions même pas réussi à terminer une bouteille de Gin! Après avoir vérifié qu'il n'y avait pas de dépôt à l'intérieur, que l'odeur qu'il s'en dégageait était normale, je m'en suis servi un verre et j'ai jeté la bouteille vide dans un sac en plastique.

Oui ! Je me sentais déjà mieux, je laissais mon esprit vagabondé pendant que je me remettais à chercher dans le placard.

Qu'est-ce que Pål Waaktaar ferait à ma place? C'était une très bonne question sur le moment.

Aurait-il tout laissé tomber en s'effondrant en larmes? Aurait-il tapé du pied le plancher comme un enfant qui aurait perdu sa tétine?

Peine perdu. Pål n'était pas du genre à lâcher prise. Il aurait probablement été secoué pendant un moment désespérer avant de relever la tête et de regarder vers l'avenir. N'y avait-il pas mille choses à faire ? N'était-il pas vrai que tous les chemins conduisent à Rome ?

En fait, Pål avait connu la même chose la première fois qu'il était venu à Londres avant que Morten se laisse convaincre de les suivre au-delà de la mer du Nord afin, de se concentrer sur ce qui allait devenir A-ha. A leur retour d'un séjour en Norvège avec Magne, ils ont découvert que la cachette géniale située dans le grenier de la maison qu'ils occupaient n'était plus vraiment un secret. Ils avaient caché là leurs biens les plus précieux pour éviter de les emmener avec eux en Norvège. Le problème c'est qu'ils devaient quelques loyers au propriétaire, qui avait pensé qu'ils s'étaient enfuis. Je suppose qu'elle a eu un sourire diabolique lorsqu'elle a refermé le couvercle de la poubelle qui contenait les affaires précieuses des garçons.

Pål a perdu un carnet entier de poésies. J'ai toujours mis en doute le jugement de Magne et Pål sur leur idée. C'était une cachette absurde ? Etaient-ils vraiment stupide ? Je l'ai pensé parfois. Mais j'ai compris la symbolique. Leur conviction qu'ils devaient revenir et réussir à Londres était si forte, qu'ils y ont laissé leurs biens les plus précieux et leur destin.

J'ai remis mon bras dans le placard sombre et j'y ai trouvé une autre bouteille. Cette fois, c'était une bouteille de liqueur de café. Du Café, c'était justement ce dont j'ai besoin. La pensée que c'était la dernière chose que je devais faire avant de livrer bataille m'a traversé l'esprit.

J'ai regardé l'heure.

Il était quatre heures et demie.

Chapitre 33

Comme d'habitude le vélo d'Herman était adossé à la porte arrière de la boutique. J'ai crochété la serrure merdique avec une carte de crédit. Herman n'avait pas encore ouvert le magasin mais je l'ai vu fouillé dans la réserve par la fenêtre arrière.

J'ai placé le nichoir à l'avant puis j'ai enfourché le vélo et ai commencé à rouler. Le soleil était toujours bas mais le ciel était bleu. Ce serait probablement une chaude journée.

J'ai pensé haut combien j'étais reconnaissant envers Pål. Il m'avait tellement apporté sans le savoir. Mais cela s'est révélé être une relation à sens unique. Je me suis dit que je devais donner quelque chose en retour. Je devais offrir un cadeau à Pål.

Que pouvais-je lui offrir ? Avait-il tout ce qu'il désirait ? J'avais le sentiment que Pål n'était pas matérialiste. Il était plutôt spirituel, comme moi. Je pense que le cadeau parfait serait un exemplaire dédicacé de mon livre *La Lettre*. Ou bien, peut-être, un nichoir ?

Ne serions-nous pas en train de parler d'une connexion spirituelle ? Des âmes sœurs ? Même si Pål ne l'avait pas encore réalisé, maintenant, c'était le cas. Il avait pris le temps de m'aider. Ce n'était pas si facile de séparer le vrai du faux lorsque vous étiez aussi célèbre que lui. Combien de gens ont cherché des histoires avec une star de son envergure ? Et pour quelles raisons ? Cela pouvait être pour des raisons financières ou sexuelles, ou tout simplement profiter de la notoriété de Waaktaar, pour éclairer le sombre chemin de leur vie.

Qu'a-t-il donc fait pour que je pense qu'il y avait quelque chose de spéciale entre nous deux ? se demanderait beaucoup de gens.

Je répondrais que c'était quelque chose que je ressentais.

La perte de mon manuscrit était juste une confirmation que nos vies suivaient le même chemin.

Waaktaar était incontestablement un homme qui porte une grande considération à la langue et la littérature. Il était tombé amoureux de cette littérature dans sa jeunesse, se perdant dans les mondes de Dostoievsky et Hamsun ? N'avait-il pas eu une expérience sauvage et forte, comme un personnage d'un roman de Hamsun, dans la maison de campagne de la famille sur Nærsnes, bien loin de son appartement sécurisé sur les hauteurs de Manglerud, avant le second séjour à Londres avec a-ha ?

Les mauvaises langues pourraient penser que l'intérêt de Pål pour la littérature était juste du bluff et qu'il ne servait qu'à construire l'image de a-ha dans les années quatre-vingt. Personnellement, je ne doutais pas un instant de la passion pour la lecture de ce musicien pop de l'est d'Oslo. Waaktaar devait sans aucun doute lire jusqu'à ce que ses yeux et sa tête n'en puissent plus, pendant que les autres membres du groupe s'occupaient de gagner de l'argent. Les trois rêvaient de revenir à Londres et la force de Waaktaar était HAMSUN. C'était là qu'il était le meilleur.

Il est certain qu'il avait fini par devenir dingue, tournant en rond dans la maison de campagne de sa famille à Nærsnes, tandis que Magne Fuhholmen s'escrimait comme professeur de menuiserie et que Morten Harket travaillait dans une maison de repos. Il ne devait pas être facile de distinguer le réel de l'imaginaire. La flûte enchantée raisonnait dans la forêt, tout comme le romantisme et soudain la foi dans le pouvoir de la nature émergea.

L'histoire de Pål Waaktaar et de l'élan, deux rois qui se sont heurtés l'un à l'autre dans la forêt de Nærsnes, devrait sans l'ombre d'un doute convaincre, cette fois, de la relation sincère de Waaktaar avec la littérature :

Une nuit alors que Waaktaar, en pantalon blanc, débitait du bois dans la cour, quelque chose d'étrange est arrivé et a propulsé la carrière de a-ha en avant, un déclic qui indiquait qu'il était temps de retourner à Londres de nouveau.

Waaktaar était perdu dans ses pensées alors qu'il marchait vers le bûcher. Il a regardé fixement les monticules de feuilles de sycomore qui, à cette période de l'année, recouvraient le sol. Il s'est demandé ce que ces feuilles couvraient en réalité. L'enfant mort dans «a Croissance d'Hamsun» ? L'enfant qui avait, comme sa mère, un bec-de-lièvre, et n'avait donc pas le droit de vivre ? Waaktaar a fait deux ou trois pas vers les piles de feuilles et les a regardés fixement. Non, a-t-il pensé. Il n'était pas possible de discerner une quelconque forme dans les tas de feuilles. Il n'était pas question de retourner les tas de feuilles avec son pied. Cette simple pensée le révolta.

Comme il se dirigeait vers le bûcher, un élan sorti du sous-bois. Waaktaar sursauta et fit un tour complet sur place, persuadé que son pantalon blanc avait contrarié l'élan et qu'il allait passer à l'attaque. Il courut vers la maison de campagne où Magne, dans l'embrasure de la porte, souriait.

- Dieu, venez en aide aux pantalons blancs, s'écriait Waaktaar

1. Knut HAMSUN : écrivain norvégien, prix Nobel de littérature en 1920
2. Ancienne expression norvégienne

Chapitre 34

Augie m'avait-il reconnu ? Ce n'était pas impossible. Quelque chose en moi fait une grande impression aux gens. Non, ce n'était pas la première fois que j'avais éprouvé ce sentiment. Mais les enfants sont différents. C'est comme si rien ne leur était étrangers, qu'ils portaient la sagesse d'une époque où l'homme primitif errait péniblement autour de la terre, pieds nus et sans la moindre idée de ce que l'humanité allait produire comme stupidités dans les années à venir.

Je me suis penché et j'ai regardé de plus près le garçon. Non, cette sagesse avait un air plus récent. Je dirais plutôt le XVI^e siècle – la Renaissance, jeux de cartes et instruments de musique en cuivre. Il ressemblait à un vieux sage qui s'était installé après avoir passé toute une vie de labeur. Détendez-vous petit homme, pensais-je, alors qu'il jouait avec son jouet. Détendez-vous. Et si vous prévoyez de rester éveillé, veillez à garder le silence et à ne pas lancer de cris à faire glacer le sang.

A cet instant précis, il commença à hurler me faisant sursauter. Tout le monde dans le magasin se retourna, Waaktaar était là, soulevant son fils hors de la poussette.

- Savez-vous s'ils ont des Libero pour les 2-3 ans ? ai-je demandé à Waaktaar.

Le bébé s'était calmé et Waaktaar m'a regardé puis m'a répondu :

- Aucune idée. Nous utilisons seulement des Pampers.

- Pampers ? ai-je dit

- Oui, dit Waaktaar

- Les Pampers sont certainement les meilleurs, ai-je dit. - Mais j'ai un petit problème avec ma petite fille. Son pipi passe à travers la couche.

- Merde, dit Waaktaar.

- C'est vraiment merdique, ai-je dit

- Ouais, absolument, dit Waaktaar avec un air complaisant

- Les Up&Go sont les meilleurs, dit-je

- Vous n'avez pas essayé de serrer un peu plus les attaches ? Il faut faire parfois plusieurs essaie avant que cela fonctionne », dit Waaktaar.

- Cela ne m'a pas aidé, dis-je, en secouant la tête.

Il y eu un moment de silence. J'ai commencé à fouiller dans ma poche. Si je voulais lui donner mon livre, ce devrait être maintenant. Nous avions partagé un moment intime dans un grand magasin, un nouveau père et un père en devenir. Cela n'était-il pas plus naturel que de lui présenter mon livre là, maintenant ? Il n'y avait plus aucun doute, cet homme avait un esprit littéraire.

Le livre n'étais ni dans ma poche droite, ni dans la gauche, je l'avais mis dans ma poche arrière, mais au moment où j'étais sur le point de le remettre à Waaktaar, il avait disparu. Je l'ai vu quitté le magasin et sortir à l'extérieur où l'attendait Lauren. Ils semblaient très occupés. Ils ont commencé à

bavarder comme un vieux couple marié qui ne s'était pas vu depuis plus de trois minutes, puis ils se sont hâtés, probablement pour attraper le premier avion pour New York.

J'avais éprouvé un soupçon de jalousie envers Lauren. Pål s'était hâté hors de la boutique dès qu'il l'avait aperçue. Si je devais écarter Lauren pour passer quelques secondes avec Pål, j'aurais besoin de quelques verres avant. Je suis donc allé chercher un pack de six et j'ai payé à la caisse de gauche.

Pål et Lauren marchaient lentement sur la route. Je n'avais pas vraiment de dent contre elle. Mais là, elle était arrivée comme un cheveu sur la soupe.

Wherever you may go, I'll follow. Partout que tu iras, je te suivrai.

Chapitre 35

Je suis resté debout, le bout de mes orteils était exactement à la frontière de la route publique et la route privée. A quelques mètres de là, se trouvait une majestueuse villa avec terrasse, d'où, l'allée, derrière une lourde porte, conduisait à une autre vie. Un monde que, jusqu'à présent, je n'avais que lu et rêvé, bien que je sois sûr qu'un jour ou l'autre, j'en ferai partie.

Une poussette et une voiture bleue se trouvaient dans la cour. Était-ce une vieille Opel Sonnet ? La voiture me déçut un peu. Je pensais que Pål possédait quelque chose de plus imposant comme une Jaguar sportive, un modèle ancien doté de quatre roues motrices.

J'eus soudain des hauts le cœur. Un homme de mon âge possède une tolérance limitée à la liqueur de café. Quelques maux et légères nausées étaient apparus depuis quelques minutes. La seule chose que j'avais bue d'autre était de la bière pour me tenir hydraté. J'étais là depuis longtemps, deux heures et quatre minutes exactement, à moitié caché derrière un buisson. J'avais laissé le vélo un peu plus loin sur la route.

Je ne me sentais pas vraiment en pleine forme. C'était comme si mon corps me forçait à me mettre à genoux. Mais pour le moment, cela ne m'inquiétait guère. Je voulais juste donner un cadeau à une âme sœur, ni plus, ni moins.

Le message en tête de livre était simple: Pour Pål de la part d'Hobo. Bonne chance pour l'arrivée du bébé!

La dernière partie était une tentative pour toucher une corde sensible. Les enfants n'étaient pas vraiment ma tasse de thé, mais les nouveaux pères, qu'ils soient artistes ou conducteurs de tram aimaient qu'on leur rappelle leur statut de soutien de famille. Ce que je devais faire maintenant était juste d'aller sonner à la porte et me présenter. Malheureusement, il n'était pas là.

J'ai bu une autre bière et je me suis avancé vers la porte. J'étais peut-être un peu chancelant. Mes cheveux demandaient peut-être un coup de peigne, mais au moins je portais ma veste d'intérieur et une chemise hawaïenne.

J'ai mis la bouteille vide dans la poubelle en passant devant. Mais je n'avais fait que quelques pas en direction de la maison lorsqu'un sentiment de culpabilité m'envahit. Quel genre de personne jette ses ordures dans la poubelle d'étrangers sans demander la permission avant ? Je suis retourné à la poubelle et ait ouvert le couvercle. Une puanteur me frappa lorsque je me suis penché en avant. La bouteille était tombée entre deux sacs plastiques pleins à craquer de chez ICA. J'ai senti une vague de nausée m'envahir lorsque je la saisis et plaqua le couvercle pour refermer la poubelle.

C'est là que j'ai remarqué qu'il y avait quelque chose de rouge sur mes mains. Y avait-il un fœtus mort dans cette poubelle ? Le corps d'un vieil ami qui était apparu au moment le moins opportun, juste un peu avant d'aller au lit ? Je me suis demandé ce qui était vraiment caché sous «Sycamore

Leaves» (feuilles de sycomore) ? Des cadavres d'enfants violés et mutilés ? Ou tout simplement la projection de fantasmes ? Je pensais aux éléments sombres dans les textes de Waaktaar. Ils étaient simultanément superficiels et profondément significatifs, l'équilibre entre le succès et l'échec. Avais-je tort à propos de lui ?

L'image de mon frère spirituel avait soudain acquit une nouvelle dimension. Mais ensuite, j'ai réalisé ce qu'était le rouge : de la sauce tomate !

J'étais en larmes. N'étions-nous pas plus que des frères spirituels ? Aimions-nous aussi la même nourriture ? Cette pensée me souleva immédiatement un peu plus le cœur et je me hâtai d'enlever la sauce sur la main. Dolmio ? Après une brève vérification des sacs poubelles, je fourrais la bouteille vide dans la poche de ma veste, avant de me diriger en chancelant vers la porte d'entrée.

J'ai ralenti à mi-chemin de l'allée. A la place, la vue d'une personne regardant par la fenêtre me fit me précipiter vers le jardin.

Je pensais qu'il était préférable de ne pas les déranger. Le petit garçon pouvait être endormi. Je décidais donc d'abord de jeter un coup d'œil dans le jardin.

La petite famille était assise sur le sol du salon. Les parents chatouillaient et parlaient avec le bébé. Je compris rapidement que sa couche devait bientôt être changée. Tout était près : couche propre, lingettes et crème en cas de rougeurs sur les fesses.

J'avais une bonne vue de l'endroit où je me trouvais, j'étais capable de voir directement à travers la porte de la terrasse. Je fus surpris de voir qu'il n'y avait pas beaucoup de meubles dans la salle de séjour. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Était-ce l'environnement idéal pour élever un enfant ? Ou était-ce comme cela que vivent les stars ? Sans meubles mais avec de gros comptes en banque. Peut-être que c'est plus pratique d'avoir peu de meubles qui prennent la poussière alors que vous êtes en tournée et pas à la maison ?

Le bébé regarda bêtement son célèbre père et rota. C'en était trop pour moi; je mis ma main sur ma bouche et j'appuyai mon front contre la vitre, Lorsqu'il enleva la couche pleine de merde du petit garçon, je fus pris de nausée et vomis partout sur la terrasse.

Lorsque j'eus fini, je me suis retourné vers la porte et j'ai vu qu'ils étaient partis. Le vomi dégoulinait encore de la terrasse lorsque je descendais les escaliers. J'ai laissé le nichoir derrière moi. Il n'y avait personne qui regardait à travers les rideaux ou sur la route, mais les sirènes de la police s'entendaient de plus en plus fort.

«Highbrow? dit Hansson. - Puis-je vous conduire quelque part?

Elle pouvait toujours me déposer en voiture, mais OU était une autre question. Je me suis assis à l'arrière et j'espérais que cela se passe pour le mieux.

- Dehors pour faire des recherches, dit Hansson

- Dehors pour m'aérer l'esprit, dis-je.

- Oui nous les écrivains avons besoin de ça, dit Hansson

Oui elle a dit «nous les écrivains» j'ai laissé dire. J'étais fatigué et je voulais aller dormir.

- J'ai tellement été inspiré par notre conversation de la dernière fois que j'ai commencé à écrire un nouveau poème, dit Hansson.

- Bien Hansson, dis-je -.Vous y arrivez.

- Ça se passe dans les années 2077, dit Hansson

- Pourquoi? demandais-je.

- Je ne sais pas, dit Hansson.

- Dois-je le lire pour le savoir ? criais-je.

- J'ai pensé que vous aviez dit qu'on ne devait pas tout expliquer au lecteur, dit Hansson un peu incertaine maintenant.

- Non, le lecteur peut se faire une raison tout seu, dis-je.

Puis Hansson commença à me parler de l'intrigue du poème, qu'elle l'avait appelé *Vie de Moineau* et qu'il y avait 23 personnages différents impliqués dans ce dernier et qu'ils étaient liés les uns aux autres d'une façon surprenante. J'étais déjà profondément endormi.

Chapitre 36

Je me réveillai en sursaut et m'assis dans mon lit. Quelqu'un faisait couler un bain à l'étage et au-dessus de nous, un chien aboyait. Qu'est-ce qui se trouvait juste là ? Ce n'était pas mon bureau ? Sur le bureau se trouvait une pile de papiers que je reconnus aussitôt.

L'eau dans la salle de bain s'arrêta de couler, et peu de temps après un claquement de porte se fit entendre. Je me levai et me dirigeai vers la cuisine.

Woua, c'était vraiment beau ici ! Le réfrigérateur, le panneau d'affichage et la reproduction de Gauguin sur le mur étaient justement placés, les armoires de cuisine rouges faisant un contraste avec le fond vert.

Sur la table se trouvait une note:

Hello Hobo !

Nous avons rendez-vous aux Quatre poules à 12 heures. Higgins conduira. Ton costume est suspendu dans le placard.

Helle

Un coca-cola glacé se tenait sur le rebord de la baignoire, et c'est à ce moment que j'entendis de la musique classique venant de la salle de séjour.

Je pouvais la voir d'où j'étais. Elle marchait entre les mannequins parés de vêtements d'enfants dans le magasin à côté des Quatre poules.

Je suis entré et j'ai mis ma main sur son épaule.

- Oh c'est toi, dit-elle lorsqu'elle se retourna. - Je regardais juste ces barboteuses. Ne sont-elles pas trop mignonnes?

- Vraiment mignonne, dis-je

- C'est si petit, dit Helle

- C'est assez grand, dis-je. -Vas-tu les prendre?

- Les garçons ne mettent pas de rose, dit Helle.

- Achetons-les, dis-je.

Helle se tenait devant moi et paya. J'eus envie de l'embrasser sur l'épaule. Sans réfléchir, je me suis penché en avant et j'ai touché son épaule avec mes lèvres sèches et craquelées. Qu'est-ce qui m'a pris ? Une brise automnale soufflait sur mes oreilles, balayant mes pensées.

La petite chapelle était presque vide. J'ai supposé que c'était ainsi lorsqu'on passait sa journée au lit à écouter la radio. Ce qui arrive lorsque vous buvez trop de vin et ne manger que de la salade. Ça se mérite si vous souhaitez que vos amis viennent à vos funérailles, vous devez sortir à l'air libre.

Le cercueil se trouvait sur le sol et une seule couronne l'ornait. A l'avant, seul sur un banc, se trouvait Herman. Bien qu'il ne semblait pas être en pleur, il était pensif. Maintenant, il était devenu le membre le plus âgé de la famille. Cela signifiait qu'il avait la tâche de mettre à jour l'arbre généalogique et de fleurir toutes les tombes.

Nous étions assis une rangée derrière Herman : Higgins, Haagen, Hagbart, Helle, Steve et moi-même. Nous nous sommes assis et avons regardé le cercueil pendant que l'organiste jouait une musique lente. Après nous nous sommes levé et Haagen a joué « Öppna landskap » comme jamais. Nous nous sommes assis avec les larmes aux yeux, pensant au combien notre vie est éphémère et combien il est important de prendre soin les uns des autres.

Le prêtre a longuement parlé de confiance et de respect. Puis sans précipitation, il s'engagea dans une longue litanie sur la vie et les réalisations de Mme Høilund. Celle-ci commença en 1905 avec le démantèlement de l'union des syndicats, puis ce fut la dépression des années trente, il y eu une pause pendant la guerre et doucement il parla des dernières années d'Hulda et de son oreille toujours coller à son transistor, de marque inconnue, pour écouter la radio. Le point culminant fut une description complète d'une radioscopie réalisée en 1967. Puis, le prêtre me fit signe qu'à présent, c'était à mon tour de parler. Je marchais vers le cercueil et je restais debout devant lui. Un bruit sourd de tambour se fit entendre du deuxième rang, là où Haagen et Hagbart faisaient un accompagnement sobre, comme le salut final à Tante Hulda. J'ouvris la bouche pour parler d'une voix forte et claire:

Frôles-moi

Touche-moi

Je serai parti

Dans un jour ou deux

Ce n'est pas nécessaire de faire des commentaires

J'ai mélangé tous les morceaux

Mais c'est moi, trébuchant tout du long

Lentement je réalise que la vie est okay

Répéter ce que je dis

Il n'y a pas pire que les regrets

Frôles-moi

Touche-moi

Je serai parti

Dans un jour ou deux

Chapitre 37

Il n'y avait que nous dans la salle s'attente. Elle était grande et blanche, sur le mur, il y avait une affiche annonçant que le peintre Frans Widerberg allait faire une exposition dans les années 1980. Il était noté que tout le monde était le bienvenue et que l'on pouvait y acheter des toiles. C'était illustré par un homme planant sur une sorte de paysage terrestre.

- Je vais aux toilettes, dit Helle.

- Va s'y, dis-je.

- Peux-tu garder mon sac, dit-elle.

- Comme un garde, dis-je le saisissant fermement.

Par la fenêtre, on voyait à l'extérieur le vent battre la cime des arbres sur des terres inhospitalières et la pluie frapper contre les carreaux. Tous les oiseaux migrateurs étaient partis pour l'Espagne depuis longtemps.

J'ai mis le sac d'Helle sur mes genoux. Il n'y avait personne tout près mais il valait mieux être prudent. J'avais déjà eu une expérience amère. Le téléphone mobile d'Helle sonna. J'ai regardé le numéro. C'était un numéro interne au journal V.G. (Verdens Gang).

Maintenant que la saison de golf était finie, il n'y avait que ça à faire d'appeler les épouses des anciens employés et de bavarder avec elles. J'ai laissé sonner le téléphone et j'ai cherché dans le sac quelques papiers tenus par une agrafe.

Les hommes font tous un plat du fait que les sacs des femmes sont en désordre. Ils les remuent et tentent de les faire nettoyer régulièrement. Personnellement, j'ai appris à apprécier cet accessoire important pour les femmes. J'ai secoué le sac d'Helle pour en sortir le prospectus d'agents immobiliers : Hult et Hansén. La propriété qui était mis en vente était une maison mitoyenne sur Havreveien à Manglerud. Le prix n'était pas trop mal et elle avait plusieurs chambres, une salle au sous-sol et un jardin attenant avec des mauvaises herbes et une boîte à composte.

Le téléphone sonna à nouveau lorsqu'Helle revient des toilettes.

- Je ne réponds pas, dis-je. - c'est seulement Holm.

- Que veut-il ? demanda-t-elle

- Je ne sais pas, répondis-je

Il s'arrêta bientôt de sonner et nous restâmes assis, regardant tout droit, écoutant le son de la climatisation.

- Sais-tu ce que signifie le mot norvégien TÅGERARBEID ? demanda Helle.

- Bien sûr, répondis-je.

- Eh bien? demanda Helle.

- C'est en rapport avec la vannerie. C'est un liant constitué de fines racines, c'est obligatoire pour travailler par exemple des paniers et des boites, dis-je.

- Correct, dit Helle.

- Il est aussi appelé TÆGERARBEID en vieux norvégien, dis-je.

- Tu en sais des choses, dit Helle.